BnF Gallica

La divine comédie de Dante Alighieri : l'enfer. Tome 1 / traduite en vers français par Charles Calemard de Lafayette, [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dante Alighieri (1265-1321). Auteur du texte. La divine comédie de Dante Alighieri : l'enfer. Tome 1 / traduite en vers français par Charles Calemard de Lafayette, avec le texte en regard, une préface et des notes du traducteur. 1835-1837.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE;

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

UNE PRÉFACE ET DES NOTES DU TRADUCTEUR.

L'ENFER.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ M. PAUL, GALERIE DE L'ODÉON, N. 12;

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

M DCCC XXXV.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LA

DIVINE COMÉDIE.

L'ENFER.

TOME I.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE;

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

UNE PRÉFACE ET DES NOTES DU TRADUCTEUR.

L'ENFER.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

PARIS,

CHEZ M. PAUL, GALERIE DE L'ODEON, N. 12;

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

M DCCC XXXV.

A

MON MEILLEUR AMI,

A

MON PÈRE.

Lorsque chaque jour on se demande s'il y a encore une littérature et si toute poésie n'est pas morte; lorsque nul ne sait où en est l'art, et s'il n'est pas, lui aussi, une de ces majestés déchues dont nous avons jonché le sol, une de ces statues mutilées que le présent a brisées; — majestés chères à quelques pieux souvenirs, statues curieuses pour quelques patients amours d'antiquaires, mais désormais sans trône et sans piédestal; — il y aurait à faire aujourd'hui une étude intéressante et nouvelle, et moins inopportune qu'il ne semblerait à plusieurs. La statistique

des intelligences, considérées dans leur rapport avec l'art, aurait, croyons-nous, une utilité moins vague qu'on ne le pense, moins indigne de l'attention des hommes sociaux.

Et d'abord, il existe, ce nous semble, de funestes préventions réciproques entre ceux qui, se disant artistes purs, ont proclamé le culte absolu de la fantaisie dans l'art, et ceux qui, sous l'inspiration de préoccupations plus graves, se sont retranchés dans le camp des doctrines véritablement militantes. Il est arrivé de là, que chacun de son côté se disant *apôtre*, a fermé son temple à quiconque ne s'est pas exclusivement dénommé homme de la poésie ou bien homme de l'humanité; comme si, à l'heure qu'il est, la poésie ne devait pas être le verbe humanitaire, comme si l'humanité ne devait pas être le thême poétique. — Cette dernière vérité, qui s'est déjà formulée en axiome pour une foule de bons esprits, aura bientôt, nous l'espérons, pris rang au nombre des choses incontestées. Et maintenant, il faut le dire, ceux qui lui devaient le plus de la manifester et de la produire n'auront pas été les premiers à l'accueillir. Faisant de leur mutisme une dédaigneuse barrière entre eux, les hommes les plus éminemment distingués, voués de cœur et de tête aux deux réformes parallèles, ont suivi dans leur voie de progrès deux embranchements bien distincts. Ils ont fait ainsi lorsque, dans le

champ respectif qu'ils défrichaient les uns et les autres avec une si puissante ardeur, il leur eût été si facile de faire double et meilleure besogne en la faisant ensemble.

Sans doute, l'art n'a que faire des incessantes et mesquines criailleries de certaines fractions d'idées, indécises, méticuleuses et sans tendances philosophiques; sans doute, la socialité n'a rien à gagner aux rêveries vaporeuses du caprice et de la fantaisie; mais, au-dessus de ces deux parcelles épisodiques de l'art et de la socialité, quelque chose de plus grand, de plus complet, de plus unitaire, se meut et marche dans la certitude et le progrès. Et celui qui réunirait en faisceau les deux puissantes idées qui se sont si souvent contrariées, tout en faisant des deux parts belle et bonne guerre au passé, celui-là, sans doute, aurait bien mérité de tous. Certes! ce que l'une de ces idées y gagnerait en dignité et en moralité, elle le rendrait bien avantageusement à l'autre en illusion et en ferveur. Toutes ces jeunes intelligences, si éprises de l'art qu'elles en ont fait un culte et une croyance à une époque où cultes et croyances sont partout ailleurs foulés aux pieds; tous ces jeunes hommes qui, à cette heure de blasement et d'atonie égoïste (étrange contraste!) rappellent, par leurs ferventes affections pour deux ou trois têtes couronnées de l'art, les dévouements d'une école à son chef, lesquels consti-

tuaient au moyen âge de si admirables cénacles d'art et de poésie ; toute cette phalange intelligente et forte, qui viendrait, elle aussi, planter sa tente dans le camp qui milite pour l'humanité, serait terrible menace aux résistances obtuses ou malveillantes, et belle promesse aux pensées de l'avenir !

Ce qui manque peut-être aux doctrines avancées de notre époque, c'est le côté religieux et chevaleresque, qui fit si long-temps prestige au passé : le tribun tue l'apôtre, la loi efface la poésie, la science met le pied sur l'art. Ceux qui mènent le mouvement, forts parce qu'ils savent, n'ont pas besoin, eux, de l'entraînement poétique, de l'exaltation effervescente; ils n'ont pas besoin des pompes du culte pour adorer le Dieu; mais d'autres, plus faibles et moins grands, se feront une idole dans le désert si Jehova ne se manifeste pas entouré d'éclairs et de nuages fulgurants. Les premiers voient par l'œil de la raison, mais les derniers ont besoin du prisme de la poésie ; concédez-le leur, ils verront comme vous, sans doute avec moins de sagesse, mais peut-être avec plus d'amour. Tant de jeunes ames, dans leur mystérieuse anxiété, sont en quête aujourd'hui de culte et de croyance ! Vous déifiez l'humanité : eh bien ! à cette religion nouvelle, jetez l'art pour manteau ; vous partagerez le pontificat, mais vous aurez plus de fidèles. A vous de proclamer le dogme, à d'autres

de le vêtir ; à vous le verbe de la loi, à d'autres les pompes du culte. Et si l'on était tenté de contester la puissance de l'alliance que nous invoquons ici, qu'on se rappelle à combien d'ardentes sympathies il fut fait éveil par cette simple et évangélique parole : *Nous sommes des hommes de poésie et d'amour !* — Cette parole, qui résumait si bien l'art et l'humanité, venait sans doute avant l'heure, mais ce fut un noble et consolant spectacle que ce démenti imprévu donné à l'égoïsme du jour, lorsque tant de jeunes dévouements surgirent à la fois sur un simple appel à l'évangile de l'amour, à la poésie de l'humanité.

Dieu nous garde de vouloir suppléer à quelque croyance que ce puisse être : un autel encore debout est chose trop sainte et trop rare pour qu'il n'y ait pas déraison et impiété à vouloir l'ébranler ; mais pour ceux qui déplorent avec amertume et sincérité le vide qui leur pèse, pour ceux qui n'ont plus ni foi ni croyances, et qui, dans cette douloureuse perplexité de l'ame, seraient si heureux de s'éprendre à quelque enthousiasme nouveau, n'y-a-t-il pas une religion toute faite dans ces deux mots : *la poésie et l'amour ?* — Les apôtres de l'humanité nous semblent tendre à une philosophie plus qu'à une religion : sûrs d'avoir raison par la raison, ils ont trop négligé l'enthousiasme, et n'ont pas songé, eux qui parlent et com-

battent pour tous, qu'une religion s'adresse à tous, mais non pas une philosophie: c'est ainsi que la science leur est apparue plus puissante que la poésie; ils ont tenu l'art pour puéril et impie, tandis qu'avec quelques concessions ils en eussent fait le plus fervent de leurs disciples, le plus beau de leurs prêtres. Il s'agissait seulement de l'initier, en l'acceptant incertain et sceptique, pour le faire croyant et fidèle. Aujourd'hui, chaste, saint et dévoué, il aurait déjà mis une harmonie dans les grands vœux de l'avenir, et sa bannière marcherait aussi haut et aussi en avant que toute autre dans les rangs du progrès. Nous ne savons, tout cela est peut-être encore utopie et chimère; mais la foi dans l'art et la foi dans l'amour nous semblent belles et saintes, et le jour où on les aurait irrévocablement *reliées*, nous estimons qu'il y aurait une croyance toute trouvée pour l'avenir.

Que si l'on reconnaît avec nous qu'il y a maintenant un grand malaise au fond de la poésie, que l'exigence absorbante des événements ne lui a laissé de fidèles que les *y participant*, on sentira facilement encore combien l'art lui-même a besoin d'une rénovation dans le but, après se l'être si admirablement imposée dans les moyens. Parmi les hommes qui pensent, il n'est personne qui n'ait été douloureusement frappé de la tendance de plus en plus minuscule des arts : le poète qui désire donner à sa pensée

les ciselures artistiques de la forme, s'il veut jour à jour suivre l'idée qui marche, n'arrive jamais que le lendemain à parfaire l'œuvre de la veille, ce que voyant, il s'abstient et s'isole, et proclame en petit comité la supériorité exclusive de la fantaisie. D'autre part, confondant la poésie avec l'erreur du poète, l'homme social s'empresse de décréter celle-là inutile, ou même dangereuse. Agamemnon se prive de sa meilleure lance, Achille boude dans sa tente et file à la quenouille de sa captive. Tout homme qui pense déplore donc, comme nous le disions tout à l'heure, cette triste réalité des choses. A côté de la science sociale qui grandit chaque jour, l'art reste comme un nain de grand seigneur, chargé de grelots et portant marotte. Le bel enfant du ciel, suivant à grand peine la caravane qui sonde le désert, joue avec les filles des hommes et ne s'enquiert pas, l'enfant qu'il est! si les premières phalanges sont déjà loin devant; il écrème partout çà et là, dans les fleurs, sur les lèvres, quelques suaves gouttes de poésie, et ne songe plus que sa mission, à lui, serait d'être au premier rang, pour nous chanter sur le soir l'hymne de l'espérance, pour nous montrer dans la nuit l'étoile qui nous guide; et puis il dort:— il dort, amoureux et bercé de rêves; il dort et rêve, cependant que ses frères, les anges de l'humanité, agonisent parfois, mais espèrent toujours; cependant que le martyre leur vient souvent

barrer le passage, et qu'ils confessent leur Dieu là même où la route a le plus de pierres, où le soleil est le plus lourd, où les ronces du chemin et les fatigues du voyage ont déchiré leur tunique, meurtri leurs pieds, desséché la parole sur leurs lèvres. Et qu'on ait alors contre l'enfant d'insoucieux égoïsme des clameurs de dédain, d'amertume et de colère, qui s'en étonnera? — Beaucoup désespéreront de lui, beaucoup lui jetteront, comme un linceul ou comme une épitaphe, cette triste et cruelle parole : *la poésie est morte!* Mais ceux qui auront compris qu'un sens nouveau peut éclore au cerveau de l'enfant, et que d'un jour à l'autre la révélation lui peut venir, ceux-là diront avec nous : Oh! non, non, la poésie ne meurt pas! la poésie n'est pas morte! seulement, qu'elle n'édifie plus ses pavillons de terre et de sable, qu'elle en vienne aux grandes et saintes choses : ce n'est plus la villa capricieuse et riante, c'est le temple qu'il nous faut, le temple majestueux, monumental et sévère! — Dans le désert, les pyramides restent seules debout, tant le vent y souffle fort, tant la tempête y passe vite! Or, nous avons aujourd'hui vent et tempête dans le désert humain. Maintenant donc à l'œuvre! et il y aura belle et bonne place pour quiconque, résistant aux entraînements mesquins, saura conserver envers et contre tous le sentiment du grand; celui qui ne voudra pas composer avec la bourgeoisie

intellectuelle; celui qui fera tableaux et statues pour les églises et les places publiques, non pour les boutiques et les boudoirs; — drame et poésie pour l'humanité et pour le peuple, non pour les ruelles et les avant-scènes; — celui-là saura bien trouver son rang dans la rayonnante pléïade des intelligences progressives! Non, la poésie n'est pas morte: et le jour où l'artiste, grand et sûr dans sa pose littéraire, parce qu'il aura le cœur de ne se point plier aux petites idées, parce qu'il ne se baissera jamais pour ramasser dans une sphère inférieure du *joli* qu'on lui demande au lieu du *beau* qu'il voudrait donner; le jour où il comprendra que la socialité est le plus vaste domaine de l'intelligence; et que l'humanité en marche dans le désert a besoin de Moïse pour poète et prophète, *vates;* et que l'apostolat est la plus belle formule de poésie; et qu'enfin Jésus-Christ est encore le plus grand poète du monde; le jour où il mettra au service d'une idée sociale le panache de son nom, le glaive de sa pensée, ce jour-là, le poète n'aura plus rien à envier aux plus fiers, parce qu'il aura devers lui ce qui fit les plus forts, la puissance de ne se courber à rien, la ténacité du génie; — parce qu'il a devant lui ce qui a manqué aux plus grands, les chances d'un mouvement inouï dans l'histoire du monde, époque d'effervescences exagérées et de tâtonnements incertains, époque toute prête à le proclamer le pre-

mier poète social, le premier roi d'une dynastie nouvelle, légitimité absolue et incontestée comme celle de la force, une et sereine comme celle de Dieu!

Quelques observations encore sur la forme dans l'art, et puis on nous pardonnera de descendre du haut de ces considérations un peu ambitieuses à l'humble réalité de notre œuvre. Un des plus graves dissentiments qui séparent les meilleurs esprits progressifs des chefs de la réforme littéraire consiste dans la nudité de la forme, dans la crudité et le laisser-aller du faire. Nous nous sommes toujours étonnés de cette résistance à l'innovation de la part d'hommes intelligents, qui, plus que tous autres, devaient sentir combien l'art avait été jusqu'ici enfant aristocrate et de haute maison. La langue de Racine, si belle pour ceux à qui elle s'adressait, ne pouvait jamais, ce semble, devenir la base d'un parler populaire; à plus forte raison la périphrase ampoulée des imitateurs maladroits eût-elle dû être proscrite par ceux qui voulaient se produire auprès des masses. Si intelligente que soit la foule qu'il vous importe de moraliser, l'allure la plus franche, la plus vive, la plus *allant droit au but*, laissera sa perception bien plus à l'aise, et la pensée, modestement à pied, cheminera bien mieux côte à côte avec elle. Sans doute, si l'on considère l'art comme une récréation puérile et souvent dangereuse, comme une surexcitation spiritueuse et eni-

vrante, il est naturel et logique de resserrer le cercle à l'entour. Mais si l'on admet ce que nous avons dit plus haut ; à savoir, qu'une tendance utile et morale peut se développer devant lui ; plus vous le mettrez à la portée de tous, plus vous aurez bien mérité du progrès. D'ailleurs, dans la simplicité grave et sereine du langage collant à l'idée, dans l'allure franche et hardie des formes qui dépouillent sans fausse pudeur le vêtement oiseux des conventions et les haillons dorés du vestiaire académique, il y a une poésie *nature* qui impressionne vivement les intelligences droites ; il y a une dignité vraie et tribunitienne, qui, dédaignant les titres morts et la défunte aristocratie des parchemins, doit trouver sympathique et bienveillant à elle, tout homme fier de sa propre dignité, qu'elle ait ou n'ait pas pour hérauts un cortége de noms bien sonnants. Et puis, les faits parleront ici plus haut que toutes nos assertions ; il est aujourd'hui un grand livre que toute famille du peuple a acheté, que toute voix prolétaire récite, et ce grand livre s'appelle *la Bible*. — Il est un petit livre que toute famille du peuple a lu, que toute voix prolétaire épèle, et ce petit livre s'appelle *les Paroles d'un Croyant*. — Le peuple a donc été le premier a sentir le besoin de l'art vrai, et de plus, de l'art socialisant. Le jour de la poésie est donc venu pour lui ; que le poète lui soit apôtre, il sera deux fois grand!

Ces choses, j'avais besoin de les dire, et je les ai dites, trop longuement peut-être, parce que je crois fermement que chacun, si peu qu'il soit, doit aujourd'hui à tous compte et raison de son œuvre; quelques mots maintenant sur ce livre, pour justifier ce qui précède et ce qui suivra.... Si possible.

Nous avons voulu jusqu'ici constater trois idées :

Que la réforme sociale avait à emprunter prestige et enthousiasme à la poésie, à qui elle donnerait en revanche avenir et dignité;

Que l'art, sous peine de mort, à cette heure de peu de foi, où tout se fait esquisse ou miniature, se devait de se grandir aux choses sérieuses et monumentales;

Qu'il fallait enfin à la poésie, affranchir le servage et abolir le privilége, en en venant à parler le langage de tous.

Convaincu de la vérité de ces trois propositions, il nous a semblé que ce n'était pas s'isoler tout-à-fait de son époque, que d'aller chercher dans le passé une des plus belles et des plus grandes formules de l'art; et si, dans un siècle de mouvement et de transition, plein d'analogies avec celui qui nous voit, dans un siècle de ce moyen-âge ardent et sceptique, qui croit et ne veut croire, qui plie sous le pape et insulte les papes, où *l'examen*, cette puissante révolte de l'esprit populaire, saisit toute chose aux cheveux, par-

tout et à tous les degrés de l'échelle sociale, pour tout jeter dans son giron, ensemble et pêle-mêle, rois et peuples, papes et prêtres, comme en un crible immense; si alors, disons-nous, est venu un homme, un grand poète, qui a vécu et vu vivre, acteur et victime lui-même dans ce drame ardent; si d'une main de fer il l'a étreint, ce siècle, et moulé à sa guise; si à la fournaise de son génie il a fondu et combiné tous les éléments extrêmes, bronze et fer, bois et plâtre, qu'il a ramassés dans ce vaste champ désolé; et s'il en est résulté une œuvre immense, statue symbolique de tout ce passé mort; cela n'est plus un caprice éphémère, une fantaisie d'un jour, mais devient de l'histoire. L'œuvre sera de tous les temps grande et impérissable! et les époques futures qui en viendront aux mêmes conditions de doute, d'espérance, de mouvement et de révolte, retrouveront sans contredit, dans le drame des factions, et surtout dans la flagellante satire des pouvoirs, toute actualité et toute vérité. Si d'ailleurs il est incontestable qu'une création de génie remise en lumière, devient une inspiration nouvelle à certaines heures de tâtonnements et de recherches, on admettra sans doute la portée morale des choses d'art, envisagées, comme dans l'œuvre du Dante, par leur côté politique et religieux, aux points de vue les plus hardis. Voilà pour l'opportunité sociale.

Nous croyons encore, qu'en outre de l'influence morale, il y a aussi une grande et belle influence, purement artistique, dans toute œuvre qui peut tendre à développer le sentiment du grand; or, nous aurons tout à l'heure l'occasion d'apprécier le poème de Dante, mais nous dirons dès à présent que nul autre ne nous semble réunir au même degré les conditions de grandiose qui constituent la *monumentalité*. Peut-être est-ce erreur et mauvais goût, mais nous ne sommes pas de ceux qui tiennent les proportions pour peu de chose en face de l'exécution. Église, palais ou tableau, où que ce puisse être, la grandeur des dimensions est pour nous une condition du beau, condition exclusive dans les deux premiers cas. L'art ne nous semble complet que lorsqu'il s'est donné tout le développement possible dans l'étendue. Fût-elle presque informe, une masse faite de main d'homme est déjà une preuve de puissance, et il y a déjà poésie dans ce contraste entre une construction gigantesque, quelle qu'elle puisse être d'ailleurs, et cette frêle et chétive chose qui se meut tout au bas, pouvant à peine atteindre de l'œil au sommet de ce qui est cependant son œuvre. Et puis, comme l'esprit, semblable en cela à l'œil du marin planant sur l'immensité, s'agrandit nécessairement en restant fixé sur les grandes choses; il est évident que, pour nous positivement, et peut-être pour d'autres, il y aura eu

quelque utilité du côté de l'art à ce que nous soyons resté long-temps et attentivement en face de l'étrange édifice du vieil exilé florentin.

Et maintenant, qu'il nous reste encore à parler de la forme ou de la langue, il y aura ici lieu à dire ce que nous pensons des traductions en général, et quel a été le système de la nôtre en particulier.

Les langues sont ce que les font les mœurs; or, entre deux langues différentes, il y aura la même coïncidence ou la même analogie qu'entre les mœurs des deux peuples différents. Cette coïncidence ou cette analogie n'existeront jamais que du plus au moins; nous ne croyons donc pas nous-même à la possibilité intrinsèque et complète d'une traduction.

Il nous a été dit plusieurs fois : *toute traduction est impossible*. Nous craignons bien que la nôtre ne confirme dans cette opinion les lecteurs qui douteraient encore.

Un mot cependant :

Nul sans doute, et celui qui écrit ceci moins que tout autre, ne peut avoir l'intention, en acceptant un poème donné, latin, italien, etc...., de faire ce même poème *français*. La divine Comédie de Dante, traduite en français, le fût-elle le mieux possible, n'en resterait pas moins un poème tout italien; il y a une transformation impossible à opérer. Mais parce qu'il faut désespérer de faire le pendant de l'œuvre à

traduire, parce que, abstraction faite de l'infériorité du traducteur, de matérielles impossibilités peuvent se présenter à chaque pas, est-ce à dire qu'il faille renoncer au désir de donner au moins idée d'un génie hautement admiré? Une copie, une gravure, ou même un calque de Raphaël, est-ce chose indifférente et inutile dans l'art? Et, faute de connaître toutes les langues étrangères, faut-il se résigner à n'apprécier jamais que sur dire d'autrui toute littérature étrangère? Nous ne l'avons pas pensé; faisant humblement, chétivement et à distance, une copie, une gravure, un calque si l'on veut, nous n'aurons pas démérité de l'art. Nous n'avons pas voulu suppléer à la lecture de Dante, mais bien, si nous pouvons dire ainsi, à la *non-lecture*. Pour ceux qui peuvent s'initier par eux-mêmes aux étranges spectacles de l'original, notre traduction est comme non-avenue; tout au plus peut-elle être objet de comparaison, et équivaloir ainsi en partie au travail que nous avons fait nous-même, lequel, nous l'espérons, ne nous sera pas complètement inutile; mais, pour ceux qui n'ont jamais lu notre poète, il y aura sans doute quelque avantage à trouver, ne fût-ce qu'un reflet, faible mais exact, imparfait mais continuel, de cette sombre et terrible poésie dont on pourrait presque dire qu'elle flamboie en noir.

Quant à la manière de traduire, la route bifurquait devant nous. D'un côté, nous avions à suivre d'heu-

reux exemples de traductions; nous pouvions, en cherchant correction et élégance, offrir en somme l'idée-charpente du poème, négliger la couleur et les formes de détail; enfin, raconter simplement l'histoire de ce sombre voyage. D'autre part, nous pouvions céder à la tentation de reproduire âpreté pour âpreté, concision pour concision, bizarrerie pour bizarrerie: nous nous sommes arrêté à ce dernier parti; la tâche était plus rude, mais elle était plus vraie, et mieux vaut, selon nous, faire moins bien comme on doit, que mieux autrement. Ainsi donc, sans nous parfumer de bon goût, sans nous ganter de délicatesse, nous avons abordé l'œuvre franchement, sérieusement, sévèrement; voulant traduire et non pas corriger, accuser les formes, non pas les rectifier. Ce n'est point la couronne des siècles au front qu'un poète du passé peut tomber aux mains du premier venu qui se croira le droit de châtrer avec préméditation sa virilité d'homme fort, sa puissance de poète accepté. Nous le répéterons encore, nous respectons tout d'un génie comme Dante, tout, même ses défauts, ses bizarreries, ses trivialités. Dans l'art vrai, il n'y a de mauvais goût que le faux goût, de mauvais parler que celui qui ne sied pas à l'idée, qui lui fait manteau de faux or, haillon de coulisse, lorsqu'elle aurait joie à marcher, belle de nudité, dans la sévérité de ses formes. L'idée peut être triviale, mais le langage

est irresponsable, s'il l'accuse avec précision et vérité. Or, on ne pense pas sans doute que nous eussions jamais dû rectifier jusqu'à la pensée du poète; et, dans ce cas, n'en changer que la forme, c'était la masquer : oripeau de théâtre, oripeau de carnaval. — Et à qui donc est-il jamais venu en idée que la statue de bronze serait plus belle et plus imposante sous la feuille du doreur, l'église et le palais sous le badigeonnage du maçon? Non, nous n'avons pas voulu jeter le platras académique sur le noble monument du poète. Nous avons copié l'écorché dans sa forte et nerveuse crudité. L'expression *dite* commune, la forme simple et populaire, nous avons tout traduit ou voulu tout traduire. Pour cela, il nous semblait nécessaire de traduire en vers; ce qu'on nous contestera peut-être encore de liberté et de hardiesse, on nous l'eût positivement nié pour la prose. Nous avons donc préféré le vers, le vers libre, jouant sans scrupule, souvent avec la césure, quelquefois avec l'enjambement; heurté, abrupte; nous l'eussions voulu toujours ferme, presque d'un seul jet, riche de rime, surtout sévère et nu. Fasse Dieu qu'on reconnaisse quelquefois la réalité à ce portrait du projet !

Pour lui donner aussi plus de couleur locale, une teinte plus vraie, nous n'avons pas craint d'aller parfois déterrer quelques mots vieillis, quelques naïves tournures du passé, et nous nous sommes

rappelé à cette occasion les beaux préceptes du vieux et grand Joachim Du Bellay, lequel disait, il y a déjà bien du temps :

« ..... Quant au reste, use de mots purement françois, non toutes fois trop communs, non point aussi trop inusitez, si tu ne voulois quelques fois usurper, et quasi comme enchasser, ainsi qu'une pierre précieuse et rare, quelques mots antiques en ton poème, à l'exemple de Virgile, qui a usé de ce mot *olli* pour *illi*, *aulai* pour *aulæ*, et autres. Pour ce faire, te faudroit voir tous ces vieux romans et poètes françois, où tu trouveras un *aiourner* pour faire *iour* (que les praticiens se sont fait propre), *anuicter* pour faire *nuict*, asséner pour frapper où on visoit, et proprement d'un coup de main, *isnel* pour *léger*, et mil autres bons mots que nous avons perdus par notre négligence. Ne doute point que le modéré usage de telz vocables ne donne grande majesté, tant au vers qu'à la prose, ainsi que font les reliques des saints aux croix et aux sacrez ioyaux dédiez aux temples. »

(*Illustration de la langue française, par Joachim Du Bellay.*)

SUR

DANTE.

Dante naquit à Florence, au mois de mars 1265, d'une famille noble qui se prétendait issue des premiers Romains, auxquels on attribuait la fondation de sa patrie. Le premier de ses ancêtres sur lequel on ait quelque certitude se nommait Cacciaguida, et avait épousé une *Aldighieri* de Ferrare; la suppression du *d* forma le nom d'*Alighieri*, que Cacciaguida transmit à l'un de ses enfans, lequel eut à son tour un petit-fils du même nom. Ce dernier fut le père de Dante. Cette appellation de Dante était une abbréviation de son nom d'enfant, Durante; et, comme l'observe Ginguiné, ce petit nom est devenu l'un des plus grands de l'histoire littéraire moderne.

Bien jeune encore, le poète perdit son père, mais sa mère

lui restait et ne négligea rien pour son éducation. Cette femme, qui se nommait Bella, avait eu une vision prophétique, qui lui annonçait la gloire de son fils; et Brunetto Latini, grammairien, philosophe et astrologue célèbre, avait tiré de lui le plus brillant horoscope. (1) Ce fut à Brunetto que Bella confia toutes ces espérances; le disciple seconda puissamment tous les efforts du maître, si bien que, sciences et arts, philosophie, théologie, histoire, mathématiques, astronomie; la musique, le dessin et même l'écriture; il porta bientôt toute chose à un degré de supériorité incontestable. Il parlait très-bien le latin, le provençal, et même le grec; enfin n'eût-il pas été le premier et le plus grand poète de l'Italie, il serait resté l'un des hommes les plus savans de son siècle. Ce fut dans ces premières jeunes années toutes pleines des joies de la science, et si riches de studieux labeurs, qu'il connut une jeune enfant à peu près de son âge, Bice ou Béatrice Portinari, pour laquelle il conçut une telle passion, qu'il lui en resta un éternel regret. A elle ses premiers vers, à elle les continuels souvenirs de son grand poème, à elle enfin tout un livre de touchante et naïve douleur, *la Vita Nuova*, histoire de leurs jeunes amours.

(1) Ces faits, rapportés par Boccace et répétés par Landino, sont formellement niés par Vellutello, qui traite de fables ou de romans faits à plaisir l'œuvre de ses prédécesseurs. Rien d'étonnant, cependant, qu'à une époque où l'astrologie était en grand honneur et trouvait certes beaucoup de croyants, rien d'étonnant, disons-nous, que de brillantes prédictions aient pu être faites à la naissance de Dante. L'événement les a justifiées: les uns ont crié miracle, les autres ont nié.— Si Dante fût resté obscur et inconnu, les prédictions n'en eussent pas moins été faites; seulement personne n'en eût parlé.

Puis elle mourut ! — elle mourut, celle qu'il aimait tant, celle qui devait, toujours présente, même dans la mort, suivre le long pélerinage de l'errante vie du poète ! Bien d'autres sans doute ont illustré le nom de celle qu'ils avaient aimée ; mais je ne sais que Dante qui soit parvenu à donner l'apothéose à la femme adorée ; il fallait un immense et sublime poème pour nous faire comprendre que sa *dame* était au ciel, il a créé le poème. Il lui a fait un paradis presque à elle seule, presque pour elle seule ; Dieu est là, mais il ne semble y être que parce qu'il est le Dieu de Beatrice. Certes ! jamais souvenirs d'amour ne furent sanctifiés ainsi, jamais regrets ainsi immortalisés !

Ce dut donc être une étrange et bien poignante douleur que celle de cette âme, qui pour sa jeune fleur avait déjà pressenti le vent de la mort ! et si des larmes réelles, comme il le dit lui-même, venaient baigner sa paupière en songe, à la seule idée de perdre Béatrice, quels sanglots amers durent déborder à flots, en lui brisant le cœur, lorsqu'il se pencha en vérité, en réalité, sur la tombe de la jeune enfant tant chérie ! Pauvre homme de génie ! ainsi dès le commencement de sa route il devait tout pleurer. La fatalité lui avait tracé un avenir de douleur, une seule joie peut-être l'eût consolé partout et toujours, mais non : qu'eussent été l'exil et la misère, si Béatrice eût pleuré pour l'exilé, souri pour le misérable ? non. La mort devait se faire la complice de toutes les haines, elle devait porter la première et la plus incurable des blessures ! Béatrice mourut. Elle morte, le prologue de la longue et douloureuse vie du poète venait de finir : là devait se clore la première partie de cette grande trilogie, où parurent tour-à-tour l'amant, le soldat, le poète ; l'amant-poète, et le poète-soldat ; car tout se confon-

dait dans cette âme ; seulement le destin avait voulu que chaque chose eût sa part dans le temps , pour que chaque part eût son deuil. L'amant devait pleurer devant une tombe, le soldat devant la défaite, le poète devant l'obscurité. C'était alors l'heure de l'amant ; la mort vient, l'adieu du bonheur passe, un tombeau vous barre le chemin, le beau chemin ! l'autre est aride, désert et désolé ! qu'importe ! c'est la loi du destin ; marche, marche, pauvre Aashvérus ! dépose ta jeunesse sur la pierre du tombeau , jette dans la même fosse toutes tes joies et toutes tes espérances, recommence une autre étape jusqu'à nouvelle douleur ! marche, marche, tu es le prédestiné du malheur ! marche, tu es le prédestiné de la gloire !

Quelques années plus tard, Dante entra au service de la république , et se distingua maintes fois par sa bravoure dans les rangs de la cavalerie. A la bataille de Campaldine il contribua puissamment à la victoire remportée sur les Gibelins d'Arezzo , il assista aussi à la prise de Caprona. Plus tard il remplit avec distinction plusieurs missions importantes, on en cite jusqu'à quatorze , et il trouva toujours le succès au bout de ses travaux. En 1291 , peut-être pour faire diversion à ses regrets , il épousa une femme de la famille des Donati ; mais, au dire de la plupart de ses historiens, bien qu'il eût eu d'elle plusieurs enfans, il s'en sépara au bout de quelques années. Il s'adonna plus exclusivement à la politique , et fut nommé l'un des huit prieurs ès-arts qui gouvernaient la république. Il avait alors trente-cinq ans, et depuis il a supposé que c'était à cet âge, (nel mezzo di nostra vita), qu'il était descendu aux enfers. Alors aussi commença la longue série de ses malheurs. En effet le meilleur commentaire de son œuvre capitale se

trouve dans l'histoire de cette triste époque : qu'on jette un coup d'œil sur l'état de l'Italie ; c'était partout une mêlée tumultueuse, orageuse, sans frein. Toute idée neuve ou vieille dégaînait en fureur. Tout système emmanchait un poignard. Toute famille avait ses haines, ses alliances, ses proscriptions. Partout lutte et combat : combat dans l'église, combat sur la place ; lutte de prince à prince, de duc à duc, de comte à comte, de famille à famille ; et puis encore dans les familles, de l'un à l'autre, de tous à tous. C'était un concert de malédictions, un houra de fureur, un assaut de clameurs, et des massacres partout, des proscriptions partout. Le suicide pullulait, l'assassinat florissait, le guet-apens se pavanait à tout coin de rue, de route, de forêt. C'était, en un mot, un déchaînement général de tout ce qui milite au sein de l'humanité. Religion, philosophie, science, pouvoir et peuple, tout se mesurait, tout voulait savoir le dernier mot de l'existence, s'élargir l'avenir, ou le jouer d'un seul coup, tuer ou être tué. Et dans cette confusion incessante de la grande fourmilière humaine, nul ne voyait en vérité, tant la nuit était noire ! ni ce qu'il frappait, ni ce qu'il protégeait. Tous venaient, se ruant les uns sur les autres, cogner désespérément à la porte de l'avenir ; beaucoup y rencontraient deux farouches gardiens ; la mort et Satan, la mort pour le corps, Satan pour l'âme ; la mort devant, Satan derrière ; épouvantable guet-apens, que la superstition croyait et pressentait, mais n'évitait pas, et vers lequel on se précipitait avec rage, comme pris de vertige, comme poussé par une fatalité inconnue ! Et vous ne voulez pas que quelque chose d'étrange éclatât enfin ? vous ne voulez pas que quelque lave sanglante, pleine de fumée et de bitume, jaillît de ce volcan furieux et vînt empana-

cher l'horizon. Dante se penchait alors, haletant, oppressé, superbe, sur cette terrible fournaise ; il se penchait, il regardait, il ramassait à lui seul, pour lui seul, tout ce bruit, tout ce sang, tout ce carnage, toute cette désolation vésuvéenne ; il comptait les soupirs, il pesait les douleurs, il étudiait les sanglots ; puis, soupirs, sanglots et douleurs, il condensait tout, il en faisait et son bien et sa chose. Et quand il eut bien vu tout cela, écouté tout cela, accaparé tout cela, quand il sut bien sur quels noms retombaient les malédictions de tous, quelles accusations on se jetait de peuple à peuple, de race à race, d'homme à homme ; alors, lui, pâle, les yeux hagards, funèbre, il se redressa de toute sa hauteur, rayonnant d'une flamme étrange qui n'était certes pas du ciel ! il avait deviné l'enfer !

Ce fut dès ce jour, je veux croire, que son front, comme un bronze antique, parut si livide et si verd, que, le montrant aux enfans qui regardaient effrayés et les yeux béans, les mères s'écriaient : « Voyez-vous, voyez-vous, voilà celui qui vient de l'enfer ! » Sans doute, dès ce moment il se dit à quels hommes il zébrerait la face des sanglantes lanières de son vers, et comme chacune de ses rimes serait un clou de leur croix, et comme sur cette claie fatale qu'il leur ferait en tissant sa strophe ardente, il traînerait leurs noms déchirés. Dès-lors commença la rude et douloureuse gestation de l'œuvre préconçue ; dès-lors les fatigues nouvelles, les angoisses nouvelles, et cette agonie lente et lourde de la tête qui se panche, oppressée du fardeau qui lui pèse. Oh ! ne voyons pas de trop près, n'étudions pas trop intimement les tortures du génie, ne suivons pas le Christ aux Oliviers, tout le temps de la passion ; le génie et le Christ lui-même nous feraient presque douter de leur divinité ! le calice est

amer, la plainte est facile, et le blasphème est si près de la plainte! Non, ne restons pas, ne restons pas, montons plutôt au Calvaire, là est le triomphe, là est le couronnement; et l'échelon du gibet n'est qu'un premier degré vers le ciel!

Il en était ainsi pour Dante : il allait suer son agonie, la douleur lui tissait un canevas terrible; le malheur l'enseignait pour la gloire, et l'exil pour la postérité!

Guelfes et Gibelins divisaient en ce moment la république, et leurs querelles intestines ensanglantaient souvent le pavé de Florence. C'était déjà une rude chose à manier que le timon du pouvoir, mais de nouvelles rivalités vinrent encore compliquer la situation. Deux partis déchiraient aussi Pistoie; les *Noirs* et les *Blancs* étaient en lutte continuelle, lorsqu'enfin des deux parts on convint de prendre pour arbitres les voisins de Florence. Mais loin d'apaiser ces haines, les Florentins en subirent la contagion, et bientôt parmi les Guelfes même on compta des Blancs et des Noirs. Dante se trouva entraîné au parti des Blancs. Les Noirs, qui pendant long-temps avaient invoqué la venue de Charles d'Anjou, furent enfin exaucés. Les chefs des Blancs et Dante lui-même furent bannis de la république. D'abord condamné à l'exil, puis à être brûlé vif, ce fut à la cour du pape, où il était en mission, que Dante apprit ces fatales nouvelles. L'adversité trempait son âme, le rêve de douleur du proscrit forgeait son génie pour la vision infernale. Dès lors sa vie ne fut plus qu'un long errement triste et désolé. Il alla partout, douloureux et pensif; sublime mutilé du destin, il traîna sa misère en tout lieu, mendiant, comme il le dit, le pain plein de sel de l'étranger, et apprenant combien est rude à monter l'escalier d'autrui.

Il s'était rapproché des Gibelins proscrits comme lui, et tout ce qui put une fois se réunir et se confondre dans l'ardent désir de revoir Florence s'arma en 1304 pour une tentative décisive et dernière. La tentative échoua. Il fallut continuer à cheminer dans le grand désert de l'exil, ce désert qui est partout où n'est pas la patrie! cheminer lentement, pauvrement et tout seul, avec le bâton de l'espérance de moins, le fardeau d'une honte de plus! Oh! s'il suffit du génie pour marcher déchiré et saignant sur la terre, Dante avait des droits à ce domaine de douleur. Il allait, l'amant de Béatrice, sans une main à serrer, sans un regard à voir sourire, réduit à l'hospitalité de ceux qui le comparaient à leur fou, lui demandant : *Pourquoi, messèr Dante, vous qui êtes un sage, ne trouvez-vous point ici amitié ni bienveillance, lorsque mon fou, qui est un fou, se fait aimer de tout le monde?* et répondant, lui, le sublime proscrit! —*Parce que, monseigneur, nous sympathisons ordinairement avec ceux qui nous ressemblent.* Qu'importe après qu'à sa venue on lui fît bon accueil, soit par curiosité, soit dans l'espoir d'acquérir un joyeux troubadour? Qu'importe qu'on accourût, comme il dit, sur le peu de bruit qu'il avait fait, si, le voyant tout autre qu'on avait cru, et pauvre et fier, et si plein de douleurs, on devait bientôt le délaisser et lui devenir indifférent ou dédaigneux? Du dédain pour Dante! en vérité, en vérité, les puissants de la terre sont beaux et bien venus à te dédaigner, Dante, ô le noble proscrit! toi qui n'as pour manteau royal que le haillon du pauvre, mais qui portes au front le diadême du génie!

En vérité! Oh! dis-leur bien merci : il t'est beau à toi, vieux pélerin de l'enfer, de ne leur devoir rien, d'avoir marché seul et fier, et de ne t'être appuyé qu'à Virgile!

Pendant ses courses d'exilé, un rayon d'espoir vint encore lui luire : Henri de Luxembourg vint en Italie, puis le prince étant mort, le rayon s'éteignit sans retour. Depuis, l'illustre mendiant vint, dit-on, à Paris, où il connut sans doute un docteur en théologie nommé Sigier, dont il parle avec grande estime au dixième chant du Paradis. On prétend qu'il soutint en Sorbonne plusieurs thèses remarquables ; le fait a été contesté, mais son érudition presque universelle permet de le croire. Il revint ensuite en Italie, promena toujours sa misère, et sentit toujours de plus en plus le poids de l'exil ; sa puissante fierté courbait sous le fardeau, et c'est alors sans doute qu'il écrivait à ses concitoyens la lettre où se trouvent ces mots : « Que t'ai-je donc « fait, ô mon peuple ? *Populo meus, quid feci tibi?* » Simple et mélancolique parole, toute pleine de larmes, et grande pourtant jusque dans la prière ! *Populo meus, quid feci tibi?* Christ aurait dit ainsi aux Juifs qui dressaient son gibet !.. Et qu'on ne pense pas cependant que le noble orgueil du poète, quelle que fût pour lui l'amertume de la terre étrangère, eût composé un instant avec sa dignité : non, son cœur saignait, son âme se brisait, la soif de la patrie desséchait sa poitrine ; il voulait respirer son air, s'eniver de ses brises, et savourer son ciel ; les parfums de cet Eden, de ce beau jardin de Florence, lui revenaient sans cesse, comme un divin souvenir et un regret amer ; et pourtant, lorsqu'il sut qu'à d'humiliantes conditions il lui serait possible de rentrer encore dans sa ville, il pleura, mais sa fierté se ressouvint, il protesta de son innocence, mais il refusa.

Il errait toujours, enfin il s'arrêta à Ravenne, chez Guido Novello, seigneur de Polente. Nous supposons que pendant

les longues années de son exil il avait médité, créé, coordonné son poème; ce ne fut qu'à Ravenne qu'il l'acheva. Peu de temps après il mourut presque subitement, le 14 septembre 1321, à l'âge de cinquante-six ans. Guido lui fit faire de nobles funérailles et prononça lui-même un éloge en l'honneur de Dante. Le poète fut enterré dans l'église des frères mineurs de Saint-François, sous une simple table de marbre.

Cent soixante-deux ans plus tard, Bernard Bembo, préteur de Ravenne, lui fit élever un monument avec une inscription nouvelle, et une épitaphe attribuée au Dante lui-même, et dont on cite ce vers :

Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris.

Un siècle après sa mort, les Florentins avaient, mais en vain, redemandé ses restes. Au seizième siècle, ils ne furent pas mieux accueillis lorsque Michel-Ange, ce génie si fraternel au Dante, voulut se charger de lui faire un tombeau. Ainsi, il arriva de lui comme d'Homère, qu'on se disputa mort le pauvre homme d'exil qu'on avait proscrit et repoussé vivant.

Tout cela est amèrement triste, et on dirait vraiment qu'une loi fatale décrète, à la naissance d'un grand homme, qu'il ne vivra dans la postérité, honoré et célébré, qu'à la condition d'avoir à peine pu vivre dans son siècle. Il est sans doute honteux pour l'intelligence humaine qu'elle n'ait ni aide ni secours à offrir à ses plus merveilleux représentants. Dante est un des plus grands de cette douloureuse série de grands hommes, lesquels, commençant à Homère, pour finir à qui? Dieu le sait! semblent avoir été mis par l'humanité au ban de la douleur et de l'infortune!

Dante était de haute taille; ses traits nobles et fiers et fortement accentués, son teint bilieux, l'expression de ses yeux ardents, de sa voix stridente, son nez aquilin très-prononcé, le rendaient plus imposant qu'agréable. Tout en lui trahissait de violentes passions; sa lèvre froncée par un imperceptible sourire ne détruisait pas la sévère gravité de sa physionomie, bien au contraire, le dédain et la fierté y dominaient plus que la bienveillance. Il se plaisait pourtant à la fréquentation des femmes, et devait sans doute faire rude violence à son caractère pour se plier à des exigences qui semblaient devoir lui aller peu. Sa face, telle que nous l'avons dite, est devenue tellement typique, qu'auprès d'un portrait de lui, presque tout le monde peut apprécier la ressemblance. Pour nous, si quelquefois les yeux fermés il nous arrive de le voir passer devant nous, l'illusion est complète; et à le suivre grave et lent, la tête un peu penchée et entourée de sa draperie rouge, le corps raide et drapé de brun, il nous semble que la sombre statue marche tout d'une pièce, et que ses reins de bronze n'ont jamais dû se courber. Cette fierté que nous constatons; une rudesse, une âpreté de faire et de dire qui créent rarement des sympathies, ont été raison de blâme contre lui; nous ne savons jusqu'à quel point on peut reprocher à un vaincu sa fierté, mais il nous semble que nous aimerions, fort et bien, le proscrit que nous verrions ainsi. Il nous semble que la dignité la plus raide, si elle sied quelque part, sied à la misère et à la douleur. Maintenant, si l'on songe aux ardentes et bien justes indignations du génie qui se juge, on concevra que l'âme la plus forte ait pu s'aigrir au contact de tant de haines accumulées, de tant d'hostilités guerroyant sans relâche.

Quant à son génie, il est accepté, incontesté désormais. La Divine Comédie ne porte envie à rien ; nous n'analyserons pas cette œuvre immense, si peu facile à l'analyse ; mais nous dirons qu'entre les plus belles créations du génie elle tient un rang à part ; l'étrangeté de la fable, la sévérité de la forme, le grandiose des dimensions, tout se présente dans des conditions de beautés autres que celles qu'on admire ailleurs. On a voulu faire une distinction entre les trois poèmes au bénéfice du premier ; il ne nous semble pas possible de séparer ainsi ce qui forme un tout homogène et logique. Si les événements où il fut lui-même acteur ou victime ont pu amener Dante à créer l'*Enfer*, Béatrice avait déjà, sans doute, éveillé en lui le désir de faire le *Paradis* : tout se compense. Seulement, il avait peut-être moins à deviner pour la première *Cantica* que pour les deux autres ; et comme chacun d'ailleurs, réalise plus facilement dans sa pensée un enfer qu'un paradis, l'*Enfer* a pu sembler plus vrai ou plus vraisemblable. L'énergie des peintures, leur sombre coloris, et surtout la conviction avec laquelle écrit le poète, tout tend à donner à son voyage infernal, l'air de vérité d'un fait accompli. Et à ce propos il n'est peut-être pas inutile de rappeler que, Béatrice étant malade, Dante eut, dans sa jeunesse, une étrange vision ; ce qui pourrait donner à penser que la Divine Comédie n'est pas une invention faite à plaisir, mais une de ces hallucinations terribles qui résultent, pour certaines têtes, de la fermentation d'une idée puissante et inexorable. Dans l'*Enfer*, tout est noir, tout est sombre et dur ; les parois y suintent les pleurs, la nature sanglote comme les damnés ; les terreurs de Dante lui-même ont un caractère de naïveté et de bonne foi qui complète l'illusion. Le purgatoire a une couleur

moins précise ; l'atmosphère est indécise et vague ; le brumeux y règne encore, une certaine moiteur vaporeuse vous presse et vous environne ; mais on sent le rayonnement d'en haut. Au paradis tout reluit, tout resplendit, tout vivifie ; c'est le foyer, c'est la flamme ; on nage à plein vol dans les soleils. Et comme la poésie avait été rude et *raiche* pour l'enfer, comme elle avait été terne et mélancolique pour le purgatoire, ici elle se revêt d'une sérénité toute céleste ; on dirait d'un de ces anges blancs qui font voile avec leurs ailes dans la mer de l'immensité.

Quant au rhythme, Dante forge son vers en barre, ciselle la pensée en relief, toute palpable, toute sculptée. Pareille au verset de la Bible, sa strophe est pleine, ferme, concise, parfois obscure, toujours énergique : c'est la phrase de Tacite. Rarement lui advient-il de draper la tirade à l'entour du récit ; mais lorsqu'il lui arrive d'accepter le jet, la période, comme un large serpent, roule l'anneau du vers avec une ampleur et une hardiesse toutes puissantes. Il y a grande analogie entre lui et les prophètes, ces sublimes visionnaires : formes sentencieuses et figurées, dessin précis et arrêté, couleur sombre et parfois un peu monotone. — Mais ce qui domine et charme dans son récit, c'est la naïveté de l'expression, qui trahit toujours une pensée sans hésitation, sans fausse pudeur. Il est évident qu'en face d'une façon de dire qui lui vient à bien pour rendre ce qu'il veut, il n'a pas un scrupule, pas même un doute sur le plus ou le moins de considération dont a pu jouir jusque-là la forme qu'il accepte. Véritable langue républicaine que la sienne ! tout y a droit de bourgeoisie ; ni préséance, ni préférence, il n'y a d'exclus, que l'orgueil aristocratique et insignifiant de l'ampoule, que la vanité oisive et tuméfiée de la périphrase.

Fortement accidentée, pittoresque, franche et surtout exacte, cette langue se prête également bien à tout, le tragique, le comique, la satire, l'élégie, le lyrisme et la science: tout lui sied, tout lui va; elle sied à tout, elle va à tout. Et ce n'est cependant pas prosaïsme que cette simplicité de dire, seulement il y a là l'entente de la poésie pensée plutôt que de la poésie déclamée. Et qu'on ne croie point encore que le chant ne lui convient pas: maint passage d'énergie et de terreur s'offre avec une harmonie de sons incomparable. Si bien qu'en trouvant toute la beauté matérielle de la langue italienne, on s'étonne de la sentir si sévère et si imposante, si ferme et si raidie, elle, la langue souple et onduleuse par excellence! — Pour nous résumer enfin, le style de Dante se présente à nous avec la même allure que nous lui prêtions tout-à-l'heure à lui-même: allure fière et majestueuse, qui paraîtrait dure sans la mélancolie de la tête penchée.

Il nous reste encore à nommer les autres ouvrages du Dante; la *Vita nuova*, ce livre si touchant, sur lequel il y aurait tant à dire; espèce d'album tout plein de l'individualité du poète et de son amour pour Béatrice; le traité *de Monarchia*, en faveur de Henri de Luxembourg contre les papes; le traité de *Vulgari Eloquentia*; et enfin des *Paraphrases des Psaumes de la pénitence, du Credo, du Pater*, etc.

Voilà ce que nous avions à dire sur cette existence et si triste et si pleine. Nous avons négligé d'éclairer beaucoup de détails que les ouvrages du poète font mieux connaître que toutes les biographies. Ils importaient peu d'ailleurs dans l'esquisse de cette grande figure telle que nous la comprenons. Peut-être un jour donnerons-nous à cette esquisse un complément plus large et d'une autre nature; si

la force ne devait nous manquer, il nous semble qu'elle serait puissamment faite pour s'éclairer et grandir à la scêne. Quoi qu'il en soit, ceci peut suffire pour montrer dans quelles conditions et sous quelles inspirations le poète a fait son œuvre. Quelque leçon morale peut aussi se trouver au bout de cette notice; et quelques hommes réfléchiront peut-être à cette douloureuse exigence de l'esprit humain qui ne permet la gloire qu'aux dépens du bonheur!

VUE GÉNÉRALE

DE L'ENFER.

L'enfer a dix grandes parties, un vestibule et neuf cercles. Ils sont tous concentriques, et vont en diminuant de grandeur jusqu'au centre de la terre, en formant un cône renversé.

Après avoir franchi la porte des enfers, on trouve le vestibule coupé en deux moitiés par l'Achéron.

La première moitié avant d'arriver au fleuve, renferme les âmes sans vertus et sans vices.

La seconde moitié, après avoir passé le fleuve, forme les limbes, qui sont :

Le Ier cercle de l'enfer, séjour des enfants morts sans baptême.

Le IIe cercle est le séjour des luxurieux.

Le IIIe cercle, des gourmands.

Le IVe cercle, des prodigues et des avares.
Le Ve cercle, des vindicatifs.
Le VIe cercle, des hérésiarques.

Mais avant de passer à la description des autres cercles, le poète s'arrête dans son XIe chant pour jeter un coup d'œil sur tout ce qu'il a vu et sur ce qui lui reste encore à voir. Il considère cette dernière portion comme un nouvel enfer, qu'il partage en trois cercles.

Le Ier cercle de cette division nouvelle est le VIIe de tout l'enfer. Il se subdivise en trois girons qui contiennent les différentes sortes de violences.

Le IIe, qui est le VIIIe de tout l'enfer, se subdivise en dix vallées, où sont renfermés tous les genres de perfidie.

Le IIIe, qui est le IXe et dernier de l'enfer, se subdivise encore en quatre girons, où sont punis tous les traîtres.

Au milieu de chaque cercle il y a toujours un gouffre qui conduit au cercle suivant. Le poète emploie divers moyens pour descendre de l'un à l'autre.

L'ENFER.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

I

CANTO PRIMO.

ARGOMENTO.

All' imbrunir della sera, il poeta travvia in un bosco: quivi passa la notte, ed al levar del sole ritrovasi dinanzi un colle, che tenta salire: ma tre fiere si frappongono che non lo avicini; in quello istante Virgilio gli apparisce, e gli fà la proposta di andare all' inferno.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

A la brune du soir, le poète s'égare dans un bois. Il y passe la nuit, et au lever du soleil se trouve devant une colline qu'il essaie de gravir ; mais trois bêtes féroces l'empêchent d'approcher. C'est alors que Virgile lui apparaît, et lui propose de descendre dans l'enfer [1].

Nel mezzo del camin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura ;
Che la diritta via era smarita.

E quanto a dir qual era è cosa dura
Esta selva selvaggia et aspra e forte ;
Che nel pensier rinuova la paura.

Tant'è amara, che poco è più morte.
Ma per trattar del ben, ch'i vi trovai
Dirò de l'alte cose, ch'i v'ho scorte.

J'étais tout au milieu de ma course [2], — et j'avais
Quitté le droit chemin pour un sentier mauvais;
Je me vis, en tremblant, dans une forêt noire,
Et c'est le froid au cœur que j'en garde mémoire.
Il serait dur à moi de dire quelle était
Cette forêt sauvage où tout m'épouvantait,
Profondeur indicible et morne et ténébreuse,
Que c'est à peine si la mort est plus affreuse.
Mais par ces lieux tout pleins de terreur, je parvins

I non so ben ridir com'i v'entrai;
Tant'era pien di sonno in sù quel punto,
Che la verace via abbandonai.
Ma poi ch'i fui a piè d'un colle giunto,
Là ove terminava quella valle,
Che m'havea di paura il cor compunto:
Guarda'in alto, e vidi le sue spalle
Vestite già de' raggi del pianeta,
Che mena dritt'altrui per ogni calle.
Allor fù la paura un poco queta,
Che nel lago del cor m'era durata,
La notte ch'i passai con tanta pièta.
E come quei, che con lena affannata
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge a l'acqua perigliosa, e guata:
Cosi l'animo mio, ch'ancor fuggiva,
Si vols' a retro a rimirar lo passo
Che non lasciò giamai persona viva.
Poi ch'èi posat'un poco'l corpo lasso,
Ripresi via per la piaggia diserta,
Sì che'l piè fermo sempr'era'l più basso.
Et ecco, quasi al cominciar dell'erta,

Au bien inespéré des mystères divins [3],
Et je vais maintenant les révéler au monde,
En racontant ici ma vision profonde.
Dire je ne saurais comment j'étais venu
Au milieu des périls de ce bois inconnu,
Tant un affreux sommeil pesait sur ma paupière;
Mais j'allais, j'allais seul et glacé comme pierre,
Par un val plein d'effroi, lorsque j'arrive enfin
Au pied d'une colline où j'en trouve la fin.
Or, je lève aussitôt ma tête qui s'incline,
Et je vois tout d'abord le dos de la colline
Se parer des rayons de l'astre surhumain
Qui seul guide ici-bas l'homme par tout chemin.
Et mon sang tout glacé par cette nuit affreuse,
S'échauffait lentement dans ma veine fièvreuse;
Et comme un naufragé sauvé du gouffre amer,
Qui, s'arrêtant brisé sur le bord de la mer,
Y tourne encor la vue et contemple les ondes,
Je plongeais mon œil faible en ces gorges profondes
D'où ne sortit jamais un seul homme vivant [4].
Épuisé que j'étais, je faiblissais souvent;
Donc, ayant reposé mes membres sur la terre,

Una lonza leggera e presta molto,
Che di pel maculato era coperta.
E non mi si partia dinanz'al volto :
Anz'impediva tanto'l mio camino,
Ch'i fui per ritornar più volte volto[36].
Temp'era dal principio del mattino ;
E'l sol montava'n sù con quelle stelle
Ch'eran con lui, quando l'amor divino
Mosse da prima quelle cose belle ;
Sì ch'a bene sperar m'era cagione
Di quella fera la gaietta pelle,
L'hora del tempo e la dolce stagione :
Ma non sì, che paura non mi desse
La vista, che m'apparve d'un leone.
Questi parea, che contra me venesse
Con la test'alta, e con rabbiosa fame,
Sì che parea, che l'aer ne temesse :
Et una lupa, che di tutte brame
Sembrava carca, con la sua maggrezza,
E molte genti fè già viver grame.
Questa mi porse tanto di gravezza
Con la paura, ch'uscia di sua vista,

Je me pris à gravir la côte solitaire;
Soudain, une panthère au dos souple et rayé,
Vient à moi d'un seul bond, et m'arrête effrayé,
Et me défend si bien l'accès de la clairière,
Que je faillis vingt fois retourner en arrière.
Le jour naissait, au ciel le soleil se montrait [5],
Suivi de tous ces feux dont l'éclat l'entourait,
Quand le divin amour, à son heure première,
Sur la création répandit sa lumière.
Le poil de l'animal si ravissant aux yeux [6],
Et l'heure et la saison, et le matin joyeux,
Tout m'était bon espoir, et pourtant je palpite,
Lorsqu'un lion altier contre moi précipite
En faisant frémir l'air, son avide fureur;
Une louve suivait; sa hideuse maigreur
Témoignait sur son corps de ses désirs voraces,
Elle avait fait grand deuil à de nombreuses races;
Son funeste regard me glaça tout entier,
Et je perdis l'espoir de gravir le sentier.
Tel un avare épris de son or qu'il augmente,
S'il advient qu'il le perde, et pleure et se lamente,
Parce qu'il le regrette en son cœur tristement:

Ch'i perde'la speranza dell'altezza.
E qual'è quei che volentieri acquista,
E giugne'l tempo, che perder lo face,
Che'n tutt'i suo' pensier piange e s'attrista;
Tal mi fece la bestia senza pace,
Che venendom'incontro a poco a poco,
Mi rispingeva là dove'l sol tace.
Mentre ch'i ruinava in basso loco,
Dinanzi a gli occhi mi si fù offerto
Chi per lungo silentio parea fioco.
Quand'i vidi costui nel gran diserto,
Miserere di me, gridai a lui,
Qual che tu sie, od ombra, o huomo certo.
Risposemi: non huom, huomo già fui;
E li parenti miei furon Lombardi,
E Mantovani per patria ambidui.
Nacqui sub Julio, ancor che fosse tardi;
E vissi a Roma sotto'l buon Augusto,
Al tempo de gli Dei falsi e bugiardi.
Poeta fui, e cantai di quel giusto
Figliuol d'Anchise, che venne da Troja,
Poi che'l superbo Ilion fù combusto.

Tel je devins alors, pris d'épouvantement,
Quand s'opposant à moi la louve aux yeux funèbres
Me fit vers la forêt rentrer dans les ténèbres.
Or, tandis que je roule, un [7] qui semblait perclus
De la voix, — et depuis long-temps ne parlait plus,
Dans ces creux de ravins apparaît à ma vue.

Je bénis tout d'abord sa rencontre imprévue.
— Oh! qui que vous soyez, fantôme, homme réel!
Lui dis-je, ayez pitié de mon destin cruel.

— Je fus, mais ne suis plus mortel comme un autre homme,
Reprit-il; j'ai vécu dans la profane Rome,
En Italie, alors que César y mourut,
Et qu'Auguste après lui plus heureux apparut.
Mantoue est mon pays [8], j'ai chanté sur la terre
OEnéas, ses guerriers, leur fuite solitaire
Après que Troie en cendre eût fini ses douleurs;
Mais toi, tu redescends dans ce vallon des pleurs.
Pourquoi ne pas gravir, loin du noir précipice,
Au centre du vrai bien, la colline propice?

Ma tu perchè ritorni a tanta noja?
Perchè non sali il dilettoso monte,
Ch'è principio e cagion di tutta gioja?
Hor se' tu quel Virgilio, e quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume?
Risposi lui con vergognosa fronte:
O de gli alti poeti honore e lume,
Vagliami'l lungo studio, e'l grand'amore,
Che m'ha fatto cercar lo tuo volume.
Tu se' lo mio maestro, e'l mio autore:
Tu se' solo colui, da cu'io tolsi
Lo bello stile, che m'ha fatto honore.
Vedi la bestia, per cu'io mi volsi,
Ajutami da lei, famoso saggio;
Ch'ella mi fà tremar le vene e i polsi.
A te convien tener altro viaggio,
Rispose, poi che lagrimar mi vide,
Se vuoi campar d'esto loco selvaggio:
Che questa bestia per laqual tu gride,
Non lascia altrui passar per la sua via;
Ma tanto lo'mpedisce, che l'uccide:
Et ha natura si malvagia e ria,

— Mais le front rougissant : Virgile, est-ce bien vous,
Fleuve du beau parler aux larges flots si doux?
Lui dis-je; près de vous, flambeau de poésie!
Me serve mon amour pour votre œuvre choisie!
Car vous êtes mon maître et mon unique auteur,
Car de vous seul enfin j'ai pris l'art enchanteur
De composer des chants qui verront un autre âge.
Mais ce monstre effrayant me poursuit de sa rage,
Voyez! et tendez-moi la main, sage puissant!
Car la frayeur m'accable et me glace le sang.

— Prends un autre chemin, dit-il, voyant mes larmes,
Tu veux quitter ce lieu fatal et plein d'alarmes;
Mais la louve de qui l'aspect t'effraie ainsi,
Garde éternellement les abords que voici;
Et quiconque oserait franchir cette barrière,
Succomberait bientôt dans la sombre carrière.
Jamais ce monstre affreux ne connut de pardon,
La pâture l'irrite, et chaque nouveau don
Ne fait qu'accroître encor sa faim impitoyable;
Elle s'accouple aussi, dans son rut effroyable,
A d'autres animaux qui fécondent son flanc,

Che mai non empie la bramosa voglia;
E dopo'l pasto ha più fame, che pria.
Molti son gli animali, a cui s'ammoglia;
E più sarann'ancor, infin che'l veltro
Verrà, che la farà morir con doglia.
Questi non ciberà terra, ne peltro,
Ma sapienza, et amor, e virtute;
E sua nation sarà tra Feltro e Feltro:
Di quell' humile Italia fia salute,
Per cui morì la vergine Camilla,
Eurialo, Turno, e Niso di Ferute:
Questi la caccierà per ogni villa;
Fin che l'havrà rimessa nell' inferno,
Là ond'invidia prima dipartilla.
Ond'io per lo tuo me' penso e discerno,
Che tu mi segui; et io sarò tua guida;
E trarrotti di quì per luogo eterno,
Ov'udirai le disperate strida,
Vedrai gli antichi spiriti dolenti,
Ch'a la seconda morte ciascun grida:
E vederai color che son contenti
Nel foco, perchè speran di venire,

Et leur nombre toujours doit aller se doublant.
Oui, mais le lévrier [9] viendra, dont le courage
Triomphant, doit la faire expirer dans la rage.
Il naîtra dans les champs de Feltro ; son grand cœur,
Nourri d'heur et d'amour, délivrera vainqueur
Cette Italie en deuil, pour qui, noble famille !
Sont morts Turnus, Nisus, Euryale et Camille ;
Car il la combattra d'un combat incessant,
La monstrueuse louve au regard menaçant ;
Car il la poursuivra jusqu'à ce qu'il arrive
A la précipiter sur l'infernale rive,
D'où l'Envie en courroux la déchaîna jadis.

C'est pourquoi, moi qui pense à ton salut, — je dis
Qu'il faut venir, je vais te guider tout-à-l'heure
Dans l'éternelle nuit où l'on grince, où l'on pleure,
Là tu pourras ouïr sous la dent du remord,
Le désespoir hurler une seconde mort.
Là, tu verras encor et les races damnées [10]
Qui geignent dans l'enfer depuis bien des années,
Et ceux qui sont heureux dans le brûlant séjour,
Parce qu'ils ont l'espoir de le quitter un jour.

Quando che sia, alle beate genti:
A le qua' poi se tu vorrai salire,
Anima fia a ciò di me più degna:
Con lei ti lascierò nel mi'partire.
Che quello Imperador, che la sù regna,
Perch'i fu' ribellante a la sua legge,
Non vuol che'n sua città per me si vegna.
In tutte parti impera, e quivi regge:
Quivi è la sua cittade, e l'alto seggio:
O felice colui, cui ivi elegge!
Et io a lui, poeta i ti richeggio
Per quello Dio che tu non conoscesti,
Acciò ch'i fugga questo male e peggio;
Che tu mi meni là, dov'hor dicesti:
Sì ch'i vegga la porta di San Pietro,
E color, cui tu fai cotanto mesti.
Allor si mosse, et io li tenni dietro.

IL FINE DEL CANTO PRIMO.

Puis, si tu veux atteindre au glorieux asile,
Pour te guider plus tard dans ta marche docile,
A de plus dignes mains je confierai tes pas [11];
Car le grand empereur ne me laisserait pas,
Moi qui n'ai pas vécu sous sa loi plus qu'humaine,
Approcher des confins du céleste domaine.
Car il règne partout, et son bras tout-puissant,
Dans le grand héritage au trône éblouissant,
A fondé la cité de sa gloire éternelle :
Heureux ceux qu'il rassemble à l'ombre de son aile!
— Poète, ô par celui qui vous fut inconnu,
Lui dis-je, oh! menez-moi dans ce lieu sombre et nu
Qu'habite la douleur, et, préservant ma voie
De tant de maux affreux, faites que j'entrevoie
Aussi le grand Saint Pierre aux célestes parvis!

Le fantôme à ces mots marcha, je le suivis [12].

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

1. On a beaucoup écrit sur le début de l'enfer ; parmi les nombreux commentaires, nous citerons dès à présent ceux qui nous semblent présenter le sens le plus plausible, nous abstenant le plus souvent d'ajouter une nouvelle intention explicative.

On suppose que, par cette sombre forêt, le Dante désigne la vie publique qu'il aborda à l'âge de 35 ans, *au milieu de sa carrière*, dans le conflit des passions et des guerres civiles ; les trois animaux désignent, suivant les commentateurs, la luxure, l'orgueil, l'avarice. Mais peut-être, ajoute Rivarol, ce triple emblême ne regarde-t-il que la cour de Rome, qui, pour asservir l'Italie, était tour-à-tour panthère séduisante, lionne superbe ou avare louve, et s'alliait, suivant ses intérêts, aux diverses puissances.

Virgile est ici le symbole de la haute pensée qui élève au-dessus des appétits de la chair, des fureurs de l'ambition et des attaches terrestres de l'avarice.

2. Nel mezzo del camin.....

Lombardi croit que ce premier vers du poème est une imitation

de ces paroles d'Ezéchias : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi*. Il est permis, dit M. Artaud, d'ajouter que ces mots ont peut-être donné au poète l'idée première de son poème. Cette dernière remarque semble tellement juste, qu'on s'étonne de sa forme si dubitative.

3. M. Artaud traduit ces vers :

Ma per trattar del ben ch'i vi trovai
Diro.....

« Pour faire connaître l'appui secourable que j'y rencontrai, je dirai quel spectacle s'offrit à mes yeux »; et, dans les notes de sa traduction, du reste si pleine de mérite, et à laquelle je reconnais devoir beaucoup, il ajoute : « Rivarol a lu apparemment :

Diro d'ell *alte* cose ch'io v'ho scorte.

« et il a cru pouvoir dire : Je suis parvenu à de *hautes* connaissan-« ces ; mais il s'est trompé, et presque toutes les éditions portent : « *altre.* »

Nous avons persisté néanmoins à lire *alte* au lieu de *altre*. Ce n'est point en effet pour parler de sa rencontre que le Dante fait son poème, mais bien pour dire les choses élevées qu'il a vues ; il est donc bien plus probable qu'il veut annoncer, dès le début, les hautes connaissances, et non pas le guide du voyage.

4. Che non lasciò giamai persona viva.

Les commentateurs entendent ce passage au figuré : cette forêt est la forêt des vices, et elle a toujours été flétrissante à quiconque s'y est arrêté. Cette explication paraît bonne, et n'autorise cependant pas une traduction moins littérale que la nôtre. Si le poète a employé une figure, ne la devons-nous pas reproduire sans altération ? Que dirait-on du traducteur qui, portant ses commentaires dans le texte,

ne ferait rencontrer au poète, panthère, lionne ni louve, mais la luxure, l'orgueil et l'avarice?

5. E'l sol montava'n....

On suppose ordinairement, dit Rivarol, que le monde a commencé au printemps, et que le soleil entre alors au signe du Bélier; et ce qui est certain, c'est que le poète répète en plusieurs endroits qu'il était descendu aux enfers le soir du Vendredi-Saint, à l'entrée du printemps.

6. Si ch'a bene sperar m'era cagione
Di quella fera la gaietta pelle,
L'hora del tempo è la dolce stagione:
Ma non si, che paura non mi desse
La vista....,

Ces vers veulent-ils dire: L'heure et la saison douce m'étaient raison de bien espérer la peau si gaie de la bête? ou n'est-ce pas plutôt: La gaie peau de la bête, l'heure et la saison douce, m'étaient raison de bien espérer? La ponctuation semble autoriser le premier sens; mais, si étrange que soit le deuxième, il est encore moins absurde que le premier. D'ailleurs, le vers suivant confirme exclusivement la seconde version; il serait absurde en effet de vouloir traduire: La saison et l'heure m'étaient occasion de bien espérer la peau de la bête, *mais non assez* pour que je n'eusse pas peur, etc..... Il est évident que le Dante veut dire que la beauté du tableau du jour et du printemps naissant, et de la peau si gaie au soleil, l'avait ranimé, mais pas au point que..... *ma non si* .... La corrélation établie par ces mots, dont j'ai peut-être trop faiblement rendu l'intention en disant: *Et pourtant*....., cette corrélation, cette solidarité des deux idées, ne peut laisser d'ambiguité.

7. Dinanzi a gli occhi mi si fù offerto
Chi per lungo silentio parea fioco.

Il est évident qu'on ne pouvait dire : *Un homme* qui....., puisque le poète dit plus bas qu'il ne sait si c'est une ombre ou bien un homme réel. Presque tous les traducteurs ont dit *un personnage...*, mais outre que cette expression ne laisse pas, peut-être, tout le doute que désire le poète, elle s'éloigne encore beaucoup trop de sa simplicité, par sa tendance un peu prétentieuse. J'ai préféré mettre tout simplement : *un qui semblait.....* Quant aux puristes qui me reprocheraient la trivialité de cette forme, je leur dirais qu'elle m'a semblé la plus exacte, la plus dantesque et la moins pédantesque ; et je les renverrais à la note 10 du même chant.

8. E li parenti miei furon Lombardi.

« Virgile dit : Je naquis à Mantoue, d'une famille lombarde ; c'est comme si Homère disait : Je suis né d'une famille turque. » (Rivarol).

9. .....Infin che 'l veltro.

« Les uns, dit l'abbé Grangier, entendent ce passage de J.-C. ; mais ceci fut dit littéralement de Canis-le-Grand, prince de l'Escale..... il était un prince de grand renom et vertueux, vers lequel Dante se retira dans son exil. « Rivarol ajoute qu'on ne doutait pas, s'il eût vécu, qu'il ne se fût rendu maître de toute l'Italie ; mais il mourut à 36 ans. Le texte porte qu'il ne mangera ni terre ni étain, c'est-à-dire qu'il s'abstiendra de richesse. Isaïe, en menaçant Jérusalem, dit : Je t'ôterai tout ton étain.

Il naîtra entre Feltro et Feltro, ville et château du même nom, l'une en-deçà de Vérone, l'autre au-delà.

10. C'est l'enfer et puis le purgatoire. — J'ai traduit *dolenti* par *ceux qui geignent* ; on se récriera peut-être contre cette expression et plusieurs autres de même famille. Je répondrai qu'en 1835, une traduction du Dante devait être moins que toute autre chose atteinte de pruderie et convaincue de bégueulisme littéraire. Quand partout, Dieu merci ! l'aristocratie de la phrase agonise, il m'a semblé qu'il m'était permis de coller contre la langue républicaine du vieil Alighieri, quelques phrases, quelques expressions, quelques tournures qui se ressentissent de nos vieilles franchises littéraires. C'était la seule couleur locale dont je pusse me servir, et je n'ai qu'un regret, c'est que des études plus spéciales de notre vieux langage ne m'aient pas autorisé à en user plus souvent. J'aurai cependant encore quelquefois l'occasion de renvoyer à cette note.

11. Virgile désigne ici Béatrix, qui doit plus tard conduire Dante au ciel.

12. Nous ferons remarquer, avec Rivarol, l'impression grave et sombre que produit ce début mystérieux ; et nous ajouterons qu'il a fallu au Dante une étrange puissance de terreur, une merveilleuse profusion de grandiose, pour que l'œuvre ait vécu, malgré les nombreuses pages où l'allégorie, la théologie, le pamphlet, tuent le poëme. C'était un bagage bien lourd à porter dans l'avenir, et toute aile moins vigoureuse que celle du génie aquilin de Florence eût failli sans doute à cet immense essor.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

CHANT II.

CANTO SECONDO.

ARGOMENTO.

Il giorno, lo cui apparire viene indicato nel primo canto, si appressa all'occaso. Il poeta è tra il si e'l no discendere all' inferno; ma la sua guida si fà sigurtà, mostrandogli che Beatrice venuta dal cielo, l'invia à lui. Allora entrambi s'addrizzano verso i sotterranei.

CHANT DEUXIÈME.

ARGUMENT.

Le jour dont la naissance est indiquée dans le premier chant tire vers sa fin. Le poète hésite sur le point de descendre aux enfers ; mais son guide le rassure, en lui apprenant que Béatrix est descendue du ciel pour l'envoyer à lui. Alors ils s'avancent tous deux vers les souterrains.

Lo giorno se n'andava; e l'aer bruno
T'oglieva gli animai, che sono'n terra,
Dalle fatiche loro; et io sol uno.

M'apparecchiava a sostener la guerra
Sì del camino, e sì dellá pietate,
Che ritrarrà la mente che non erra.

O Muse, o alto'ngegno hor m'ajutate:
O mente, che scrivesti ciò ch'i vidi,
Quì si parrà la tua nobilitate.

Incominciai: poeta, che mi guidi,
Guarda la mia virtù, s'ell'è possente,

Déjà le jour fuyait, et l'ombre solitaire
Appelait au repos les enfants de la terre;
Et seul je m'apprêtais à ces rudes combats
De labeur et pitié qui m'attendaient là-bas,
A ces luttes, de morne effroi, dans la nuit noire,
Qu'aujourd'hui sans erreur décrira ma mémoire.
Muse! Génie! — Et toi qui suivais, écrivant
Tout ce que les enfers nous offraient d'émouvant,
Mémoire! — A mon secours, noble et brillant cortège!
Et que votre aide ici me serve et me protège,
Et qu'au sombre narrer de tant de maux divers,

Anzich'a l'alto passo tu mi fidi.
Tu dici, che di Silvio lo parente
Corruttibil'ancor ad immortale
Secol'andò, e fù sensibilmente.
Però se l'aversario d'ogni male
Cortese fù pensando l'alto effetto,
Ch'uscir dovea di lui, e'l chi, e'l quale;
Non pare indegno ad huomo d'intelletto:
Ch'ei fù de l'alma Roma, e di suo'mpero
Nell' empireo ciel' per padre eletto:
La quale, e'l quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede'l successor del maggior Piero.
Per quest'andata, onde li dai tu vanto,
Intese cose che furon cagione
Di sua vittoria, e del papal ammanto.
Andovvi poi lo vas d'elettione,
Per recarne conforto a quella fede,
Ch'è principio a la via di salvatione.
Ma io perchè venirvi? o chì'l concede?
I non Enea, i non Paolo sono:
Me degno a ciò ne io, ne altri crede.

Votre haute nature apparaisse en ces vers!
Et je disais : voyez mon courage mobile,
Poète! — Et dites-moi s'il n'est point trop débile
Pour tenter avec vous ce pas grave et profond.
C'est vous qui l'avez dit, par ces gorges sans fond
L'aïeul de Silvius [1] vint aux demeures sombres,
Et se montra vivant au royaume des ombres;
Mais si, prévoyant tout, Dieu lui fut à ce point
Indulgent, la raison ne s'en étonne point :
Le maître souverain de tout ce qui respire
Voyait en lui l'aïeul de Rome et de l'Empire.
Or dans l'une et dans l'autre, à vouloir parler franc,
Le sacré successeur de Pierre le Très-Grand
Devait à tout jamais élire un jour son siège.
Et lui, dans ce trajet que tant d'horreur assiége,
Dans ce trajet chanté par vous, — il entendit
L'avenir triomphal à sa ville prédit.
C'est encor dans ces lieux que vint l'apôtre illustre [2],
Pour donner à la foi qui sauve, un nouveau lustre;
Mais moi, qui me fera fouler le même sol?
Pourquoi? comment entrer! Suis-je OEneas ou Paul?
Méritais-je l'honneur qui vient sur mon passage?

Perchè se del venire i m'abbandono,
Temo, che la venuta non sia folle.
Se' savio, e'ntendi me' ch'i non ragiono.
E qual è quei che disvuol ciò che volle
E per nuovi pensier cangia proposta,
Si che dal cominciar tutto si tolle;
Tal mi fec'io in quella oscura costa:
Perchè pensando consumai la'mpresa
Che fù nel cominciar cotanto tosta.
Se i ho ben la tua parola intesa,
Rispose del magnanimo quell'ombra,
L'anima tua è da viltate offesa:
Laqual spesse fiate l'huomo imgombra
Sì, che d'honrata impresa lo rivolve;
Come falso veder bestia, quand'ombra.
Da questa tema acciò che tu ti solve;
Dirotti, perch'i venni, e quel ch'io'ntesi
Nel primo punto che di te mi dolve.
Io era tra color, che son sospesi;
E donna mi chiamò cortese e bella
Tal, che di commandar io la richiesi.
Lucevan gil occhi suoi più che la stella:

Je vais faillir. — Pour vous, qui savez tout, ô sage !
Faites-moi donc secours et soutenez mes pas. —
Et pareil à celui qui veut et ne veut pas ;
Et change à tout propos de pensée, et rejette
Après un long débat le projet qu'il projette ;
Je sentais, tout pensif, sur ce lugubre bord ,
Le courage faiblir, qui m'animait d'abord.
— Si je t'ai bien compris, dit le poète immense,
Ton âme cède au poids d'une lâche démence,
Laquelle, bien souvent, et pour le moindre objet,
Trouble l'homme au milieu du plus noble projet,
Comme un vil animal qu'une ombre même effraie.
Mais je veux dissiper cette crainte peu vraie;
Apprends ce qui m'amène à toi, sache comment
Mon cœur fut accessible au cri de ton tourment.
Je me trouvais alors au milieu de ces ombres
Que suspend leur destin au bord des rives sombres[3];
Une femme apparut, belle de tant d'appas ,
Qu'à son premier vouloir j'accourus sur ses pas.
Les astres brillent moins que ses yeux, — sa voix d'ange
Avait suave et pure une harmonie étrange. —
Fils de Mantoue, ô vous dont le renom est tel

E cominciomm' a dir, soave e piana,
Con angelica voce in sua favella :
O anima cortese Mantovana,
Di cui la fama ancor nel mondo dura,
E durerà, quanto'l moto lontana;
L'amico mio, e non de la ventura,
Nella diserta piaggia é impedito
Sì nel camin, che volt'è per paura :
E temo, che non sia già sì smarrito,
Ch'i mi sia tardi al soccorso levata;
Per quel, ch'i ho di lui nel ciel'udito.
Hor muovi, e con la tua parola ornata
E con ciò, c'ha mestieri al suo campare,
L'ajuta sì, ch'i ne sia consolata.
I son Beatrice, che ti faccio andare,
Vegno del loco ove tornar disio;
Amor mi mosse che mi fà parlare.
Quando sarò dinanzi al signor mio,
Di te mi loderò sovente a lui.
Tacette allora, e poi comincia'io :
O Donna di virtù, sola per cui
L'humana specie eccede ogni contento

Qu'il vit encore au monde et doit être immortel,
Mon ami, qui n'est pas l'ami de la fortune,
Trouve au désert lointain une gêne importune [4];
Il fléchit sous le poids de l'épouvantement,
J'en crois ce qu'on m'a dit, et crains qu'en ce moment,
Lorsque des cieux pour lui j'accours toute tremblante,
Mon aide ne lui soit trop tardive et trop lente.
Allez à lui! parlez, que vos divins accents
A ces déserts remplis de piéges incessants
L'arrachent! — Ramenez-le aux sentiers de la vie,
Allez et rendez-moi la paix qui m'est ravie!
Car je suis Béatrix [5]. — Faites ce que je veux,
Je vais d'où je descends, au séjour de mes vœux;
L'amour auprès de vous a dicté ma prière,
Mais quand j'aurai laissé ces lieux bien loin derrière,
Alors, et bien souvent, aux genoux du Seigneur
Je dirai votre nom en lui faisant honneur.

Elle se tut alors, et je lui dis: ô dame
De vertu! par qui l'homme efface en beauté d'âme
Tout ce qui vit au ciel où le cercle est moins grand [6],
Plus de pleurs! — Obéir m'est un plaisir si franc

Dì quel ciel, c'ha minorli cerchi sui:
Tanto m'aggrada'l tuo comandamento,
Che l'ubidir, se già fosse, m'è tardi:
Più non t'è uopo aprirmi'l tuo talento.
Ma dimmi la cagion, che non ti guardi
Dello scender quà giù in questo centro
Da l'ampio loco, ove tornar tu ardi.
Poiche tu vuoi saper cotant'a dentro,
Dirotti brevemente, mi rispose,
Perchè non temo di venir quà entro.
Temer si dè di sole quelle cose
C'hanno potentia di far altrui male:
De l'altre nò, che non son paurose.
I son fatta da Dio, sua mercè, tale,
Che la vostra miseria non mi tange,
Ne fiamma d'esto incendio non m'assale.
Donna è gentil nel ciel, che si compiange
Di questo'mpedimento, ov'io ti mando;
Sì che duro giudicio la sù frange.
Questa chiese Lucia in suo dimando,
E disse: hor ha bisogno il tuo fedele
Di te, et io a te lo raccomando

Que le plus tôt sera toujours trop tard; — mais ditè,
Comment n'avez-vous point par cette ombre maudite,
Craint, en quittant le ciel où vos vœux sont tournés,
De descendre ainsi seule au cercle des damnés?

— Puisque vous désirez, poète! me dit-elle,
Interroger ici la pensée immortelle,
Ma réponse sera brève, — et je vous dirai
Comment sans épouvante ici j'ai pénétré.
De toutes les douleurs chaque homme ne doit craindre
Que celles qui vraiment ont pouvoir de l'étreindre,
Non les autres. — Le ciel m'accordant sa merci,
Par la grâce de Dieu m'a voulu faire ainsi
Que vos maux les plus durs ne me vont point à l'âme,
Et qu'en vain contre moi se dresserait la flamme.
En faveur de celui que vous allez sauver
Une femme est là haut qui pour le préserver
Fatigue de ses pleurs l'éternelle justice.
A son triste abandon que ton cœur compâtisse!
Disait-elle à Lucie [7], il t'a toujours gardé
Sa foi pure, et mon cœur te l'a recommandé.

Lucia, nimica di ciascun crudele,
Si mosse, e venne al loco dov'i era,
Che mi sedea con l'antica Rachele.
Disse: Beatrice, loda di Dio vera,
Che non socorri quei, che t'amò tanto;
Ch'uscì per te de la volgare schiera?
Non odi tu la pietà del suo pianto?
Non vedi tu la morte, che'l combatte
Sù la fiumana, ove'lmar non ha vanto?
Al móndo non fur mai persone ratte
A far lo prò, et a fuggir lor danno;
Com'io dopo cotai parole fatte.
Venni quà giù dal mio beato scanno,
Fidandomi del tuo parlare honesto,
C'honora te, e quei, ch'udito l'hanno.
Poscia che m'hebbe ragionato questo,
Gli occhi lucenti lagrimando volse:
Perchè mi fece del venir più presto.
E venni a te così, com'ella volse:
Dinanzi a quella fiera ti levai,
Che del bel monte il corto andar ti tolse.
Dunque che è? perchè, perchè restai?

Ame qui hait le mal, à la pitié fidèle,
Lucie accourt vers moi, — qui, m'asseyant près d'elle,
De l'antique Rachël [8], partageais le bonheur.
Mais elle : O Béatrix, louange du Seigneur!
Pourquoi délaisses-tu qui t'a si fort aimée? —
A-t-il pas fui pour toi la route accoutumée?
Entends-tu point le cri pieux de ses douleurs?
Et vois-tu point la mort, cette reine des pleurs,
Qui le presse là bas dans sa lutte fatale,
Sur ce fleuve où jamais l'océan ne s'étale? —
Les hommes n'ont pas plus d'ardeur, quand le plaisir
Ou l'intérêt, au cœur aiguisent leur désir,
Que moi quand j'entendis ces paroles. — Bien vite
J'ai volé loin des lieux où le bonheur m'invite,
Me fiant au secours du langage enchanté,
L'honneur de votre nom et de qui l'a vanté.

Elle dit, et vers moi, pour me rendre plus leste,
Au milieu de ses pleurs tourne un regard céleste.
Ainsi pour te sauver à son ordre j'accours,
Mon pouvoir maintenant t'a prêté son secours
Contre le monstre affreux qui garde la colline;

Perchè tanta viltà nel cor allette?
Perchè ardir e franchezza non hai?
Poscia che tai tre donne benedette
Curan di te ne la corte del cielo,
E'l mi parlar tanto ben t'impromette?
Qual i fioretti dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che'l sol gl'imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo;
Tal mi fec'io di mia virtute stanca:
E tanto buon ardir al cor mi corse,
Ch'i cominciai, come persona franca:
O pietosa colei, che mi soccorse;
E tu cortese, ch'ubidisti tosto
A le vere parole che ti porse.
Tu m'hai con desiderio, il cor disposto
Si al venir con le parole tue,
Ch'i son tornato nel primo proposto,
Hor và, ch'un sol voler è d'amendue:
Tu duca, tu signor, e tu maestro.
Così li dissi; e poi che mosso fue,
Intrai per lo camin alto e silvestro.

IL FINE DEL CANTO SECONDO.

Mais pourquoi vois-je en toi ta orce qui décline?
Et pourquoi t'arrêter dans ta marche? Et pourquoi
Trembler, lorsque du haut du ciel veillent sur toi
Trois dames qu'au bonheur le choix de Dieu désigne.
Or ma voix t'a promis cette faveur insigne.

Comme la faible fleur dont la nuit et le froid
Avaient courbé la tête, au feu de l'astre-roi,
Lorsque vient le matin, se recrée entr'ouverte,
Et sur le sol relève encor sa tige verte;
Ainsi mon cœur glacé se ranime, et je di,
Calme et tout confiant comme un homme hardi,
O bénédiction à toi, que mes alarmes
Touchent! — Et puis à vous qui reçûtes ses larmes!
Vos discours m'ont rendu ma première vertu,
Me voilà! — J'ai regret de mon cœur abattu,
Parlez, vous me voyez tout prêt à me soumettre,
Vous êtes mon Sauveur et mon guide et mon maître.

Ainsi disais-je; l'ombre à ces mots descendit,
Et moi je la suivis dans un sentier maudit.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT DEUXIEME.

1. Le Dante parle ici d'OEneas, qui fut le père d'Ascanius, lequel eut pour fils à son tour OEneas Silvius. C'est de ce dernier que les rois d'Albe tirèrent leur nom dynastique de Silvii*.

Voyez dans l'OEnéide la descente d'OEnée aux enfers.

2. S. Paul fut enlevé au troisième ciel; le Dante semble supposer que, comme lui, l'apôtre passa d'abord par les enfers.

3. Voici la note de M. Artaud sur ce passage :

« Le mot *sospesi* signifie, suivant Venturi, des âmes qui ne sont *ni heureuses en gloire*, *ni tourmentées avec peine*. Lombardi, dont

---

* On remarquera que toutes les fois que j'ai eu à nommer *Ænée*, j'ai conservé la forme latine en disant *Æneas*. J'avais toujours trouvé ridicule ce nom francisé, au milieu de tant d'autres noms qui restaient latins. Les Traducteurs de Virgile ne disent pas *Turne* et *Nise*; pourquoi dire *Ænée*? Pour se donner la facilité de quelques rimes : pauvre raison ! L'association des deux noms *Æneas Silvius* rend plus sensible ce qu'il y a de choquant dans la langue française : il faut dire *Ænée Silvie* ou Æneas *Silvius*.

j'ai suivi le sentiment, pense que le poète fait allusion ici à cette phrase de S. Pierre : *Novos cœlos et novam terram secundum promissa expectamus.* »

Tout en abondant dans le même sens, j'ai pensé que le mieux serait encore ici, comme en beaucoup d'autres passages, de laisser douteux en français ce qui l'est aussi en italien.

4 Mot à mot : *O toi dont le nom durera autant que le mouvement, l'ami mien, qui n'est pas de la fortune*, ou *de par la fortune....* Il existe plusieurs versions de cette phrase ; nous hasarderons une réflexion.

Le mot *ventura*, qui communément signifie fortune, a encore en italien une autre signification, que les dictionnaires traduisent en la faisant précéder de la formule *in senso osceno*. Ne pourrait-on pas s'en autoriser pour traduire à peu près dans ce sens : *Mon ami, qui n'est point mon ami de la chair.*

Les habitudes de style du Dante permettent de penser qu'à l'époque où il écrivait, les formes toutes conventionnelles de la pudeur littéraire n'imposaient pas, comme aujourd'hui, la nécessité d'une périphrase. Il est dans le cours du poème maint autre passage d'un sens clair et précis qu'il faut tout aussi nécessairement gazer en français.

Quoi qu'il en soit, malgré ma conviction, je n'ai point osé risquer cette interprétation nouvelle, bien qu'elle me parût justifiée encore par l'opinion où l'on est que Béatrix mourut vierge des embrassements de celui qu'elle aimait ; seulement, j'ai voulu constater le sens douteux de cette phrase, et peut-être amènerai-je quelques interprétateurs à partager mon opinion après l'avoir étayée de cette note.

5. Béatrix Portinari, jeune florentine aimée de Dante dès le plus jeune âge, et morte à 26 ans.

6. Le Dante veut dire qu'à l'aide de la théologie, dont Béatrix est l'emblême, l'homme surpasse tous ceux qui sont sous le ciel de la lune, qui est la moindre circonférence dans les cercles des cieux.

7. Il est difficile de désigner bien positivement ce que représentent ces trois femmes : Béatrix, avons-nous dit, est l'emblême de la théologie ; celle qui n'est pas nommée désigne la clémence divine, et Lucie la grâce.

En s'appuyant sur la tendance du Dante vers les idées complètes et logiques, on pourrait croire aussi qu'il a voulu peindre en ces trois femmes les trois vertus théologales : Béatrix représenterait la Foi ; cette femme qui implore Lucie serait l'Espérance, et cette Lucie, ennemie de tout ce qui n'a pas de pitié, désignerait la Charité.

8. « On sait, dit Rivarol, que Rachel et Lia sont l'emblême de la vie contemplative et de la vie active dans l'ancienne loi.... Michel-Ange, dont le génie avait beaucoup de rapport avec celui de Dante, et qui le lisait sans cesse, a sculpté sur le tombeau de Jules II les deux figures de Rachel et de Lia ; celle-ci tenant un miroir et tressant une guirlande de fleurs, et Rachel, appuyée sur ses genoux et levant les yeux au ciel qu'elle contemple. »

FIN DES NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT III.

CANTO TERZO.

ARGOMENTO.

Giungono i due poeti davanti una porta di straordinaria grandezza, che trovasi di continovo aperta; dopo d'aver letto la sua iscrizione passano al primo chiostro dell' Inferno, ch'è diviso dall' Acheronte in due parti uguali. Descrizione del primo supplicio. Parlata di Caronte.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Les deux poètes arrivent à une immense porte ouverte en tout temps. Après avoir lu l'inscription, ils passent dans la première enceinte de l'enfer, que le fleuve Achéron partage en deux moitiés. Description du premier supplice. Discours de Caron.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I.

« Per me si và ne la città dolente :
« Per me si và nell'eterno dolore :
« Per me si và tra la perduta gente.
« Giustitia mosse'l mio alto fattore :
« Fecemi la divina potestate,
« La somma sapienza, e'l prim'amore.
« Dinanzi a me non fur cose create
« Se non eterne; et io eterno duro :
« Lassat'ogni speranza, voi che'ntrate. »

« C'est par moi qu'on arrive à la cité dolente,
Par moi que s'ouvre ici l'éternité brûlante,
Par moi que les maudits passent, et le Dieu fort
Sur ma base d'airain me créa sans effort.
La sagesse, l'amour et la justice sainte,
Jadis m'ont imposée à la terrible enceinte;
De ce qui fut créé dans le règne des jours,
Rien n'existe avant moi qui ne dure toujours;
C'est pour l'éternité que j'étreins la souffrance,

Queste parole di colore oscuro
Vid'io scritte al sommo d'una porta :
Perchè : Maestro il senso lor m'è duro.
Et egli a me, come persona accorta :
Quì si convien lassar ogni sospetto,
Ogni viltà convien, che quì sia morta.
Noi sem venuti al luogo; ov'i t'ho detto,
Che vederai le genti dolorose,
C'hanno perduto'l ben de l'intelletto :
E poi che la sua mano a la mia pose
Con lieto volto, ond'i mi confortai;
Mi mise dentr'a le secrete cose.
Quivi sospiri, pianti, et alti guai
Risonavan per l'aer senza stelle;
Perch'i al cominciar ne lagrimai.
Diverse lingue, horribili favelle,
Parole di dolori, accenti d'ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle
Facevan un tumulto, il qual s'aggira
Sempre'n quell'aria senza tempo tinta ;
Come la rena, quand'a turbo spira.
Et io, c'havea d'horror la testa cinta

Entre, et qui que tu sois laisse-là l'espérance !! »
Ces mots, les yeux levés en haut, je les pus voir
Écrits sur une porte en caractère noir.
Maître, ai-je dit alors, ces paroles sont dures.
Mais lui : c'est dans ces lieux d'infernales tortures
Qu'il te faudra laisser la crainte, car voici
Que toute lâcheté doit expirer ici. —
Car nous voici venus aux sphères que j'ai dites,
Où plus il n'est d'espoir pour les races maudites. —
Et lui, le front rempli d'un calme surhumain,
Me faisant réconfort prit ma main dans sa main ;
Puis il m'introduisit sous les voûtes secrètes :
Soupirs, plaintes et pleurs de ces mornes retraites
Surgissaient ; et roulant par cette obscure nuit,
Faisaient à l'unisson un si lugubre bruit,
Que je me pris à fondre en pleurs, à l'instant même.
Or la confusion des langues, l'anathème
Et les cris de torture et les cris de fureur,
Le désespoir hurlant le blasphème et l'horreur,
Les perçantes clameurs, rauques, et heurtant l'ombre,
Et se mêlant au choc affreux de mains sans nombre,
Fouettaient l'air, dans la nuit noire, comme des vents

Dissi : Maestro che è quel, ch'i odo?
E che gent'è, che par nel duol sì vinta?
Et egli a me : questo misero modo
Tengon l'anime triste di coloro,
Che visser sanz'infamia, e sanza lodo.
Mischiate sono a quel cattivo choro
De gli Angeli che non furon ribelli,
Nè fur fideli a Dio, ma per se foro.
Cacciarli i ciel', per non esser men belli :
Nè lo profondo inferno li receve ;
Ch'alcuna gloria i rei havrebber d'elli.
Et io : Maestro che è tanto greve
A lor, che lamentar gli fa si forte?
Rispose : dicerolti molto breve.
Questi non hanno speranza di morte :
È la lor cieca vita tanto bassa ;
Che' nvidiosi son d'ogni altra sorte.
Fama di loro il mondo esser non lassa,
Misericordia e giustitia li sdegna.
Non ragioniam di lor ; ma guarda e passa.
Et io, che riguardai, vidi una insegna,
Che girando correva tanto ratta,

Roulant les tourbillons dans les sables mouvants. [2]
Et moi qui de terreur avais la tête ceinte : —
Qu'entends-je? — Quelle est donc en cette noire enceinte
La foule qui se rue ainsi par les douleurs?
— Ces âmes sont ici nombreuses dans les pleurs,
Toutes furent là haut, continua le sage,
Sans vices ni vertus pour marquer leur passage.
Or, tu pourras les voir en cette région,
Se mêler, se confondre avec la légion
Qui sans parti jadis dans les grandes querelles
Des phalanges des cieux, demeura neutre entre elles. [3]
Mais les anges de Dieu, les anges triomphants,
Repoussèrent bientôt ces indignes enfants
Qui pour leur pureté devenaient une injure;
Et l'abîme, de peur que la race parjure
Ne pût s'enorgueillir d'un contact moins honteux,
L'abîme referma ses gouffres devant eux.
— Qui cause donc alors tous ces cris de souffrance? —
— Hélas! ces malheureux ont perdu l'espérance
D'une seconde mort, dit le sage, et je vais
T'apprendre en peu de mots qu'en ce séjour mauvais,
Condamnés pour toujours à cette basse vie,

Che d'ogni posa mi pareva indegna:
E dietro le venia sì lunga tratta
Di gente, ch'i non haverei creduto,
Che morte tanta n'havesse disfatta.
Poscia ch'io v'hebbi alcun riconosciuto,
Guardai, e vidi l'ombra di colui,
Che fece per viltate'l gran rifiuto.
Incontanente intesi, e certo fui,
Che quest'era la setta de' cattivi
A Dio spiacenti, et a nemici sui.
Questi sciaurati, che mai non fur vivi
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi e da vespe, ch'eran ivi.
Elle rigavan lor di sangue il volto,
Che mischiato di lagrime a i lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.
E poi ch'a riguardar oltre mi diedi,
Vidi gente a la riva d'un gran fiume;
Perch'i dissi: Maestro hor mi conciedi,
Ch'io sappia, quali sono, e qual costume
Le fa parer di trapassar si pronte,
Com'i discerno per lo fioco lume.

Il n'est point de destin que leur douleur n'envie.
Leur souvenir n'est plus ; et justice et pardon
Dans un égal dédain tiennent leur abandon ;
Mais c'est assez sur eux, jette un coup d'œil et passe.
Je regardai : — je vis, au milieu de l'espace,
Un rapide drapeau flotter, et lui devant,
Les maudits se pressaient si nombreux, en suivant
Son vol qui tournoyait et paraissait sans trèves,
Que je n'aurais pas cru tant de morts sur ces grèves.
Et quand j'eus reconnu dans ces groupes confus
Le lâche qui jadis a fait le grand refus [4],
Je compris que j'étais chez les âmes qu'abîme
En ces lieux, — le mépris du ciel et de l'abîme. —
Ces malheureux, qui n'ont jamais vraiment connu
La vie, à leurs tourments présentaient un corps nu,
Et mouches et frelons les couvraient de morsures,
Et sous leurs pieds, le sang jailli de leurs blessures,
En se mêlant aux pleurs dont ils étaient couverts,
Abreuvait à loisir d'insupportables vers.
Puis regardant plus loin, j'aperçus une foule
Se presser sur les bords d'un grand fleuve qui roule.
—Maître, quels sont ceux-là, dis-je alors, quel pouvoir

Et egli a me: le cose ti fien conte,
Quando noi fermerem li nostri passi
Sù la trista riviera d'Acheronte.
Allor con gli occhi vergognosi e bassi
Temendo no'l mio dir li fosse grave,
Infin'al fiume di parlar mi trassi.
Et ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando, guai a voi anime prave:
Non isperate mai veder lo cielo:
I vegno per menarvi a l'altra riva
Nelle tenebre eterne in caldo e'n gelo.
E tu, che se' costì, anima viva,
Partiti da cotesti, che son morti:
Ma poi che vide, ch'i non mi partiva,
Disse: per altra via, per altri porti
Verrai a piaggia, non quì, per passare:
Più lieve legno convien, che ti porti:
E'l Duca a lui; Charon non ti crucciare,
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.
Quinci fur quete le lanose gote

Les fait ainsi courir, comme je le puis voir,
A la faible lueur d'un reste de jour vague?
Mais lui : —Tu sauras tout, plus tard, lorsque la vague
Roulera sous nos pieds au lit de l'Achéron [5].—
Confus alors, les yeux baissés, le rouge au front,
Craignant que ma parole eût paru trop légère,
J'allais silencieux vers la rive étrangère;
Et voici que vers nous, sur un esquif tremblant,
Un vieillard arrivait dont le poil était blanc [6].
Et lui: Malheur à vous, malheur, race maudite!
Toute sainte espérance ici soit interdite!
Car voilà que je viens pour vous porter d'abord
Dans la glace et la flamme aux nuits de l'autre bord.
Mais toi, laisse les morts, arrière, âme vivante!
—Et comme je restais sur la grève mouvante :
C'est par une autre voie et par un autre port
Qu'il te faudra, dit-il, essayer ton transport
Sur un bateau qui soit plus léger au passage.
—Cesse de t'émouvoir, lui répondit le sage,
Caron, celui qui peut tout ce qu'il veut, ainsi
L'ordonne, cesse donc de résister ici.
Le nocher de ces bords où l'eau fangeuse afflue,

Al nocchier della livida palude;
Che'ntorn'a gli occhi, havea di fiamme rote.
Ma quell' anime, ch'eran lasse e nude
Cangiar colore, e dibattèro i denti,
Tosto che'nteser le parole crude.
Bestemmiavano Dio, e i lor parenti,
L'humana specie, il luogo, il tempo, e'l seme
Di lor semenza, e di lor nascimenti:
Poi si ritrasser tutte quante insieme
Forte piangendo a la riva malvagia;
Ch'attende ciascun huom, che Dio non teme.
Charon dimonio con occhi di bragia,
Lor accennando, tutte le raccoglie:
Batte col remo qualunque s'adagia.
Come d'autunno si levan le foglie
L'un'appresso de l'altra, infin che'l ramo
Vede a la terra tutte le sue spoglie;
Similemente il mal seme d'Adamo
Gittasi di quel lito ad una ad una
Per cenni, com'augel per suo richiamo.
Così se'n vanno sù per l'onda bruna;
Et avanti che sian di là discese,

Apaise le courroux sur sa face poilue,
Et calme alors ses yeux aux deux charbons ardents.
Mais la pâleur au front, le grincement aux dents,
Les âmes, en oyant cette parole amère,
Se prirent à maudire et leur père et leur mère;
Dans leur accablement, et dans leur nudité,
Elles blasphémaient Dieu, le jour, l'humanité,
Les lieux, les temps, leurs fils, les fils de leur semence.
Puis, tout-à-coup, avec de longs cris de démence,
Leur foule se rua comme un flot écumeux
Sur cette rive sombre, où descendront comme eux
Tous ceux qui n'ont pas craint la justice éternelle.
L'infernal Caron lève une rouge prunelle,
Il les rassemble, et bat de sa rame tous ceux
Qui voudraient reposer leurs membres paresseux.
Or, comme aux froids venus tombera la feuillée,
Jusqu'à ce qu'à la fin la branche dépouillée
Ait jeté sur le sol tous ses débris au vent;
Comme l'oiseau séduit par l'appel décevant
De l'oiseleur: —ainsi, pour passer l'onde brune
Dans la barque, à nos yeux, tombaient une par une
Les ombres sans espoir de l'engeance d'Adam [7].

Anco di quà nuova schiera s'aduna.
Figliuol mio, disse il maestro cortese,
Quelli, che muoion nell'ira di Dio,
Tutti convengon quì d'ogni paese;
E pronti sono a trapassar lo rio:
Che la divina giustitia li sprona
Si, che la tema si volge in disio.
Quinci non passò mai anima buona:
E però se Charon di te si lagna,
Ben puoi saper homai, che'l suo dir suona.
Finito questo la buia campagna
Tremò sì forte, che de lo spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.
La terra lagrimosa diede vento,
E balenò una luce vermiglia,
Laqual mi vinse ciascun sentimento,
E caddi, come l'huom, cui sonno piglia.

IL FINE DEL CANTO TERZO.

Mais ils n'arrivaient pas encor, que cependant
Même foule déjà se pressait sur leur trace.
—Mon fils, me dit le maître, au parler plein de grâce,
Tous ceux que prend la mort dans le courroux de Dieu,
Ont hâte à traverser le fleuve dans ce lieu;
De toute région ils s'y pressent ensemble,
Car ce juste courroux dont l'appel les rassemble,
Alors qu'il les poursuit, ardent à les saisir,
Sait donner à l'effroi la force du désir;
Une âme juste est chose en ces lieux inconnue,
Et c'est pourquoi Caron gourmandait ta venue.
Il finissait.—Ces lieux pleins de tant de terreur
S'ébranlèrent, si bien que ce penser d'horreur
Me baigne, même encor, d'une âcre sueur froide.
Puis, la terre se fit gémissante,—un vent roide
Roula.—L'éclair vomit son losange vermeil.
Et je me sentis choir comme en un lourd sommeil.

FIN DU CHANT TROISIÈME

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

1. Cette admirable inscription de l'enfer, si grande de hardiesse, d'étrangeté et de terreur, est ciselée en lettres italiennes sur la porte fatale, d'une telle et si puissante façon, que toutes les tentatives de traduction n'arriveront jamais sans doute qu'à une imitation de paraphrase.

Plusieurs essais ont été faits, et bien qu'il ne nous appartienne pas de les juger, il nous est cependant peut-être permis de dire notre traduction aussi fidèle que toute autre; et pourtant il nous a fallu paraphraser deux vers, et ce n'est qu'aux dépens de la concision que nous avons pu tracer au crayon ce que le maître avait gravé au burin.

Le premier découragement passé, en ces sortes de tentatives, l'amour-propre du traducteur trouve une consolation dans ce mot : *Impossible* !

2. La magnifique simplicité du texte est encore ici bien lourde au traducteur ; cela est grand comme le désert, *quand'a turbo spira.*

3. Bien qu'on ait demandé où le Dante avait pris l'idée de ses anges neutres, il suffit que l'on conçoive la possibilité de leur existence pour justifier le poète. Malgré l'autorité théologique dont est le Dante, on sent qu'il lui eût été difficile de prouver la condamnation de tous les damnés qui sont en son enfer, et notamment de ceux qu'il emprunte à la liste des bienheureux. (Voir la note de l'abbé Grangier, ci-dessous citée.)

4. On n'est pas précisément d'accord sur l'homme dont il s'agit ici ; les uns ont prétendu qu'il était question d'Esaü ; d'autres, que le poète avait en vue Dioclétien, qui abdiqua l'empire. Venturi, dit M. Artaud, répond très-bien qu'il ne peut s'agir ici d'Esaü, parce que le fils du patriarche Jacob *échangea* son droit d'aînesse et ne le *refusa* pas. — Voici ce que dit Grangier :

« Il met entre les hommes de néant et d'un lâche courage le pape Célestin V, qui néant-moins fut un sainct personnage, et enrollé au nombre des bien heureux. Ce bon homme fut donc Pierre de Mérone, et avait été long-temps hermite ; mais, esleu par les cardinaulx, il succéda à Nicolas IIII. Alors le cardinal Benoist d'Anania, créé pape Boniface VIII par la démission du dict Célestin, persuada si bien à ce bon homme de quitter la dignité de pape, et se retirer en son hermitage, qu'il le creust, et c'est ce que veut entendre Dante.... »

5. « Le fleuve qu'on rencontre au vestibule des enfers est l'Achéron ; on passe après lui le Styx, ensuite le Phlégéton, et enfin le Cocyte ; car le Léthé coule au Purgatoire, où les fautes sont oubliées. C'est ainsi que le Dante accommode les idées du paganisme à son enfer chrétien. » (Rivarol.)

6. Caron, observe Rivarol, et après lui M. Artaud, n'est pas seu-

lement le nocher des enfers, mais un ange puni qui passe son éternité à transporter d'une rive à l'autre les âmes des damnés.

7. Ces comparaisons, de même que la description que donne le Dante du nocher barbu, sont imitées du sixième livre de l'Enéide :

Terribili squalore Charon....

Et plus bas :

Quàm multa in sylvis autumni frigore primo.....

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.

CHANT IV.

CANTO QUARTO.

ARGOMENTO.

Dante si risveglia e si ritrova di là del fiume, al margine del Limbo che forma il primo circolo dell' inferno. Vi scorge i fanciulli morti senza il battesimo, ed i grandi uomini che altra legge non riconnobbero che quella di natura.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Le Dante se réveille au-delà du fleuve, sur le bord des Limbes qui forment le premier cercle des enfers. Il y voit les enfants morts sans baptême, et les grands hommes qui n'ont suivi que la loi naturelle.

Ruppemi l'alto sonno ne la testa
Un greve tuono sì, ch'i mi riscossi,
Come persona, che per forza è desta:
E l'occhio riposato intorno mossi
Dritto levato, e fiso riguardai,
Per conoscer lo loco, dov'io fossi.
Vero è, che'n sù la proda mi trovai
De la valle d'abisso dolorosa,
Che trono accoglie d'infiniti guai.

Or, un bruit de tonnerre à la sombre énergie,
Éclatant sur mon front, brisa ma léthargie,
Si que je me dressai de ce terrible assaut
Comme un homme assoupi qu'on éveille en sursaut.
Puis mon regard sans but, qui restait droit et morne,
Se fixant, — je sondai l'obscurité sans borne;
Je me voyais au bord plaintif du sombre val,
Un sourd murmure en sort qui n'a point de rival;
Terne, profond, obscur, l'abîme se prolonge,

Oscura, profond'era, e nebulosa
Tanto, che per ficcar lo viso al fondo
I non vi discerneva alcuna cosa.

Hor discendiam quà giù nel cieco mondo,
Cominciò il poeta tutto smorto:
I sarò primo, e tu sarai secondo.

Et io, chel del color mi fui accorto,
Dissi; come verrò, se tu paventi,
Chè suoli al mio dubbiar esser conforto?

Et egli a me: l'angoscia de le genti,
Che son quà giù, nel viso mi dipigne
Quella pietà, che tu per tema senti:

Andiam, che la via lunga ne sospigne.
Così si mise; e così mi fe'ntrare
Nel primo cerchio, che l'abisso cigne.

Quivi, secondo che per ascoltare,
Non havea pianto, ma che di sospiri
Che l'aura eterna facevan tremare;

E ciò avenia di duol senza martiri,
C'havean le turbe ch'eran molte e grandi,
D'infanti, e di femine, e di viri.

Lo buon maestro a me: tu non dimandi,

Au point que sans rien voir dans le fond mon œil plonge.
— Et voilà qu'il est temps, me dit en ce moment,
Mon guide qui parut pâle et sans mouvement;
Pénétrons maintenant dans la sombre carrière,
Je marcherai devant, tu marcheras derrière.
Mais j'avais vu ses traits défaillans et troublés :
— Comment vous suivre ici, dis-je, si vous tremblez,
Vous qui seul souteniez ma faiblesse éperdue ?

— Les maux de cette race à tout jamais perdue,
Sur mon front qui blémit, dit le poète-roi,
Ont empreint la pitié que tu prends pour l'effroi;
Mais ne t'attarde pas, marchons, car sur la grève,
La course maintenant devant nous n'est pas brève.
Donc j'allai, le suivant par ces gorges qui font
La première ceinture à l'abîme sans fond;
Et bientôt j'entendis, non des clameurs plaintives,
Mais des soupirs tremblants aux haleines hâtives
Qui pour l'éternité frémissaient par les airs.
Là, sans nulle douleur, dans le deuil des déserts,
J'ai vu nombre confus d'enfants, d'hommes, de femmes.
— Tu ne demandes pas qui sont toutes ces âmes ?

Che spiriti son questi, che tu vedi?
Hor vo'che sappi innanzi che più andi,
Ch'ei non peccaro, e se gli hanno mercedi,
Non basta, perchè non hebber battesmo
Ch'è porta de la fede che tu credi:
E se furon dinanzi al Cristianesmo,
Non adorar debitamente Dio:
E di questi cotai son io medesmo.
Per tai difetti, non per altro rio,
Semo perduti, e sol di tanto offesi,
Che sanza speme vivemo in desio.
Gran duol mi prese al cor, quando l'intesi;
Però che gente di molto valore
Conobbi, che'n quel Limbo eran sospesi.
Dimmi maestro mio, dimmi signore,
Comincia'io per voler esser certo
Di quella fede, che vince ogni errore:
Uscicci mai alcuno, o per suo merto
O per altrui, che poi fusse beato?
E quei che'ntese il mio parlar coverto,
Rispose: io era nuovo in questo stato,
Quando ci vidi venir un possente

Me dit le divin guide, — or jamais celles-ci
Ne péchèrent; — les cieux leur eussent fait merci,
Mais elles n'avaient pas reçu l'eau du baptême,
Qui seul, ta foi le sait, sauve de l'anathème.
Les autres n'ayant point connu la loi du Christ,
N'honorèrent point Dieu dans le culte prescrit;
Et je suis de ceux-là; — perdu par ignorance,
Torturé d'un désir qui n'a plus d'espérance!
— Et quand il eut ainsi parlé, cette rigueur
Me fit une tristesse à m'oppresser le cœur,
Car j'avais reconnu dans ces Limbes — des hommes
Vertueux et famés dans le monde où nous sommes.
Mais moi, qui désirais acquérir sur ce point
Certitude complète, afin de n'errer point:
Dites-moi, franchissant la barrière pr scrite,
L'un de vous a-t-il pu, par son propre mérite,
Ou par celui d'un autre, ô mon maître et seigneur,
Arriver quelque jour au céleste bonheur?

Il vit à demi-mots ma secrète pensée:
— J'étais nouveau venu sur la rive glacée [1],
Dit-il, lorsque vers nous vint un homme puissant;

Con segno di vittoria incoronato:
Trasseci l'ombra del primo parente,
D'Abel suo figlio, e quella di Noè,
Di Moisè legista et ubidente,
Abraham patriarcha, e David re;
Israel con suo padre, e co' suoi nati,
E con Rachele, per cui tanto fè;
Et altri molti, e fecegli beati;
E vo'che sappi che dinanzi ad essi,
Spiriti humani non eran salvati.
Non lasciavam l'andar, perchè dicessi:
Ma passavam la selva tutta via,
La selva dico di spiriti spessi.
Non era lungi ancor la nostra via
Di quà dal sonno, quand'i vid'un foco,
C'hemisperio di tenebre vincia.
Di lungi v'eravam'ancor un poco;
Ma non sì, ch'i non discernessi in parte,
C'horrevol gente possedea quel loco.
O tu, c'honori ogni scientia et arte,
Questi chi son, c'hanno cotant'honranza,
Che dal modo de gli altri gli diparte?

La victoire parait son front éblouissant ;
Alors il appela loin des sombres enceintes
Adam, Abel, Noé ; Moïse aux tables saintes,
Le patriarche Abrham et le saint roi David,
Israël, et son père, et ses fils que suivit
Rachel, pour qui jadis tant il pâtit sur terre[2].
L'ombre toute puissante, au céleste mystère
En conduisit encor bien d'autres, — mais je dis
Qu'avant lui, nul n'avait atteint le paradis.
Nous ne laissions d'aller, tant qu'ainsi nous causâmes;
Or, allant à travers cette forêt des âmes,
Je n'étais pas encor avant dans le sentier,
Je vis une lueur, de l'émisphère entier
Chasser soudain la nuit, et bien que loin encore,
Je pouvais cependant voir aux lieux que décore
Le peuple des défunts honorables à voir.

— O divin maestro d'art et de beau savoir,
Dis-je alors, — quelle est donc cette cohorte illustre
Que la gloire entre tous pare d'un si beau lustre ?
Mais lui : —Leur nom fameux dans le monde où tu vis
Leur valut ces faveurs des célestes parvis. —

E quegli a me: l'honrata nominanza
Che di lor suona sù nella tua vita,
Gratia acquista nel ciel, che sì gli avanza.
Intanto voce fu per me udita:
Honorate l'altissimo poeta,
L'ombra sua torna, ch'era dipartita.
Poi che la voce fu restata e queta,
Vidi quattro grand'ombre a noi venire:
Sembianza havevan nè trista, nè lieta.
Lo buon maestro cominciò a dire:
Mira colui con quella spada in mano,
Che vien dinanzi a'tre, sicome sire:
Quegli è Homero poeta sovrano;
L'altr'è Horatio Satiro che vene;
Ovidio è'l terzo; et l'ultimo Lucano.
Però che ciascun meco si convene
Nel nome, che sonò la voce sola,
Fannom'honor, e di ciò fanno bene.
Così vidi adunar la bella scola
Di quel signor dell' altissimo canto,
Che sovra gli altri, com'aquila, vola.
Da c'hebber ragionato'nsieme alquanto,

Et j'ouis une voix dans la foule muette
Crier : Honorez tous l'altissime poète !
Le poète revient, qui nous avait laissés.
La voix se tut ; — je vis quatre grands trépassés
Venir. — Dans leur aspect, ni tristesse ni joie.
— Voici celui qui marche en tête dans la voie,
Dit mon bon guide; — il porte un glaive dans sa main[3]
Et semble comme un sire au milieu du chemin.
C'est le poète-roi, c'est le divin Homère,
Puis Horace, fameux dans la satire ámère,
Puis Ovide et Lucain. Eux quatre que tu vois,
Tous partageant le nom que m'a donné la voix,
L'honorent, en fêtant mon ombre un jour absente. —
Je voyais donc l'école à la beauté puissante
De ce maître et seigneur de l'épique trésor,
Aigle planant sur tous dans son sublime essor!
Après quelque entretien, tous vers moi se tournèrent,
Et leurs fronts d'un salut gravement s'inclinèrent,
Tandis que souriait mon maître et mon seigneur ;
Puis, dans leur noble rang, pour me combler d'honneur,
Ils m'admirent sixième au nom qui les rassemble.
Et vers la flamme alors nous avancions ensemble,

Volsers'a me con salutevol cenno,
E'l mi maestro sorrise di tanto:
E più d'honore ancor assai mi fenno;
Ch'ei sì mi fecer della loro schiera;
Sì ch'i fui sesto tra cotanto senno.
Così n'andammo insino a la lumera
Parlando cose, che'l tacere è bello;
Sicom'era'l parlar colà, dov' era.
Venimmo al piè d'un nobile castello
Sette volte cerchiato d'alte mura,
Difeso'ntorno d'un bel fiumicello.
Questo passammo, come terra dura;
Per sette porte intrai con questi savi,
Giugnemmo in prato di fresca verdura.
Genti v'eran con occhi tardi e gravi
Di grand' autorità ne' lor sembianti;
Parlavan rado con voci soavi.
Traemmoci così da l'un de' canti
In luogo aperto, luminoso, et alto;
Sì che veder si poten tutti quanti.
Colà diritto sopra'l verde smalto
Mi fur mostrati li spiriti magni;

Touchant en nos discours mille propos divers,
Beaux alors, mais aussi beaux à taire en ces vers.

Or, nous venions au pied d'un château magnifique,
Un mur sept fois l'entoure, et l'onde pacifique
D'un fleuve faible et pur en presse le contour.
Par sept portes alors nous passions tour à tour,
Foulant le fleuve, ainsi qu'on fait la terre dure.
Je suivis dans des prés d'une fraîche verdure,
Mes poètes; — et là, j'ai vu des trépassés
Promener leurs regards, graves, lents et glacés;
C'était, en leur aspect, une majesté reine,
Un parler grave et bref, mais une voix sereine.
Et nous voulûmes prendre en un lieu découvert,
Une place plus haute, où le gazon plus vert
S'offrit mieux aux regards des lumineux atômes,
Si que nous pussions bien distinguer les fantômes.
C'est de là que j'ai vu passer les grands héros:
Mon cœur, d'émotion se fit alors si gros,
Que les voyant encore il s'anime et s'exalte.
Et j'aperçus d'abord Électre[4], faisant halte
Dans un groupe pressé de nombreux compagnons;

Che del veder in me stesso m'essalto.
I vidi Elettra con molti compagni,
Tra quai conobbi et Hector, et Enea,
Cesar' armato con gli occhi grifagni.
Camilla vidi, e la Pentesilea
Da l'altra parte; e vidi'l Re Latino
Che con Lavina sua figlia sedea.
Vidi quel Bruto, che cacciò Tarquino;
Lucretia, Julia, Martia, e Corniglia;
E solo in parte vidi'l Saladino.
Poi ch'innalzai un poco più le ciglia,
Vidi'l maestro di color che sanno,
Seder tra filosofica famiglia.
Tutti lo miran, tutti honor li fanno.
Quivi vid'io e Socrate, e Platone,
Che'nnanzi a gli altri più presso gli stanno;
Democrito, ch'il mondo a caso pone;
Diogenes, Anassagora, e Thale,
Empedocles, Heraclito, e Zenone:
E vidi'l buon accoglitor del quale,
Dioscoride dico: e vidi Orfeo,
Tullio, e Lino, e Seneca morale;

Puis Hector, OEnéas, dont je connus les noms;
Plus loin c'était César, à la main sa rapière,
Et roulant une flamme au fond de sa paupière;
Là c'est Pentésilée[5], et là Camille[6]. — Au pied
Du vieux roi Latinus Lavinia s'assied;
Là Brutus qui chassa les Tarquins; — là Julie,
Lucrèce, Martia, puis aussi Cornélie;
Et loin d'eux, à l'écart, le puissant Saladin[7].
Et je levai les yeux, et j'aperçus soudain
Le maître de sagesse aux leçons pacifiques[8]
Qu'à grand nombre entouraient ses fils philosophiques;
Tous lui faisaient un culte et l'admiraient. — Après,
Socrate et puis Platon se tenaient les plus près;
Puis, c'était Démocrite, enseignant que tout passe
Sous la loi du hasard dans notre infime espace;
Puis venaient Diogène, Héraclite, Thalès,
Puis Anaxagoras, Zénon, Empédoclès.
Là Dioscoridès[9] sur le frais gazon cueille
Des plantes que sa main pour la science effeuille;
Et je cherche toujours, et j'aperçois encor
Orphéus et Linus, chantres aux lyres d'or,
Tullius, Sénéca le moraliste-maître,

Euclide geometra, e Ptolomeo,
Hippocrate, Avicenna, e Galieno,
Averois, che'l gran commento feo.
I non posso ritrar di tutti a pieno;
Però che sì mi strigne'l lungo thema,
Che molte volte al fatto il dir vien meno.
La sesta compagnia in due si scema:
Per altra via mi mena'l savio duca
Fuor de la queta, nell'aura che trema:
E vegno in parte, ove non è che luca.

IL FINE DEL CANTO QUARTO.

Ptolomée, Hyppocrate, Euclide géomètre,
Gallien, Avicenne[10], Averroès[11], auteur
De science profonde, et grand commentateur....
Mais leur foule m'accable, et ma langue impuissante
Ne suffit à nombrer cette file incessante[12].
— Puis les six compagnons se séparant soudain,
L'ombre du maëstro, loin du calme jardin,
Sur la grève où l'air gronde avança la première;
Et j'allai par des lieux où cessait la lumière.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

1. Le poète fait ici allusion à la descente de J.-C. aux enfers, et il a sans doute écrit sous l'inspiration de ces paroles de David en l'un de ses plus beaux psaumes : *Quis est iste rex gloriæ? Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio.* — Le psalmiste et le poète sont grands tous deux ici, et la magnifique simplicité de ces mots, *un possente*, fait péniblement sentir la misérable richesse de notre langue, qui se veut une draperie de mots. Là même, où la nudité qu'elle répudie, serait belle comme l'antique; il a bien fallu se résigner à traduire *un possente* par *un homme puissant.*

Virgile mourut en l'an 26 du règne d'Auguste; 48 ans plus tard, J.-C. mourait, la 18e année du règne de Tibère. C'est ce qui fait dire au Dante que Virgile était nouveau-venu lorsque....

2. On sait que Jacob servit 14 ans chez Laban pour obtenir Rachel.

3. Il reste, dit Rivarol, une antique où Homère est représenté l'épée à la main, comme prince de l'épopée et de la tragédie.

4. Electre, fille d'Atlas, épouse de Caritus, roi d'un royaume d'Italie. Elle eut de Jupiter, dit la fable, un fils nommé Dardanus, qui, passant en Phrygie, fut le père des Troyens.

5. Penthésilée, reine des Amazones, combattit avec les Troyens contre les Grecs.

6. Camille fut reine des Rutuliens, et combattit vaillamment avec Turnus, contre Énée.

7. Saladin, sultan victorieux, mort après de grandes victoires, — à Damas, l'an 1194.

8. Aristote, le roi de la philosophie de ces temps.

9. Dioscorides, auteur d'un grand ouvrage de botanique et de minéralogie.

10. Avicenne, physicien célèbre, fils d'un roi d'Espagne.

11. Averroès de Cordoue, Arabe célèbre par ses commentaires sur la doctrine d'Aristote.

12. On trouve dans ce quatrième chant la preuve de l'universalité du Dante ; au dire de tous les commentateurs, il avait en effet approfondi toute chose. Cette écrasante supériorité de certains hommes forts se révèle elle-même et sans transition ; — aussi le poète s'est-il complu, en quittant les rangs des cinq beaux génies qui lui ont fait si brillant accueil, à passer comme en revue tous les autres illustres, parmi lesquels il eût pu prendre place.

On dirait qu'à de certaines fois le génie, lorsqu'il est complet, fait planer sur certaines têtes les langues de feu de l'Esprit saint, et leur révèle la formule de toutes les choses sues; or, sur ses épaules de fer, le Dante portait une de ces têtes de bronze.

FIN DES NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT V.

CANTO QUINTO.

ARGOMENTO.

All'ingresso di questo secondo circolo, ove sono punite le anime ch'amore ha sottomesse, vi sta il Giudice dell' inferno. Descrizione della loro pena. Accidente di Francisca da Rimini.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

On trouve le juge des enfers à l'entrée de ce deuxième cercle, où sont punies les âmes que l'amour a perdues. Description de leur supplice. Aventure de Françoise de Rimini.

Così discesi del cerchio primaio
Giù nel secondo, che men luogo cinghia,
E tanto più dolor che pugne a guaio:
Stavvi Minos orribilmente e ringhia,
Esamina le colpe nell' entrata:
Giudica e manda, secondo ch' avinghia.
Dico, che quando l'anima mal nata
Li vien dinanzi, tutta si confessa:
E quel conoscitor delle peccata

BIBLIOTHEQUE ROYALE

J'arrive au second cercle où moindre est le contour ;
La douleur poinct plus rude et gëint plus âpre autour,
Là, l'horrible Minos qui grince la vengeance,
Juge et frappe d'arrêt la criminelle engeance.
Arrivés en ce lieu, les pâles trépassés
Dévoilent devant lui tous leurs crimes passés.
Et lui, l'affreux jugeur des choses criminelles,
Marquant leur place au sein des peines éternelles,
Désigne les degrés des cercles souterrains,

Vede qual luogo d'inferno è da essa :
Cignesi colla coda tante volte,
Quantunque gradi vuol che giù sia messa.

Sempre dinanz' a lui ne stanno molte :
Vanno a vicenda ciascuna al giuditio ;
Dicon et odono, e poi son giù volte.

O tu che vieni al doloroso hospitio,
Disse Minos a me, quando mi vide,
Lassando l'atto di cotanto offitio ;

Guarda, com'entri, e di cui tu ti fide :
Non t'inganni l'ampiezza dell'entrare.
E'l duca mio a lui : perchè pur gride ?

Non impedir lo suo fatale andare :
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole ; e più non dimandare.

Hor incomincian le dolenti note
A farmisi sentire : hor son venuto
Là, dove molto pianto mi percuote.

I venni'n luogo d'ogni luce muto
Che mugghia, come fa mar per tempesta,
Se da contrarj venti è combattuto.

Par les plis de sa queue à l'entour de ses reins.
La foule des maudits à chaque instant s'affaisse
Devant lui. Chacun d'eux à son tour s'y confesse,
Entend l'arrêt fatal et tombe en tournoyant.
— O toi qui viens ainsi, dit-il en me voyant,
Et suspendant soudain ses terribles offices,
Dans l'abîme fatal des sombres maléfices,
Crains d'entrer sur la foi de ton guide; imprudent,
Crains le facile accès du précipice ardent!
— Pourquoi crier, reprit le sage? Ta menace
Ne l'arrêtera pas dans sa marche tenace;
Cesse, celui qui peut tout ce qu'il veut, ainsi
L'ordonne, — cesse donc de résister ici. —
Là, des rumeurs sans fin l'affreux concert commence,
Là, mille et mille voix jetant leur plainte immense,
Ont frappé mon oreille, — et me voilà venu
Aux profondes horreurs du lieu terrible et nu.
Ici, toute lumière est muette; dans l'ombre
Les vents entre-heurtés, comme sur la mer sombre,
Roulent en mugissant leurs flots tempestueux;
Et par mille détours l'ouragan œstueux,
L'ouragan infernal froisse, entrechoque et roule

La buffera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina:
Voltando, e percotendo gli molesta.
Quando giungon davanti a la ruina,
Quivi le strida, il compianto, e'l lamento,
Bestemmian quivi la virtù divina.
Intesi, ch'a così fatto tormento
Enno dannati i peccator carnali,
Che la ragion sometton al talento.
E come gli stornei ne portan l'ali
Nel freddo tempo, a schiera larga e piena,
Così quel fiato gli spiriti mali.
Di quà, di là, di giù, di sù gli mena:
Nulla speranza gli conforta mai,
Non che di posa, ma di minor pena.
E come i grù van cantando lor lai
Facendo in aer di se lunga riga;
Così vid'io venir trahendo guai
Ombre portate dalla detta briga:
Perch'io dissi: Maestro, chi son quelle
Genti, che l'aer nero si castiga?
La prima di color, di cui novelle

Les âmes qu'il balaie au roulis de sa houle ;
Mais quand le tourbillon, qui presse ces corps froids ;
Va dans son vol de feu les heurter aux parois ,
Oh! alors toute voix dans la noire ravine ,
Blasphême à mille cris la puissance divine.
Et j'appris que c'étaient les tourments éternels,
Réservés par l'enfer à ces pécheurs charnels,
Que le monde vit fous d'un amour sans vergogne.
Or , comme on voit plaintive au vent, mainte cigogne
Passer en longue file, et par les horizons
De nombreux étourneaux fuir aux rudes saisons,
Ainsi sur l'ouragan ces âmes désolées
Roulaient de çà, de là, leurs funèbres volées,
Où sourdaient les rumeurs d'un désespoir sans fin.
— Maestro ! dis-je alors , daignez m'apprendre enfin
Quels sont ces patiens de la tourmente noire !
— Celle-ci, dont tu veux , dit-il, savoir l'histoire,
Reine des nations , eut un renom puissant.
La luxure à ce point lui brûlait dans le sang ,
Et de son vice impur lui souillait toute l'âme ,
Qu'elle fit , pour sauver sa conduite du blâme ,
Mettre au fond de sa loi : Ce qui plaît est permis.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE I

Tu vuo' saper, mi disse quegli allhotta,
Fù imperatrice di molte favelle,

Al vitio di lussūria fù sì rotta,
Che libito fè licito in sua legge,
Per torre il biasmo, in che era condotta :

Ell'è Semiramis, di cui si legge,
Che succedette a Nino, e fu sua sposa :
Tenne la terra che'l Soldan corregge.

L'altr'è colei che s'ancise amorosa,
E ruppe fede al cener di Sicheo.
Poi evvi Cleopatra lussuriosa.

Helena vidi, per cui tanto reo
Tempo si volse : e vidi'l grand Achille
Che con amor al fine combatteo.

Vidi Paris, Tristano : e più di mille
Ombre mostrommi, e nominolle a dito,
Ch'amor di nostra vita dipartille.

Poscia ch'i hebbi il mio dottore udito
Nomar le donne antiche e i cavallieri,
Pietà mi giunse, e fui quasi smarito.

I cominciai : poeta volentieri

Epouse de Ninus, reine Sémiramis [2],
Lui mort, sa forte main sut établir son règne
Aux bords où maintenant Sultan veut qu'on le craigne.
L'autre [3] mourut d'amour à Sidon, et changea
Sa foi qu'à Sicheus elle devait déjà.
Puis, voici Cléopâtre ardente à la luxure,
Hélène qui causa mainte horrible blessure,
Achille que l'amour put seul vaincre, et voici
Paris, voici Tristan [4], et tant d'autres aussi
Que l'amour a jetés sur ces rivages sombres.

Et tandis que le maître, au milieu de ces ombres,
Me désignait ainsi les dames, les héros
Des temps passés, — mon cœur de larmes était gros,
Je me sentais faillir sous une angoisse étrange,
Et je dis : Volontiers poète je m'arrange
D'entretenir ce couple uni, que le grand vent,
Comme un léger fardeau, va toujours soulevant.
Mais lui : Lorsque bientôt tu verras dans l'espace,
Se rapprocher de nous le tourbillon qui passe,
Au nom de cet amour qui les pousse de front,
Appelle-les, — alors toutes les deux viendront :

Parlerei a que' due che'nsieme vanno,
E paion sì al vento esser leggieri.
Et egli a me: vedrai quando saranno
Più press' a noi, e tu allor gli prega
Per quell' amor ch'ei mena, e que' verranno.
Sitosto come'l vento a noi gli piega,
Muovi la voce: o anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega.
Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali alzate e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate;
Cotali uscir de la schiera ov'è Dido,
A noi venendo per l'aer maligno,
Sì forte fu l'affettuoso grido.
O animal gratioso e benigno,
Che visitando vai per l'aer perso
Noi, che tignemmo'l mondo di sanguigno;
Se foss' amico il re dell' universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi c'hai pietà del nostro mal perverso.
Di quel, ch'udir, e che parlar ti piace,
Noi udiremo, e parleremo a vui;

Et sitôt que vers nous la colonne mouvante
Les roula, — j'élevai ma prière fervente :
Ames tristes ! venez, leur dis-je, car je veux
Vous parler, si l'enfer ne s'oppose à mes vœux. —
Comme au nid tant aimé volent à tire-d'ailes,
A l'appel des petits, deux colombes fidèles,
Ainsi loin de Didon par l'air sombre et méchant
Les deux ombres venaient à mon appel touchant.

— Être doux et pieux, ô toi, me dirent-elles,
Qui viens nous visiter aux douleurs immortelles,
Nous qui laissons au monde une tache de sang,
Si nous étions aimés du maître tout-puissant
Nous le prierions pour toi, puisque ton âme semble
Émue à voir les maux qui nous brisent ensemble.
Te plaît-il écouter ou parler ? — Nous voici,
Nous allons te parler et t'écouter ici
Pendant que l'ouragan nous y fait quelque trève.
Moi, dit l'une, j'ai vu le jour sur cette grève
Où le Pô, qui descend au fond du gouffre amer,
Va bercer son repos dans le lit de la mer.
Amour qui se prend raide au feu d'une belle âme

Mentre che'l vento, come fa, si tace.

Siede la terra dove nata fui;
Sù la marina, dove'l Po discende
Per haver pace co' seguaci sui

Amor, ch'al cor gentil ratto s'apprende,
Prese costui de la bella persona,
Che mi fu tolta; e'l modo ancor m'offende.

Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer si forte,
Che, come vedi, ancor non m'abbandona.

Amor condusse noi ad una morte:
Caina attende chi'n vita ci spense:
Queste parole da lor ci fur porte.

Da ch'io'ntesi quell' anime offense,
Chinai'l viso, e tanto'l tenni basso,
Fin che'l poeta mi disse: che pense?

Quando risposi, cominciai: o lasso
Quanti dolci pensier, quanto disio
Menò costoro al doloroso passo!

Poi mi rivolsi a loro, e parla'io,
E cominciai: Francesca, i tuoi martiri

Pour mes attraits perdus vint allumer sa flamme,
(Et c'est un souvenir ardent à m'opprimer,)
Amour, aux cœurs aimés ne fait grâce d'aimer,
De telle passion il me rendit éprise,
Qu'ici même, tu vois, rien encor ne la brise.
Amour enfin nous fit même mort, — et je dis
Que Caïn attend l'homme[6] à qui je fus jadis. —

Ainsi gémissait l'ombre, et je penchais la tête,
Et mon sein se gonflait si fort, que le poète
Me demandait ma peine et quel penser j'avais?
Et je lui dis : Hélas! mon seigneur, je rêvais
Dans quels heureux instants, dans quelle ivresse d'âme
La douloureuse mort prit l'amant et sa dame.
Et me tournant alors vers eux : — O Francesca,
Je pleure, et les malheurs que le sort te marqua
Me font triste et rempli de pitié, dis-moi comme
Tes désirs incertains parlèrent pour cet homme,
Comme aux temps des soupirs l'amour perdit ton cœur?
—Nos plus cruels tourments, dit-elle en leur rancœur,
N'auront jamais hélas! rien qui tant nous ulcère
Qu'un souvenir de joie au jour de la misère!

A lagrimar mi fanno tristo e pio.
Ma dimmi: al tempo de' dolci sospiri
A che, e come concedette amore,
Che conoscest' i dubbiosi desiri?
Et ella a me: Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Ne la miseria; e ciò sa'l tuo dottore.
Ma s'a conoscer la prima radice
Del nostr' amor tu hai cotanto affetto;
Farò, come colui che piange e dice.
Noi leggevam'un giorno per diletto,
Di Lancilotto, com'amor lo strinse:
Soli eravamo, e senz'alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci'l viso;
Ma sol un punto fù quel, che ci vinse.
Quando leggemmo il disiato riso
Esser basciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi basciò tutto tremante:
Galeotto fù il libro, e chi lo scrisse:
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Et ton maître le sait, et pourtant si tu veux
Par un tendre intérêt écouter nos aveux,
Et savoir d'où nous vint l'amour qui nous rassemble,
Comme celui qui pleure et parle tout ensemble,
Pleurant, parlant, je vais contenter ton désir.
Donc, nous lisions un jour, par un charmant loisir,
Lancelot[7], qui d'amour subit la douce étreinte;
Et nous étions tous seuls, et nous étions sans crainte,
Et maintes fois nos yeux se suspendaient aux yeux,
Maintes fois en lisant le roman grâcieux,
Nos couleurs à tous deux fuyaient notre visage,
Mais pour nous perdre hélas! il suffit d'un passage.
Quand l'heureux Lancelot ose enfin déposer
Sur un divin sourire un enivrant baiser
Lui — qui de ses baisers plus jamais ne me sèvre!
Sur ma lèvre en tremblant vint à coller sa lèvre,
Et l'auteur fut pour nous Galéhaut[8], car voilà
Que nous ne lûmes plus au livre, ce jour là. —

Or, pendant qu'elle dit la douloureuse histoire,
Son amant pousse au ciel sa plainte expiatoire,
Avec tant d'amertume, avec tant de sanglots

Mentre che l'uno spirto questo disse,
L'altro piangeva sì, che di pietade
I venni men così, com'io morisse;
E caddi, come corpo morto cade.

IL FINE DEL CANTO QUINTO.

Que la pitié me prend, et les larmes à flots
M'étouffent, en voyant quelle douleur le navre,
Et je tombe à l'instant comme tombe un cadavre.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

1. Minos est ici, en même temps que le juge de l'ancien enfer, un démon de l'enfer moderne.

Les imitations d'un poète comme le Dante, sont autant d'hommages à son poète favori; on reconnaît encore ici une réminiscence du VIe livre de *Æneïde* :

> Nec verò hæ sine sorte datæ, sine judice sedes;
> Quæsitor hic Minos urnam movet, ille silentûm
> Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit.

2. Selon Diodore, Sémiramis, après la mort de Ninus son époux, s'éprit d'un amour plus que maternel pour son fils, et pour sauver sa conduite du blâme, fit une loi qui autorisait toute sorte d'unions. Révolté de cette passion impure son fils la poignarda.

3. Il n'est pas besoin de rappeler ici, que le Dante n'a que l'autorité de Virgile pour affirmer l'aventure et le suicide de Didon. On sait que la véritable reine de Carthage ne vit jamais Enée.

4. Tristan, l'un des plus fameux chevaliers errants, neveu de Marc roi de Cornouailles. Il devint amoureux d'Isotta ou Iseult femme de Marc, qui, le surprenant avec elle, le perça d'un coup de lance et le laissa mort sur la place.

5. Celle qui parle ici, est Françoise, fille de Guido de Polente, seigneur de Ravenne; par les vers suivants, le Dante désigne la ville de Ravenne jadis siège de l'exarchat, assise aux bords du Pô, là où il va descendre à la mer, chargé du tribut des autres fleuves.

6. Françoise désigne son époux Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini; lequel, laid, boiteux et bossu, s'avisa d'épouser l'une des plus belles femmes de son temps; tandis que son frère Paolo Malatesta, aussi brave, et plus beau, possédait déjà le cœur de la jeune épousée. Or, ce qui devait arriver, arriva; et Lanciotto les ayant surpris un jour ensemble, les perça du même coup de son épée.

L'épisode de Francesca, l'un des plus célèbres de l'Enfer*, a déjà été traduit ou imité bien des fois; on sent toute la difficulté qui résultait pour moi de cette circonstance; serré entre le texte à traduire, et les traductions à éviter, je n'avais qu'un parti à prendre, celui de me rapprocher le plus possible de l'original, j'ai traduit presque mot à mot; de là moins d'élégance et plus de simplicité. Il ne m'appartenait pas de réunir l'un et l'autre; quoi qu'il en soit je m'estimerais heureux si l'on retrouvait ici un peu de la

---

* La scène, la peinture, la sculpture, se sont à l'envi disputées ce délicieux sujet. A la dernière exposition encore, les deux ombres plaintives qui roulent au vent, révélaient à de bien nombreuses et profondes admirations toute la grave et triste poésie du cinquième chant de l'Enfer. Le tableau de M. Scheffer est une bien belle page de traduction; s'il en existait beaucoup ainsi, nous n'eussions certes pas osé entreprendre la notre, et cette toile grise, bien mieux que nos vers, sait décrire la tempête infernale.

couleur naïve du récit italien, et je ne regretterais pas la patiente complaisance avec laquelle je me suis arrêté sur ce passage.

7. Le roman de Lancelot du Lac était alors, selon l'expression de Rivarol, le bréviaire des amants ; la lecture des amours du chevalier et de Ginèvre, femme du roi Marc, fut la première confidence de Paul à Françoise, et le premier baiser des héros du roman trouva un écho sympathique dans les deux jeunes âmes qui se confondirent en cette lecture.

8. Françoise dit que l'auteur leur fut Galeheaut; — Dans le roman un chevalier de ce nom, se fait le complaisant de Lancelot et de Ginèvre.

Puis elle ajoute : *et nous ne lûmes plus ce jour là* ; mot plein de grâce qui trahit toute la confession de ce premier jour de bonheur.

Les critiques, même les plus hostiles au poète de l'Enfer, n'ont qu'un cri d'admiration devant cette page si touchante et si belle ; — Le Dante est un homme admirablement complet, et comme toutes les faces d'un grand génie se reflètent dans l'un des côtés de son œuvre, il fallait ce chant d'amour, douloureux et plaintif, à l'amant de Béatrix ; comme il faudra plus tard au proscrit la plainte haineuse d'Ugolin, la malédiction sauvage sur Florence. — C'est le propre des hommes forts, des hommes *carrés*, d'avoir des cris dignes d'eux-mêmes, dans toutes les gammes de toutes les passions ; amant, théologien, soldat, le Dante est toujours grand, et dans cette élégie délicieuse du cinquième chant, le poète nous rappelle la touchante pièce adressée à une illustre amitié, par un jeune et aimé poète de nos jours, lorsqu'il s'écrie :

Qui sait. . . . . .
Les trésors du génie épanchés en tendresses,
L'aigle plus gémissant que la colombe au nid ?

FIN DES NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT VI.

CANTO SESTO.

ARGOMENTO.

Terzo circolo ci sono i golosi puniti. Cerbero emblema della gola. Predizione intorno alle cose del tempo corrente. Donfabulazione sulla vita awenire.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Troisième cercle où sont punis les gourmands. Cerbère, emblème de la gourmandise. Prédiction sur les affaires du temps. Entretien sur la vie future.

Al tornar de la mente, che si chiuse
Dinanz'à la pietà de' due cognati,
Che di tristitia tutto mi confuse;
Nuovi tormenti, e nuovi tormentati
Mi veggio intorno, come ch'i mi mova,
E come ch'i mi volga, e ch'i mi guati.
I son'al terzo cerchio de la piova
Eterna, maladetta, fredda, e greve:
Regola, e qualità mai non l'è nova.

Mon cœur, que ces amants avaient rempli d'émoi,
Quelques instants après se ranimait en moi.
Or, je me tourne alors, je regarde, j'écoute,
Ce sont de toute part, sous la funèbre voûte,
Et torture nouvelle et torturés nouveaux.
Et voilà que j'arrive en ces mornes caveaux,
Par la grêle et la neige, à la troisième sphère,
Où d'un flot éternel, noirâtre, pestifère,
L'eau maudite et funeste en la nuit et le froid

Grandine grossa, et acqua tinta, e neve
Per l'aer tenebroso si riversa;
Pute la terra che questo riceve.
Cerbero, fiera crudele e diversa,
Con tre gole caninamente latra
Sovra la gente che quivi è sommersa.
Gli occhi ha vermigli, et la barba unta et atra,
E'l ventre largo, e unghiate le mani:
Graffia gli spirti, et ingoia, et isquatra.
Urlar gli fa la pioggia come cani:
De l'un de' lati fanno a l'altro schermo:
Volgonsi spesso i miseri profani.
Quando ci scorse Cerbero, il gran vermo,
La boca aperse, e mostrocci le sanne:
Non havea membro che tenesse fermo.
E'l duca mio distese le sue spanne,
Prese la terra, e cõn piene le pugna
La gittò dentro alle bramose canne.
Qual'è quel cane, ch'abbaiando agugna,
E si racqueta poi ch'el pasto morde,
Che solo a divorarlo'ntende e pugna;
Cotai si fecer quelle facce lorde

Trempe, toujours la même, un air rempli d'effroi ;
Et la terre à sa chute en est tout empestée.
Et c'est là que le monstre à la peau tachetée,
Au trois gueules de chien [1],— les mordant jusqu'aux os,
S'acharne aux malheureux que submergent les eaux.
Pendant qu'avec fureur après eux il aboie.
— Barbe noire et touffue, œil rouge et qui flamboie,
Ventre large, ongles noirs et crochus,— tout sanglant
Il dévore, il déchire et leur ronge le flanc.
Dans leur grand désespoir, toutes ces créatures
Maudites, — vont roulant au milieu des tortures,
Et hurlent comme chiens aux bourrasques d'hiver.
Et Cerbère me vit, et quand l'horrible ver
Montra ses crocs hideux, l'antre que rien ne ferme,
Pas un seul membre alors en lui ne restait ferme.
Mais mon guide en sa main ayant pris du limon,
En jeta dans la gueule à l'aboyeur démon,
Et comme un chien hurleur et d'avide nature
Qui retombe apaisé quand il mord sa pâture ;
Ainsi le noir démon qui dans ces mornes bois
Assourdit tous les morts de ses rauques abois,
Ainsi devant nos yeux tombait l'affreux Cerbère.

De lo demonio Cerbèro, che'ntrona
L'anime sì, ch'esser vorrebber sorde.
Noi passavam sù per l'ombre, ch'adona
La greve pioggia, e ponevam le piante
Sopra lor vanità che par persona.
Elle giacean per terra tutte quante,
Fuor ch'una ch'a seder si levò, ratto
Ch'ella ci vide passarsi davante.
O tu, che se' per questo'nferno tratto,
Mi disse, riconoscimi se sai:
Tu fosti prima, ch'io disfatto, fatto.
Et io a lei: l'angoscia che tu hai
Forse ti tira fuor de la mia mente;
Sì che non par ch'i ti vedessi mai.
Ma dimmi chi tu se', che'n sì dolente
Luogo se' messa, e a sì fatta pena;
Che s'altra è maggior, nulla è sì spiacente.
Et egli a me: la tua città ch'è piena
D'invidia sì, che già trabocca il sacco,
Seco mi tenne in la vita serena.
Voi cittadini mi chiamaste Ciacco;
Per la dannosa colpa de la gola,

Et nous marchions dessus ces fantômes, qu'obère
La tempête infernale, et nous foulions du pié
Ces corps vides, par qui le crime est expié.
Là, tous gisaient épars, pêle-mêle par terre,
Quand l'un d'eux, devant nous se dressa solitaire,
Et s'avançant, me dit : Oh ! reconnais-moi donc
Toi qui descends aux lieux d'infernal abandon,
Car tu naquis avant ma fatale défaite [2].
—Pauvre âme! tes malheurs t'ont sans doute ainsi faite,
Dis-je, qu'en mon esprit tes traits sont sans pouvoir
Tout comme si jamais je n'avais pu te voir.
Mais dis ton nom, ô toi que je vois dans des transes
Telles, que s'il se trouve ailleurs plus de souffrances,
Il n'est cependant pas ailleurs tant de dégoût.
— Ta cité qui d'envie est un si large égout,
Qu'un vaste deuil déjà sur ses débris se traîne,
Fut celle où j'ouvris l'œil à la clarté sereine.
Et mes concitoyens me nommaient autrefois
Ciacco [3]. — Sous cette pluie, ainsi que tu le vois,
Je pleure les péchés damnables de la gueule.
Pauvre âme, hélas! bien triste, et qui ne suis pas seule
Pour une même faute au même châtiment. —

Come tu vedi, a la pioggia mi fiacco :
Et io anima trista non son sola,
Che tutte queste a simil pena stanno
Per simil colpa ; e più non fè parola.
Io gli risposi : Ciacco, il tuo affanno
Mi pesa sì, ch'a lagrimar m'invita ;
Ma dimmi, se tu sai, a che verranno
Lì cittadin de la città partita ?
S'alcun v'è giusto ? e dimmi la cagione,
Perchè l'ha tanta discordia assalita ?
Et egli a me : dopo lunga tentione
Verran'al sangue, e la parte selvaggia
Caccerà l'altra con molt'offensione.
Poi appresso convien che questa caggia
In fra tre soli, e che l'altra sormonti
Con la forza di tal che testè piaggia.
Alte terrà lungo tempo le fronti,
Tenendo l'altra sotto gravi pesi ;
Come che di ciò pianga e che n'adonti.
Giusti son due, ma non vi sono'ntesi :
Superbia, invidia, et avaritia sono
Le tre faville c'hanno i cuori accesi.

Et moi je répondis : O Ciacco, ton tourment.
Me nâvre, au point que j'ai des larmes qui m'oppressent,
Mais dis, si tu le sais, quels grands malheurs se dressent
Sur le pays [4] que scinde ainsi la trahison ?
A-t-il un juste encore ? et dis-moi la raison
Pourquoi tant de discorde à cette heure l'accable ?

— Après les longs débats d'une lutte implacable,
Le sang devra couler, dit-il ; les étrangers
Expulseront les noirs tout brisés de dangers.
Puis il convient aussi qu'un jour le vainqueur cède,
Les autres reprendront le dessus, — non sans aide
De la part de celui qui doit leur arriver.
Or, trois soleils passés, on leur verra lever
Une tête superbe, et sous le poids des armes,
Ecraser l'ennemi dans sa honte et ses larmes.
Deux justes sont encor [1], qu'on n'écoutera point,
Car l'orgueil, l'avarice et l'envie, à ce point
Couvent dans tous les cœurs leur flamme détestable.
Ainsi l'ombre achevait son récit lamentable.
Mais moi : — Je veux encore entendre tes discours,
Daigne donc m'enseigner en en suivant le cours. —

Qui pose fine lagrimabil suono.
Et io a lui : ancor vo', che minsegni,
E che di più parlar mi facci dono.
Farinata, e'l Teggiào, che fur si digni;
Jacopo Rusticucci, Arrigo, e'l Mosca,
E gli altri ch'a ben far poser gl'ingegni,
Dimmi ove sono, e fa ch'io gli conosca :
Che gran disio mi stringe di sapere,
Se'l ciel gli addolcia, o lo'inferno gli attosca.
E quegli : Ei son tra l'anime più nere,
Diverse colpe giù gli aggrava al fondo;
Se tanto scendi, li potrai vedere.
Ma quando tu sarai nel dolce mondo,
Pregoti, ch'a la mente altrui mi rechi :
Più non ti dico, et più non ti rispondo.
Gli diritti occhi torse allora in biechi,
Guardomm'un poco, e poi chinò la testa,
Cadde con essa a par de gli altri ciechi.
E'l duca diss'a me : più non si desta
Di quà dal suon de l'angelica tromba :
Quando verrà lor nimica podesta,
Ciascun rivederà la trista tomba,

Tégiao, Farinat, que la vertu décore,
Arrigo, Jacopo, Mosca, d'autres encore [7],
Qui toujours vers le bien tournèrent leur souci,
Où sont-ils, dis-le moi, puis-je les voir ici ?
J'ai hâte de savoir, sachant leur vie intègre,
Si le ciel leur est doux, si l'enfer leur est aigre [8].
— Parmi les noirs esprits, au lieu le plus profond,
Dit-il, de lourds péchés les tiennent tout au fond.
Tu les verras là-bas si ton œil y pénètre;
Mais plus tard, de retour au lieu qui nous vit naître,
Au souvenir des miens rappelle mon trépas;
Va, je ne parle plus, et ne répondrai pas. —
Ses yeux fixés sur nous, tournent dans leur orbite,
Il regarde, et soudain d'une chute subite
Sa tête se replonge entre les malheureux
Qui n'ont point de soleil resplendissant sur eux.

Il ne se lèvera, dit le sage, qu'à l'heure
Où l'ange sonnera la trompette qui pleure.
A l'appel du vainqueur tout puissant, chacun d'eux
Reverra pour un jour le sépulcre hideux;
Chacun y reprendra l'enveloppe charnelle,

Ripiglierà sua carne, e sua figura,
Udirà quel ch'in eterno rimbomba.
Sì trapassammo per sozza mistura
Dell'ombre e della pioggia, a passi lenti,
Toccand'un poco la vita futura:
Perch'i dissi: Maestro, esti tormenti
Cresceranno'ei dopo la gran sentenza,
O fien minori, o saran sì cocenti?
Et egli a me: ritorna a tua sentenza,
Che vuol, quanto la cosa è più perfetta,
Più senta'l bene; e così la doglienza.
Tutto che questa gente maladetta
In vera perfettion giamai non vada,
Di là più che dì quà esser aspetta.
Noi aggirammo a tondo quella strada
Parlando più assai, ch'i non ridico:
Venimmo al punto, dove si digrada:
Quivi trovammo Pluto, il gran nemico.

IL FINE DEL CANTO SESTO.

Puis entendra gronder la parole éternelle [9].
Ainsi nous avancions lentement, à travers
La fange où se mêlaient la pluie et les pervers,
Promenant nos discours sur les choses futures;
Et je disais alors : O maître! ces tortures
Doivent-elles moindrir ou prendre accroissement,
Et leur cuire plus rude après le jugement.
Mais lui : Reviens toi-même à ta propre sentence [10];
Or elle dit : plus est parfaite une substance,
Plus elle sent le bien et le mal. — Désormais
A la perfection ils n'atteindront jamais,
Mais l'avenir pour eux n'a pas moins de colère.—
Nous avions parcouru l'enceinte circulaire,
Tenant autres propos que je retranche ici,
Et voilà qu'à la fin nous arrivons ainsi
Aux lieux où la descente est pour nous praticable.

Là nous trouvons Pluton, l'adversaire implacable.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

1. Cette description de Cerbère est principalement imitée de Sénèque le tragique.

Hic ferus ombras territat Stygius canis,
Qui terna vasto capita concutiens sono
Regnum tuetur.

Voyez aussi Virgile au VI^e^ livre.

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat.....

2. Le Dante appelle Cerbère le *grand ver de l'enfer*; je ne me suis pas cru le droit de changer ou de modifier cette expression.

3. Ciacco est le surnom que les Florentins avaient donné à l'un de leurs compatriotes, joyeux bouffon et gai viveur, qui, après avoir mangé son bien, courait de maison en maison, vivant aux dépens de ceux qu'amusait son esprit jovial. — Ce mot toscan se traduirait textuellement *pourceau*.

4. Tu fosti prima ch'io disfatto, fatto.

Mot à mot :

Tu fus fait avant que je fusse défait.

5. Florence, au temps de Ciacco et de Dante, était pleine de haine et *d'envie*, et divisée entre deux factions puissantes, les *blancs* et *les noirs*. Les premiers prévalurent bientôt, et dans leur cruel abaissement, les *noirs* députèrent à Boniface VIII, pour lui demander l'aide d'un prince étranger ; après quelque hésitation, le pape leur envoya Charles de Valois ; mais à son arrivée les *noirs*, devenus les plus forts, chassèrent à leur tour les *blancs*, qui se joignirent aux Gibelins, dispersés dans toute l'Italie. Dante, qui est censé écrire avant cette époque, prédit cette proscription dont il devait lui-même être victime.

6. On ne sait si le Dante veut ici se désigner, lui et son ami Guido Cavalcanti, ou s'il veut parler de Barduccio et Vespigniano, deux illustres Florentins ; ou enfin si ceci est une allégorie, pour dire que la loi divine et humaine, qui étaient établies dans toute leur pureté dans Florence, n'y seraient plus écoutées au milieu des dissensions civiles.

7. Nous retrouverons plus tard ces cinq personnages que le Dante place en des gouffres plus profonds.

8. Se'l ciel gli addolcia, o lo'nferno gli attosca.

J'ai traduit littéralement, trop peut-être ; c'est un essai. On sent qu'il m'eût été facile de périphraser, mais à une époque où tant de formes étranges et étrangères prennent droit de bourgeoisie, une traduction de Dante ne devait être qu'un long essai. Qu'on veuille

bien aussi songer que bien souvent en face d'un reproche de trivialité, il m'est permis de me retrancher derrière le texte, et là où la traduction est exacte, de répondre à la critique : *le maître l'a dit.*

9. Par ces beaux vers, Virgile annonce au Dante le jugement dernier, où la trompette fatale annoncera le venue du vainqueur tout puissant. — Ce vers :

Udirà quel ch'in eterno rimbomba,

fait sans doute allusion à ces mots : *allez, maudits....* qui devront résonner pendant toute l'éternité à l'oreille des damnés.

10. Rappelle-toi ta propre sentence, la sentence de ta propre philosophie. —Le Dante, nourri des études philosophiques de l'époque, études dont Aristote était presque exclusivement l'objet. — Le Dante se rappelle cet axiôme du maître : Plus un corps est parfait, plus il est apte au bien comme au mal.

FIN DES NOTES DU CHANT SIXIÈME.

CHANT VII.

CANTO SETTIMO.

ARGOMENTO.

Quarto circolo nel quale Plutone ossia Pluto, emblema delle richezze, veglia sopra gli avari, ed i prodighi. Descrizione del di loro supplicio. Confabulazione circa la fortuna. Passaggio al quinto circolo dove i vendicativi sono affondati nello Stige.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Quatrième cercle dans lequel Pluton ou Plutus, emblême des richesses, veille sur les avares et sur les prodigues. Description de leur supplice. Entretien sur la fortune. Passage au cinqùième cercle où les vindicatifs sont plongés dans le Styx.

Pape Satan, pape Satan aleppe!
Cominciò Pluto con la voce chioccia :
E quel savio gentil, che tutto seppe,
Disse per confortarmi : non ti noccia
La tua paura ; che poder ch'egli habbia,
Non ti terrà lo scender questa roccia.
Poi si rivols' a quella enfiata labbia,
E disse : taci, maladetto lupo,
Consuma dentro te con la tua rabbia.

Satan ! Holà ! Satan ! cria soudain Pluton,
Qui de sa rauque voix enroue encor le ton;
Mais celui qui sait tout, et pour qui rien ne pèse,
Me rassure aussitôt : — Que ta crainte s'apaise !
Quel que soit son pouvoir, il ne peut t'empêcher
De descendre avec moi sur ce fatal rocher. —
Puis il se tourne aussi vers le monstre qui bave :
Loup infernal, tais-toi ! Que ta fureur esclave
Se dévore elle-même et meure dans ton sein.

Non e sanza cagion l'andare al cupo :
Vuolsi nell alto là, dove Michele
Fè la vendetta del superbo strupo.
Quali dal vento le gonfiate vele
Caggion avvolte, poi che l'alber fiacca,
Tal cadde a terra la fiera crudele.
Così scendemmo ne la quarta lacca
Prendendo più de la dolente ripa,
Che'l mal dell' universo tutto'nsacca.
Ahi giustitia di Dio! tante chi stipa
Nuove travaglie e pène, quant'i vidi?
E perchè nostra colpa sì ne scipa?
Come fa l'onda là sovra Cariddi,
Che si frange con quella in cui s'intoppa;
Così convien che qui la gente riddi.
Qui vid'i gente più ch'altrove troppa,
E d'una parte e d'altra con grand'urli
Voltando pesi per forza di poppa.
Percotevans'incontro, e poscia pur li
Si rivolgea ciascun voltand' a retro
Gridando, perchè tieni, e perchè burli?
Così tornavan per lo cerchio tetro

Une raison préside à notre grand dessein,
On l'autorise, aux lieux où saint Michel l'Archange
Punit le stupre impur de ton orgueil étrange[2].
Et devant nous voilà que Pluton frémissant,
En entendant ces mots retombe en s'apaisant,
Comme retombe aussi quand le grand mât se brise,
La voile qui s'enflait au souffle de la brise.
Au quatrième cercle alors tournant nos pas,
Nous prenions plus d'espace au pays du trépas;
Là vient le crime en pleurs, de tous les coins du monde.
O justice de Dieu! dans cette foule immonde,
Que de peïne et de deuil j'ai vu de tous côtés!
Pourquoi par nos péchés tant de maux suscités?
Comme aux mers où Charybde a vu les eaux fumantes
Briser contre les eaux leurs crêtes écumantes,
Je voyais ces maudits, qui tous pliaient le dos
Sous le poids accablant de leurs rudes fardeaux,
Plus nombreux que jamais, sur ces mornes rivages,
Se heurter l'un à l'autre avec des cris sauvages.
Ils se heurtaient, et puis, après le choc brutal,
Chacun d'eux retournait à son élan fatal;
Puis ils criaient: pourquoi d'une main si rapace

Da ogni mano a l'opposito punto
Gridandosi anco lor'ontoso metro :
Poi si volgea ciascun, quand'era giunto
Per lo su'mezzo cerchio a l'altra giostra :
Et io, c'havea lo cor quasi compunto,
Dissi : Maestro mio hor mi dimostra,
Che gente è questa, e se tutti fur cherci
Questi chercuti alla sinistra nostra.
Et egli a me : tutti quanti fùr guerci
Sì de la mente in la vita primaia,
Che con misura nullo spendio ferci.
Assai la voce lor chiaro l'abbaia,
Quando vengon ai due punti del del cerchio,
Ove colpa contraria gli dispaia.
Questi fur cherci, che non han coperchio
Piloso al capo, papi, e cardinali,
In cui usa avaritia il suo soperchio.
Et io : Maestro, tra questi cotali
Dovre'io ben riconoscer alcuni,
Che fur immondi di cotesti mali.
Et egli a me : vano pensiero aduni;
La sconoscente vita che i fè sozzi,

Les tenir?—Toi, pourquoi les jeter dans l'espace [3]?—
Et partageant le champ de nouveau devant eux,
Ils recommençaient tous avec leurs cris honteux;
Et rentrés aussitôt dans l'orageuse lice,
S'exténuaient encore en l'éternel supplice.
Et moi, qui me sentais le cœur presque saisi:
Maître, quels sont ceux-là qui s'agitent ainsi?
Tous ces tondus sont-ils dans la cléricature?—
Et lui: Bien aveuglée, hélas! fut leur nature!
Car d'eux tous, autrefois, pas un ne sut user
Sagement, des trésors dont il put disposer;
Leurs cris disent assez quelle fut leur démence,
Quand leur foule, au milieu de cette arène immense,
Va se briser au choc des contraires hideux,
Où l'un repoussant l'autre, ils se scindent en deux.
Tous ceux-là furent clercs, qui vont la tête rase [4],
Papes et cardinaux, que l'avarice écrase
Du fardeau le plus lourd de son sale pouvoir.—
Et je repris: Parmi tous ceux que je puis voir,
Je dois, certe, en connaître, et de ceux que le monde
Vit s'adonner le plus à leur penchant immonde. —
Mais lui: Ce sont ici des pensers vains et faux,

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Ad ogni conoscenza hor li fa bruni.
In eterno verranno a gli due cozzi:
Questi risurgeranno del sepulcro
Col pugno chiuso, e questi coi crin mozzi.
Mal dare, e mal tener, lo mondo pulcro
Ha tolto loro, e posti a questa zuffa:
Qual ella sia, parole non ci appulcro.
Hor puo', Figliuol, veder la corta buffa
De' ben che son commessi alla fortuna;
Perchè l'humana gente si rabbuffa.
Che tutto l'oro ch'è sotto la luna,
O che già fu di quest'anime stanche,
Non pur potrebbe farne posar una.
Maestro, dissi lui, hor mi dì anche
Questa fortuna, di che tu mi tocche,
Che è, ch'i ben del mondo ha sì tra branche?
E quegli a me: O creature sciocche,
Quant'ignoranza è quella, che v'offende!
Hor vo' che tu mia sentenza ne'mbocche.
Colui, lo cui saver tutto trascende,
Fece li cieli, e diè lor chi conduce;
Sì ch'ogni parte ad ogni parte splende,

Leur passé sans honneur, tout souillé de défauts,
Les noircit à ce point qu'ils sont méconnaissables.
Ils courent à jamais aux buts infranchissables,
Et l'on verra les uns serrer leurs poings nerveux,
Les autres s'avancer le crâne sans cheveux,
Au jour où tous devront quitter les sépultures,
Privés du beau pays, et voués aux tortures
Dont leur abus des biens a suscité le cours.
Or, tu dois les juger sans plus de mes discours;
Et tu peux, ô mon fils! voir combien est frivole
Ce souffle de hasard, la fortune qui vole,
Et tient pourtant toujours tant de mortels en rut!
Vaine chose! à ce point que tout l'or pur ou brut
Qui se pourra jamais rencontrer sous la lune,
A ces âmes qui vont se heurtant l'une à l'une,
Ne ferait même pas un instant de repos!
—O mon maître, repris-je, éclairez ce propos!
Quelle est cette fortune, et quel est ce mystère
Qui dispose à son gré des trésors de la terre?
Et lui me répondant : O mortels insensés,
Sous quel poids d'ignorance êtes-vous affaissés!
Eh bien! que ma pensée à tes yeux se décèle.

Distribuendo ugualmente la luce :
Similemente a gli splendor mondani
Ordinò general ministra e duce,
Che permutasse a tempo li ben vani
Di gente in gente, e d'uno in altro sangue,
Oltre la difension de' senni humani :
Perch'una parte impera, e l'altra langue,
Seguendo lo giudicio di costei,
Che è occulto, com'in herba l'angue.
Vostro saver non ha contrasto a lei :
Ella provede, giudica, e persegue
Suo regno, come il loro gli altri Dei.
Le sue permutation non hanno triegue :
Necessità la fa esser velocè;
Sì spesso vien chi vicenda consegue.
Quest'è colei ch'è tanto posta in croce
Pur da color che le dovrian dar lode,
Dandole biasmo a torto e mala voce.
Ma ella s'è beata, e ciò non ode :
Tra l'altre prime creature lieta
Volve sua spera, e beata si gode.
Hor discendiamo homai a maggior piéta :

Celui qui garda seul la vue universelle,
Fit les cieux, leur donna de secrets travailleurs[5]
Par qui toute splendeur se réfléchit ailleurs,
Et tout également s'illumine avec l'aube.
Ainsi, pour les splendeurs terrestres de ton globe,
Une reine y préside, un ministre puissant,
Par qui les vains trésors vont tous se dispersant;
En tout pays, de race en race, elle les mène,
Malgré tous les efforts de la prudence humaine.
Ainsi voit-on languir un peuple, et dominer
L'autre,—au gré d'un vouloir qu'on ne peut deviner,
Mystérieux qu'il est comme un serpent sous l'herbe.
En vain s'oppose à lui votre savoir superbe,
La déesse à sa loi, juge, ordonne en tout lieu,
Comme tout esprit pur né du souffle de Dieu.
Dans tous ses changements, pas un seul intervalle!
Tant la nécessité, puissance sans rivale,
Au gré de bien des vœux, l'emporte comme un vent.
Telle est celle qu'on voue à la croix, quand souvent
On la devrait bénir du plus profond de l'âme,
Au lieu de lui jeter et l'insulte et le blâme,
Mais, fière de sa gloire, et dédaignant ces cris,

Già ogni stella cade, che saliva,
Quando mi mossi, e'l troppo star si vieta.
No'incidemmo'l cerchio a l'altra riva,
Sovr'una fonte che bolle, e riversa
Per un fossato che da lei deriva.
L'acqua era bigia molto più che persa:
E no'in compagnia dell' onde bige
Entrammo giù per una via diversa.
Una palude fa, c'ha nome Stige,
Questo tristo ruscel, quand'è disceso
Al piè de le maligne piagge grige.
Et io, che di mirar mi stava inteso,
Vidi genti fangose in quel pantano,
Ignude tutte, e con sembiante offeso.
Questi si percotean non pur con mano,
Ma con la testa, e col petto, e co' piedi,
Troncandosi co' denti a brano a brano.
Lo buon maestro disse: Figlio, hor vedi
L'anime di color cui vinse l'ira:
Et anco vo' che tu per certo credi,
Che sotto l'acqua ha gente che sospira;
E fanno pullular quest' acqua al summo;

Et gardant son haut rang entre les purs esprits,
Elle roule sa sphère et s'applaudit heureuse.

Mais marchons dans la nuit plus sombre et douloureuse:
Voilà que tous les feux qui brillaient au départ,
Les étoiles, au ciel, tombent de toute part.
Plus de retard permis!—et droit à l'autre rive,
Coupant en deux l'enceinte, à la source j'arrive,
D'où l'onde à gros bouillons s'épanche, et creuse un lit
Qu'un flot moins bleu que noir incessamment emplit.
L'onde nous presse,—nous, suivant la sombre pente,
Nous trouvons un marais que forme l'eau rampante,
Et le Styx est son nom, et triste il est à voir
Quand sur le limon gris s'étale son flot noir.
Donc j'écoute, et je vois au milieu de la fange
Des corps nus se frapper en une lutte étrange,
Non des mains, mais des pieds, du poitrail et du front,
Et des dents par lambeaux se déchirant le tronc.
—Tu peux voir, ô mon fils, au marais circulaire,
Ceux qui se sont pliés au joug de la colère;
Et sache que dessous, bien d'autres sont aussi,
Qui font par leurs soupirs, bouillonner l'onde ainsi.

Come l'occhio ti dice, ù che s'aggira.
Fitti nel limo dicon : tristi fummo
Nell' aer dolce che dal sol s'allegra,
Portando dentro accidioso fummo :
Hor ci attristiam nella belletta negra.
Quest'hinno si gorgoglion nella strozza;
Che dir nol posson con parola integra.
Così girammo de la lorda pozza
Grand'arco tra la ripa secca e'l mezzo :
Con gli occhi volti à chi del fango ingozza,
Venimmo a piè d'una torre al dassezzo.

IL FINE DEL CANTO SETTIMO.

Tu le vois.—Or, là-bas, sous l'étreinte fangeuse,
Ils redisent : Hélas! en notre âme orageuse
Nous avons enfermé l'amertume et le fiel,
Et nous avons souffert au doux éclat du ciel,
Et nous souffrons encor.—Et le flot qui la bouche
Fait gargouiller cet hymne incomplet dans leur bouche[6] !
Entre la rive sèche et le centre profond,
Décrivant un grand arc, nous regardions, au fond
De ce cloaque impur, l'engeance désolée.

Enfin nous atteignons une tour isolée.—

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

1. Pluton ou Plutus, comme dieu des richesses, préside ici aux tourments des prodigues et des avares. On ne sait ce que signifient ces exclamations *pape pape aleppe*. Le Dante a peut-être voulu employer ici la premiere lettre de l'alphabet hébreu *aleph*, et par corruption *aleppe*, dans le même sens que l'interjection *ah*, ou *a*! du latin, du français ou de l'italien, pour témoigner la surprise ou la colère de Pluton, à la vue d'un vivant chez les morts.

2. Le Dante dit métaphoriquement, *le viol* ou le *stupre* de Satan, pour qualifier l'orgueil et l'arrogance sacrilége de l'archange, osant entrer en lutte avec Dieu.—Au risque d'un barbarisme, il fallait conserver cette expression.

3. Les avares et les prodigues se font ici un mutuel enfer, chacun des des deux vices a pour lui la moitié de l'enceinte, et, partis

chacun de leur côté, avares et prodigues se précipitent les uns contre les autres, se heurtent violemment et se disent : *Pourquoi les retiens-tu ? pourquoi les rejettes-tu ?*—Puis les uns et les autres, ployant sous le poids de leurs fardeaux, retournent en arrière pour repartir aussitôt, et venir se heurter encore.

On ne saurait s'empêcher de faire remarquer la grande et sauvage tristesse de cette page; ce n'est pas tant par ce que ces douleurs ont de cuisant que le Dante terrifie. — L'idée du feu universel, qu'on associe le plus souvent à la pensée de l'enfer chrétien, réalise peut-être plus de souffrances pour l'imagination. — Mais ce qui écrase dans l'enfer du puissant Florentin, c'est le caractère de durée qu'il imprime en quelques mots à ses tortures, c'est le poids de désolation grandiose dont il vous accable en quelques vers, c'est cet orage gris et lourd, *cette ténèbre* profonde qu'on y retrouve à chaque pas ; c'est enfin toute cette dévastation désolée de la nature, qui se reflète tout entière dans la dévastation désolée de la pensée.

4. Le poète flétrit ici l'avarice traditionnelle des hommes d'église.

5. Ces puissances secrètes qui règlent l'harmonie mystérieuse des célestes sphères ne sont pas, comme on pourrait le penser, en désaccord avec les idées chrétiennes : l'Église, dit Rivarol, admet ce système, et l'ange qui régit la sphère du soleil apparaît à saint Jean dans l'Apocalypse. Ajoutons qu'il y avait tout une nouvelle poésie, devinée par le Dante, dans cette idée d'une puissance angélique, substituée à l'aveugle déesse des anciens. — Le poète a su donner à sa création providentielle la grâce indécise de l'ange, et la sereine impassibilité de Dieu.

6. Il n'y avait qu'un mot pour donner l'idée tout entière de ce vers :

Quest' hinno si gorgoglion nella strozza.

Je ne pouvais rendre que par une expression triviale le glousse-ment embarrassé des paroles qu'intercepte la fange, je n'ai pas dû hésiter. Et certes, si jamais j'ai pu paraître avoir voulu modifier, atténuer ou corriger le texte, ce fut, je l'avoue, toujours impuissance et jamais système.

FIN DES NOTES DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT VIII.

CANTO OTTAVO.

ARGOMENTO.

Seguito del quinto cerchio, nel quale stafsi Flegio, l'emblema de' vendicativi. Pafsaggio dello Stige. Primo rincontro dei demonj.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Suite du cinquième cercle, où on trouve Phlégias, emblème des vindicatifs. Passage du Styx. Première entrevue des démons.

I.

I dico seguitando, ch'assai prima
Che no' fossim'al piè dell'alta torre,
Gli occhi nostri n'andar suso a la cima,
Per due fiammette che vedemmo porre;
Et un'altra da lungi render cenno
Tanto, ch'a pena'l potea l'occhio torre.
Et io rivolt'al mar di tutto'l seno
Dissi: questo che dice? e che risponde
Quell'altro foco? e chi son que' che'l fenno?

Or, je poursuis.—A peine étions-nous arrivés,
Que nos yeux vers la tour s'étaient déjà levés,
Et voyaient deux lueurs dorer son faîte insigne.
Puis une autre bientôt, répondant à leur signe,
Parut à l'horizon, mais si lointaine à voir,
Que nos yeux à grand mal pouvaient l'apercevoir.
Et parlant à celui dont la pensée embrasse
Comme une vaste mer de savoir et de grâce :
—Qu'est ceci? Quels sont donc ces signaux? Qui les fait?

Et egli a me: sù per le succid'onde
Già scorger puoi quello che s'aspetta;
Se'l fumo del pantan no'l ti nasconde.
Corda non pinse mai da se saetta,
Che sì corresse via per l'aer snella;
Com'i vidi una nave piccioletta
Venir per l'acqua verso no'in quella,
Sotto'l governo d'un sol galeotto
Che gridava: hor se' giunta, anima fella.
Flegias, Flegias, tu gridi a voto:
Disse lo mi Signore; a questa volta
Più non ci harai, se non passando il loto.
Quale colui che grand'inganno ascolta,
Che gli sia fatto, e poi se ne rammarca;
Tal si fè Flegias nell'ira accolta.
Lo Duca mio discese nella barca,
E poi mi fec'entrar appresso lui;
E sol, quand'i fui dentro, parve carca.
Tosto che'l Duca et io nel legno fui,
Secando se ne và l'antica prora
Dell'acqua più, che non suol con altrui.
Mentre noi correvam la morta gora,

Et lui :—Tu pourrais voir ce qui vient en effet,
Si sur l'eau du marais le brouillard qui s'élève
Ne gênait les regards qu'en vain ton œil soulève.
Or, jamais corde d'arc n'a poussé dans les cieux
Un trait qui passe aussi rapide, qu'à nos yeux
Un tout léger bateau qui s'avance, et qui flotte
Sur le marais impur, avec un seul pilote.
Et celui-ci disait : Ah! te voilà maudit! —
Mais mon divin seigneur, et s'avance et lui dit :
Phlégyas! Phlégyas! cesse ton cri sauvage[1],
Nous ne voulons ici que passer au rivage.—
Et pareil à celui que fraude un vol cuisant,
Qui se plaint et se deult dans son regret pesant,
Phlégyas courroucé dévorait sa colère.

Mon guide alors prend place au bateau séculaire,
Et m'y fait après lui descendre,—mais le bois
Ne s'affaissa dans l'eau que sous mon propre poids[2].
Et lorsque tous les deux nous y fûmes, — la proue
Creusait plus fort qu'ailleurs comme un sillon de roue.
Or, nous glissions alors sur le fleuve croupi,
Et voilà qu'un damné dans la fange accroupi

Dinanzi mi si fece un pien di fango,
E disse: chi se' tu che vieni anz'hora?
Et io a lui: s'i vegno, non rimango:
Ma tu chi se', che sì se' fatto brutto?
Rispose: vedi, che son un che piango.
Et io a lui: con pianger e con lutto,
Spirito maladetto, ti rimani:
Ch'i ti conosco, ancor sie lordo tutto.
Allora stese al legno ambe le mani:
Perchè'l maestro accorto lo sospinse
Dicendo: vie in costà con gli altri cani!
Lo collo poi con le braccia mi cinse:
Basciommi'l volto e disse: alma sdegnosa,
Benedetta colei che'n te s'incinse.
Quel fù al mondo persona orgogliosa:
Bontà non è che sua memoria fregi:
Così s'è l'ombra sua quì furiosa.
Quanti si tengon hor là sù gran regi,
Che quì staranno come porci in brago,
Di se lasciando horribili dispregi!
Et io: Maestro, molto sarei vago
Di vederlo tuffare in questa broda,

Se lève et dit : Qu'es-tu, toi qui viens avant l'heure ?—
Et moi je lui réponds : Sur ces flots que j'effleure
Je passe et je m'en vais. Mais toi, monstre hideux,
Qui toi-même ? — Je suis, vous le voyez tous deux,
A pleurer dans la fange une plainte éternelle.

— Reste, dis-je aussitôt, reste, âme criminelle ! —
Reste dans cette fange et dans ton deuil aussi,
Car je te reconnais, bien que boueuse ainsi. —
Et l'esprit des deux mains à la barque s'accroche,
Mais mon guide à l'instant repoussant son approche :
Avec les autres chiens, dit-il, tu t'en iras ! —
Puis le sage à mon cou jette soudain ses bras,
I m'étreint, il s'écrie : Indignation sainte !
Gloire à celle, là haut, qui de toi fut enceinte !
Cet homme fut jadis orgueilleux et hautain,
Nulle bonne vertu n'honora son destin,
Et son ombre ici-même a conservé sa rage.....
Combien de rois, là-haut grands et fiers, que l'outrage
Attend après leur mort, qu'on verra sous ces eaux
Se ruer au bourbier comme de vils pourceaux !
Et je dis : Mon seigneur, volontiers, je l'avoue,

Anzi che noi uscissimo del lago.
Et egli a me: avanti che la proda
Tì si lasci veder, tu sarai satio:
Di tal desio converrà che tu goda.
Dopo ciò poco vidi quello stratio
Far di costui alle fangose genti,
Che Dio ancor ne lodo e ne ringratio.
Tutti gridavan: a Filippo Argenti:
Lo Fiorentino, spirito bizzarro,
In se medesmo si volgea co' denti.
Quivi'l lasciammo, che più non ne narro.
Ma ne gli orecchi mi percos'un duolo,
Perch'i avanti intento l'occhio sbarro.
E'l buon maestro disse: homai, figliuolo,
S'appressa la città c'ha nome Dite,
Co' gravi cittadin, col grande stuolo.
Et io: Maestro, già le sue meschite
Là entro certo ne la valle cerno
Vermiglie, come se di foco uscite
Fossero, et ei mi disse: il foco eterno
Ch'entro l'affoca le dimostra rosse,
Come tu vedi in questo basso inferno.

Le verrais-je vautrer sa honte dans la bone
Avant que nous n'ayons quitté l'impur marais.—
Et lui : Quand vers le bord nous cinglerons plus près,
Ton désir sera fait; il faut qu'il s'accomplisse.—

Bientôt,—j'en bénis Dieu,—je pus voir quel supplice
Lui faisait tout ce peuple en la fange englouti.
Tous criaient: A messer Filippo d'Argenti [3]!
Et l'affreux Florentin, dans la marre livide,
Sur lui-même en fureur tournait sa dent avide.
Mais je me tais sur lui.—Nous partons,—plus de pleurs
Ont frappé mon oreille, et je regarde ailleurs.
Et le sage : O mon fils, tu verras tout à l'heure,
Dité, ville du mal, qui gémit et qui pleure
Dans le deuil incessant de graves citadins.—
Et moi : Certe! au vallon, je vois des feux soudains
Sur ses dômes, là-bas, jeter de rouges teintes.—

—Les flammes qui jamais plus n'y seront éteintes,
Comme tu peux au fond le voir de tous côtés,
Les colorent ainsi de flambantes clartés.—
Il dit, et descendant au fossé triste et morne

Noi pur giugnemmo dentr'a l'alte fosse
Che vallan quella terra sconsolata :
Le mura mi parea che ferro fosse.
Non senza prima far grand'aggirata ,
Venimmo in parte, dove'l nocchier forte :
Uscite, ci gridò, qui è l'entrata.
I vidi più di mille in sù le porte
Dal ciel piovuti, che stizzosamente
Dicean : chi è costui che senza morte
Va per lo regno de la morta gente ?
E'l savio mio maestro fece segno
Di voler lor parlar segretamente.
Allor chiuser un poco il gran disdegno,
E disser : vien tu solo, e quei sen'vada,
Che sì ardito entrò per questo regno.
Sol si ritorni per la folle strada :
Pruovi, se sa, che tu quì rimarrai,
Che gli hai scorta sì buia contrada.
Pensa, Lettor, s'i mi disconfortai
Nel suon delle parole maladette,
Che non credetti ritornarci mai.
O caro Duca mio, che più di sette

Qui ceint les régions des désespoirs sans borne,
Nous approchions d'un mur qu'on eût dit fait de fer,
Et, non sans grands détours, en ce pays d'enfer,
Nous arrivons au bord, où d'une voix très-forte,
Le batelier nous dit : Sortez, voici la porte! —
Là, j'en vis plus de mille, enfants chassés du ciel,
Tous sur le seuil, criant, en mots remplis de fiel :
Qui donc, sans que la mort en ces lieux l'accompagne,
Ose ainsi parcourir la lugubre campagne ?—
Mais le sage divin fait signe qu'il voudrait
Avoir pour un instant un entretien secret.
Eux semblent s'apaiser : Viens, disent-ils, sur l'heure ;
Mais lui doit s'en aller, l'insensé, qui se leurre
De pénétrer vivant au royaume inhumain!
Que sans toi, s'il le peut, il trouve son chemin,
Tu resteras ici, toi qui fus téméraire
Assez, pour le guider au pays funéraire.—

Juge, ô lecteur, combien à ce discours maudit,
Par lequel tout retour me semblait interdit,
Je sentis dans mon cœur de tristesses amères.

Volte m'hai sicurtà renduta, e tratto
D'alto periglio che'ncontra mi stette,
Non mi lassar, diss'io, così disfatto:
E se l'andar più oltre c'è negato,
Ritroviam l'orme nostre insieme ratto.
E quel Signor che lì m'havea menato,
Mi disse: non temer, che'l nostro passo
Non ci può torre alcun, da tal n'è dato.
Ma quì m'attendi, e lo spirito lasso
Conforta, e ciba di speranza bona:
Ch'i non ti lasserò nel mondo basso.
Così sen' va, e quivi m'abbandona
Lo dolce padre, et io rimango in forse;
Che'l si e'l no nel capo mi tenzona.
Udir non potei quello ch'a lor porse:
Ma ei non stette là con essi guari,
Che ciascun dentro a pruova si ricorse.
Chiuser le porte que' nostri aversari
Nel petto al mio Signor, che fuor rimase.
E rivolses' a me con passi rari.
Gli occhi a la terra, e le ciglia havea rase
D'ogni baldanza, e dicea ne' sospiri:

—Vous par qui j'ai pu vaincre, étouffant mes chimères,
Déjà plus de sept fois, ô mon seigneur aimé!
Les périls incessants qui m'ont tant alarmé,
Ne m'abandonnez pas! dis-je, l'âme éperdue;
Si marcher plus avant est chose défendue,
Ensemble au moins tous deux revenons sur nos pas.—
Et celui qui m'avait conduit : Ne tremble pas,
Nul ne peut empêcher notre marche permise
Par le maître, de qui la faveur m'est promise.
Attends-moi donc,— d'espoir retrempe ton cœur froid,
Je ne puis te quitter en ce funeste endroit. —

Ainsi, me laissant seul, parle ce divin père;
Et moi, je reste là, ne sachant si j'espère,
Agité tour à tour par le *non* et le *si* [4],
Et je ne puis ouïr ce qu'il leur dit aussi,
Mais il leur parle peu. Car bientôt cette foule
De démons, pour rentrer et se presse et se foule.
Et les vils ennemis, s'enfermant dans Dité,
Repoussent mon seigneur de leur morne cité.
Et lui resté dehors, à pas lents, l'œil en terre,
Et le front sans espoir, me revient solitaire :

Chi m'ha negate le dolenti case?

Et a me disse: tu, perch'io m'adiri,
Non sbigottir, ch'i vincerò la pruova,
Qual ch'a la difension dentro s'aggiri.

Questa lor tracotanza non è nova:
Che già l'usaro a men secreta porta,
Laqual senza serrame ancor si trova.
Sovr'essa vedestù la scritta morta:
E già di quà da lei discende l'erta,
Passando per li cerchi senza scorta
Tal, che per lui ne fia la terra aperta.

IL FINE DEL CANTO OTTAVO.

—Qui devant ces douleurs me ferme les verroux?
Dit-il,—mais toi, pourquoi trembler de mon courroux?
Je vaincrai, quelque effort qui s'oppose à l'entrée;
L'audace n'est pas neuve, ils l'ont déjà montrée
A la porte d'en haut qui ne se ferme plus,
Où sont les mots de mort que tes regards ont lus [5].

Mais, par-deçà déjà, descend dans les enceintes
Celui qui doit bientôt, hors des phalanges saintes,
Sans guide et seul venir, et du premier signal,
Faire ouvrir devant nous tout l'abîme infernal.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

1. Phlégyas, roi de Thessalie, fils de Mars et de Chrysa, eut, dit la fable, une fille nommé Coronis, que séduisit Appollon. Le père, irrité, porta la flamme dans le temple de Delphes, mais Apollon le surprit, le perça d'une flèche et le précipita aux enfers.

Phlégyas est ici l'emblème de la colère et de l'orgeuil, ou de l'impiété.

2. Le Dante veut faire entendre sans doute que le fantôme aérien qui lui sert de guide n'ajoutait aucun poids à la charge du bateau, qui ne s'affaissa que lorsque lui-même y fut entré.

5. Philippe d'Argenti avait été un personnage important de la famille florentine des Adimari; sa force prodigieuse, ses richesses immenses, lui avaient fait contracter des habitudes de despotisme si violentes que la moindre contradiction le poussait en des accès de rage frénétique.— Il se trouve, pour l'éternité, sans défense, exposé aux outrages des autres damnés, et, dans son supplice, tourne contre lui-même sa rage impuissante à se venger.

4. Le Dante dit ici que le *non* et le *si* résonnaient tour à tour dans sa tête. Cette forme n'est rien moins que française, cependant l'originalité qu'elle prête à l'incertitude du Dante, l'impossibilité de lui trouver un équivalent, m'ont empêché de l'éluder. En général, toutes les fois que j'ai pu donner à la version française l'imprévu de l'italien, j'en ai saisi l'occasion sans scrupule ; il ne m'appartenait pas de vouloir faire passer la Divine Comédie pour moins originale, moins bizarre si l'on veut, qu'elle ne l'est en effet.

5. « C'est ici, dit Rivarol, comme la forteresse des enfers.... Il faut observer que le grand espace que nous avons parcouru n'est que le vestibule des enfers rempli au-delà de l'Achéron par les âmes tièdes, et en deçà par les limbes, les amans, les gourmands, les avares, avec les prodigues et les vindicatifs. Nous passerons maintenant à des crimes plus graves et à un enfer plus rigoureux. » — On peut ajouter que c'est ici, à peu près, la ligne de démarcation entre les vices et les crimes.

6. Allusion à la porte des enfers dont on a lu au troisième chant la fatale inscription; la porte, brisée à la venue du Christ triomphant des anges rebelles qui s'opposaient à lui, serait, selon le poète, restée depuis ouverte et sans *serrure*.

FIN DES NOTES DU CHANT HUITIÈME.

CHANT IX.

CANTO NONO.

ARGOMENTO.

I due Poeti sono mai sempre a vista della cittadella. Comparsa delle Furie. Un Angelo viene aprire le porte della cittadella. Sesto circolo, dove sono punite le anime infette d'eresia.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Les deux poètes sont toujours en présence de la cité. Apparition des Furies. Un Ange vient ouvrir les portes de la cité. Sixième cercle, où sont punies les ames infectées d'hérésie.

Quel color che viltà di fuor mi pinse ;
Veggendo'l Duca mio tornar in volta,
Più tosto dentro il suo nuovo ristrinse.
Attento si fermù, com'huom ch'ascolta :
Che l'occhio no'l potea menar a lunga
Per l'aer nero, e per la nebbia folta.
Pur a noi converrà vincer la punga,
Cominciò ei, se non, tal ne s'offerse :
O quanto tard'a me ch'altri quì giunga !

Mon guide repoussé, qui voit alors la crainte
Sur mon front sans couleur profondément empreinte,
Lui-même a comprimé son trouble dans son sein.
Comme un homme écoutant, il s'arrête à dessein,
Il écoute,—car l'œil, par l'atmosphère ombreuse,
Ne pouvait voir bien loin dans la nuit ténébreuse.
—Nous vaincrons, disait-il..., mais celui que j'attends,
J'ai hâte de le voir!... il tarde bien long-temps.—
Je vis bien qu'il cherchait à voiler sa pensée

I vidi ben, sì com'ei ricoperse
Lo cominciar con altro che poi venne,
Che fur parole a le prime diverse.
Ma nondimen paura il su' dir dienne;
Perch'ei traeva la parola tronca
Forse a peggior sentenza ch'e' non tenne.
In questo fondo de la trista conca
Discende mai alcun del primo grado,
Che sol per pena ha la speranza cionca?
Questa question fec'io, e quei, di rado
Incontra, mi rispose, che di nui
Faccia'l camino alcun, per qual i vado:
Ver'è, ch'altra fiata quà giù fui
Congiurato da quella Eriton cruda,
Che richiamava l'ombre a' corpi sui.
Di poco era di me la carne nuda,
Ch'ella mi fec'entrar dentr'a quel muro
Per trarn'un spirto del cerchio di Giuda.
Quell'è'l più basso loco, e'l più oscuro,
E'l più lontan dal ciel che tutto gira:
Ben so'l camin, però ti fa sicuro.
Questa palude che'l gran puzzo spira,

Par celle qui suivait aussitôt nuancée.
Et toutefois, la peur croissait dans mes esprits,
Car dans ces mots tronqués je crus avoir compris
Plus de secret effroi, qu'ils n'en cachaient sans doute.
—Sous ces dômes profonds des sphères qu'on redoute,
Quelqu'un vint-il jamais, du cercle sans douleur
Où l'espérance morte est l'unique malheur?—
Ainsi je l'interroge, et lui : Certe! il arrive
Rarement, qu'un de nous en sa marche décrive
Les cercles que tous deux nous avons parcourus;
Pourtant, une autre fois moi-même j'y parus,
Conjuré que j'étais, par la magiciennne
Éricto [1],—qui rendait aux morts leur forme ancienne.
Donc, depuis peu, ma chair avait quitté mes os,
Lorsqu'ici son pouvoir me fit passer les eaux.
Je franchis ces remparts, pour évoquer une ombre
Au cercle de Judas, le plus bas, le plus sombre,
Et le plus éloigné du ciel qui couvre tout.
Ainsi je connaîtrai le chemin,—mais surtout
Réprime ta terreur.—Or, cette marre sale
D'où tant d'odeur impure et fétide s'exhale,
Ceint la triste cité qui, causant mon courroux,

Cinge d'intorno la città dolente,
U non potemo entrar homai sanz'ira.
Et altro disse, ma non l'ho a mente;
Però che l'occhio m'havea tutto tratto
Ver l'alta torre a la cima rovente:
Ove in un punto vidi dritte ratto
Tre furie infernal di sangue tinte,
Che membra feminili haveano, et atto;
E con hidre verdissime eran cinte:
Serpentelli, ceraste havean per crine,
Onde le fiere tempie eran'avinte.
E quei, che ben conobbe le meschine
Della regina dell' eterno pianto,
Guarda, mi disse, le feroci Erine.
Quest'è Megera dal sinistro canto:
Quella che piange dal destro è Aletto;
Tisifon'è nel mezzo; e tacque a tanto.
Con l'unghie si fendea ciascuna il petto,
Batteansi a palme, e gridavan sì alto,
Ch'i mi strinsi al poeta per sospetto.
Venga Medusa, sì'l farem di smalto,
Dicevan tutte riguardando in giuso:

A nos efforts naguère opposa ses verroux.—
Il dit, et parle encor;—dont je n'ai plus mémoire,
Car mes yeux s'attachaient alors, dans la nuit noire,
Au sommet de la tour où flambaient les créneaux.
Et je vis s'y dresser trois spectres infernaux [2]
Avec des corps de femme et des faces flétries;
Trois,—tout rougés de sang; trois hideuses furies,
Une hydre aux verts anneaux pressait leurs reins nerveux,
Et de petits serpents leur servant de cheveux,
Se hérissaient, hideux, sur leurs tempes féroces.
Mon guide reconnaît ces trois filles atroces
De la reine au long deuil des éternels sanglots :
—Les Euménides! vois, celle qui pleure à flots,
C'est Alecto.—Mégère est à gauche:—Et regarde
Tisyphone au milieu qui se dresse hagarde.—
Il se tait. Toutes trois de leur ongle assassin
Se frappent à deux bras, se déchirent le sein,
Et de cris tant affreux viennent briser ma crainte
Que je serre mon guide en une folle étreinte.
Mais elles, à ma vue : Ah! nous ne sûmes pas
Punir Thésée [3], osant ici porter ses pas....
Que vienne donc Méduse, et nous le change en pierre!

Mal noi vengiammo in Teseo l'assalto.
Volgiti'n dietro, e tien lo viso chiuso:
Che se'l Gorgon si mostra, e tu'l vedessi,
Nulla sarebbe del tornar mai suso.
Così disse'l maestro, et egli stessi
Mi volse, e non si tenne alle mie mani,
Che con le sue ancor non mi chiudessi.
O voi, c'havete gl'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto'l velame de gli versi strani.
E già venìa sù per le torbid'onde
Un fracasso d'un suon pien di spavento,
Per cui tremavan amendue le sponde;
Non altrimenti fatto che d'un vento
Impetuoso per gli aversi ardori,
Che fier la selva sanz'alcun rattento;
Gli rami schianta, abbatte, e porta i fiori;
Dinanzi polveroso va superbo,
E fa fuggir le fiere e gli pastori.
Gli occhi mi sciolse, e disse: hor drizz'al nerbo
Del viso sù per quella schiuma antica,
Per indi ove quel fumo è più acerbo.

—To rne-toi, dit mon guide, et baisse ta paupière,
ue si tu la voyais, la Gorgone,—jamais
Tu ne pourrais là-haut remonter désormais.—
Et me faisant lui-même alors, tourner la face,
Sa main de mes deux mains couvre encor la surface.

O vous tous dont ici l'entendement est sain,
Comprenez le savoir qui se cache à dessein
Sous le voile profond de mes bizarres rimes!—

Voilà que s'en venait sur la marre des crimes,
Le sauvage fracas d'un bruit plein de terreur,
Et l'une et l'autre rive en frémissait d'horreur.
Il ressemblait, ce bruit, au grand vent de l'orage,
Quand, sous un ciel de feu, par les bois il fait rage,
Il va, sans trève aucune, emportant dans ses flancs
Branches, fleurs et buissons, arrachés et tremblants;
Il va superbe, il roule, et son aile mouvante
Chasse pâtre et troupeaux dans la même épouvante.
Et délivrant mes yeux, mon guide alors me dit :
Regarde par là-bas, où le brouillard maudit
Couvre le plus les eaux d'un voile de fumée.—

Come le rane innanzi alla nimica
Biscia per l'acqua si dileguan tutte,
Fin ch'a la terra ciascuna s'abbica;
Vidi più di mill'anime distrutte
Fuggir così dinanzi ad un, ch'al passo
Passava Stige con le piante asciutte.
Dal volto rimovea quell'aer grasso
Menando la sinistra innanzi spesso,
E sol di quell'angoscia parea lasso.
Ben m'accorsi ch'egli era del ciel messo;
E volsim' al maestro, e quei fè segno,
Ch'i stesse queto, et inchinasse ad esso.
Ahi quanto mi parea pien di disdegno!
Giunse a la porta, e con una verghetta
L'aperse, che non hebb'alcun ritegno.
O cacciati del ciel gente dispetta,
Cominciò egli in sù l'horribil soglia,
Ond'esta tracotanza in voi s'alletta?
Perchè ricalcitrate a quella voglia
A cui non puote'l fin mai esser mozzo,
E che più volte v'ha cresciuto doglia?
Che giova nelle fata dar di cozzo?

A l'aspect du serpent, la cohorte alarmée
Des grenouilles, s'entrouve et s'enfuit sans retard
Pour aller sur le bord se réunir plus tard;
Tout ainsi des milliers de ces âmes immondes
Fuyaient devant celui qui, marchant sur les ondes,
S'avançait à pieds secs sur le marais fangeux;
Sa main gauche en passant chassait l'air nuageux,
Ce travail seul lassait sa marche altière et leste,
Et je le reconnus pour messager céleste.
Puis, quand vers mon seigneur je vins à me tourner,
Lui d'un signe m'apprit qu'il fallait m'incliner
Et me taire.—Oh! alors quel dédain sans mélange
Resplendissait partout sur la face de l'ange!
Il arrive à la porte, et sa baguette d'or
Sans retard fait ouvrir le sombre corridor.
—Bannis du ciel de Dieu, race impure et brutale!
Disait-il sur le seuil de la cité fatale;
D'où l'audace sans nom qui vous vient transporter?
Au tout-puissant vouloir pensez-vous résister?
Espérez-vous plier sa force séculaire,
A lui, qui vous brisa cent fois sous sa colère?
Quelle envie est-ce à vous de heurter le destin?

Cerbero vostro, se ben vi ricorda,
Ne port'ancor pelato il mento e'l gozzo.
Poi si rivolse per la strada lorda,
E non fè motto a noi, ma fè sambiante
D'huomo cui altra cura stringa e morda,
Che quella di colui che gli è davante:
E noi movemmo i piedi inver la terra
Sicuri appresso le parole sante.
Dentro v'entrammo sanz'alcuna guerra:
Et io, c'havea di riguardar disio
La condition che tal fortezza serra,
Com'i fui dentro, l'occhio intorno invio,
E veggio ad ogni man grande campagna
Piena di duolo e di tormento rio.
Sì come ad Arli, ove'l Rodano stagna,
Sì com'a Pola presso del Quarnaro,
Ch'Italia chiude, e' suoi termini bagna,
Fanno i sepolcri tutto'l loco varo;
Così facevan quivi d'ogni parte;
Salvo che'l modo v'era più amaro:
Che tra gli avelli fiamme erano sparte,
Per le quali eran sì del tutto accesi,

BIBLIOTECA

Votre Cerbère,—et tous le tiendrez pour certain,
En garde encor sans poil la gorge et la poitrine [4] ! —

Il dit, et comme un homme inquiet, que chagrine
Un tout autre souci comprimé dans son sein,
Il revient sans mot dire au fétide bassin.
Or, tous deux rassurés par sa parole sainte,
Nous marchons, nous entrons dans la lugubre enceinte,
Sans lutter ni combattre ; et comme alors j'avais
Grand désir de connaître en son destin mauvais
La funeste cité,—partout à mon entrée,
Je plongeai mes regards dans la triste contrée ;
Et je la vis bientôt sous un même coup-d'œil,
Dans ses tourments nouveaux, grande et pleine de deuil.

Comme vers Arle, aux lieux où croupit l'eau du Rhône [5],
Ou près du Quarnaro, dont le lit environne
Les confins d'Italie aux terres de Pola,
Des sépulcres nombreux s'élèvent çà et là ;
De même des tombeaux dans ces plaines sans borne,
Surgissaient tout pareils, mais d'un aspect plus morne ;
Car entre eux flamboyaient des flammes de l'enfer,

Che ferro più non chiede verun'arte.
Tutti gli lor coperchi eran sospesi;
E fuor n'uscivan sì duri lamenti,
Che ben parean di miseri e d'offesi.
Et io: Maestro, quai son quelle genti,
Che sepellite dentro da quell'arche
Si fan sentir con gli sospir dolenti?
Et egli a me: quì son gli heresiarche
Co'lor seguaci d'ogni setta; e molto
Più che non credi, son le tombe carche.
Simile quì con simile è sepolto:
I monimenti son più e men caldi;
E poi ch'a la mon destra si fù volto,
Passammo tra'martiri e gli alti spaldi.

IL FINE DEL CANTO NONO.

Rouges comme à la forge une barre de fer.
De leurs flancs découverts sortaient plaintes si dures,
Qu'elles attestaient là de cruelles tortures;
O maître, dis-je alors, dans ces lugubres lits,
Quels sont, dites-le moi, tous les ensevelis
Qui de leurs maux dolents donnent de telles marques?
Ce sont, me répond-il, tous les hérésiarques [6]
Avec leurs sectateurs; et ces sombres parois
Des sépulcres,—sont plus pleines que tu ne crois;
Les pareils dans ces lits sont accouplés par paires,
Et le feu, plus ou moins, brûle dans leurs repaires.

Puis à droite bientôt nous passons pour sortir,
Entre les hauts remparts et le peuple martyr.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

1. Erichto, magicienne de Thessalie, citée dans *la Pharsale*, où, à la prière de Sextus-Pompée, elle évoqua une ombre des enfers.

2. On ne comprend trop quel rôle jouent ici les Furies, qui, malgré leurs menaces, ne s'opposent cependant pas plus tard à l'entrée du Dante. Peut-être seraient-ce trois figures allégoriques, dont les commentateurs n'ont point trouvé la signification; on ne peut s'expliquer qu'ainsi l'exclamation qui se trouve plus bas :

O voi, ch'avete gl'intelletti sani.....

3. Thésée, selon la fable, accompagna en enfer son ami Pirithoüs épris de Proserpine. Pluton l'enchaîna au fond de son royaume, mais il fut plus tard délivré par Hercule. C'est ce qui fait dire aux Furies qu'elles ne se sont pas vengées de Thésée, mais que le nouveau venu paiera plus cher son audace.

4. Allusion à la descente d'Hercule aux enfers ; ce héros enchaîna Cerbère, et laissa sur son cou meurtri l'empreinte de ses fers.

5. A Arles en Provence, près de l'embouchure du Rhône, de nombreux tombeaux élevés aux soldats morts dans plusieurs grandes batailles de Charlemagne, forment des monticules sans nombre au milieu de la plaine.

Le poète cite encore les champs de Pola, ville d'Istrie, près du golfe Carnaro ou Quarnaro, qui baigne la côte occidentale de l'Italie. Le Quarnaro est le Sinus Phanaticus des anciens.

6. « Quoique le poète nomme ici les hérésiarques, il ne veut point dire les fondateurs de religion ou les schismatiques qui ont divisé et troublé le monde par leurs impostures ; puisque ce n'est qu'au XXVIIIe chant qu'il les classe : il veut indiquer seulement, les incrédules, esprits forts, athées, matérialistes, épicuriens et tous les personnages qui ont suivi des opinions singulières sur Dieu et la providence, mais qui n'ont fait de mal qu'à eux-mêmes. Il désigne aussi les hérétiques de toute espèce à qui on ne peut reprocher que l'erreur, et non la mauvaise foi.» (Rivarol.)

FIN DES NOTES DU CHANT NEUVIÈME.

CHANT X.

CANTO DECIMO.

ARGOMENTO.

Continuazione del sesto circolo. Dante comprende le sventure che lo minacciano. Confabulazione circa la stato de' trâpassati.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Suite du sixième cercle. Le Dante apprend les malheurs dont il est menacé. Entretien sur l'état des morts.



Hora sen'va per un secreto calle,
Tra'l muro de la terra e gli martiri,
Lo mi maestro, et io dopo le spalle.

O virtù somma, che per gli empi giri
Mi volvi, cominciai, com'a te piace:
Parlami, e sodisfammi a miei desiri.

La gente che per li sepolcri giace,
Potrebbesi veder? già son levati
Tutt'i coperchi, e nessun guardia face.

Or, nous marchions alors au chemin solitaire,
Entre tous ces tombeaux et le mur fait de terre,
Et je suivais mon maître : O suprême vertu,
Dis-je, qui me guidez en ce sentier tortu,
Parlez!—à mon désir veuillez bien satisfaire;
Le peuple trépassé qui gît en cette sphère,
Puis-je le voir?—Déjà ses lits sont découverts,
Et nul ne garde ici les sépulcres ouverts.—
—Ils seront fermés, quand l'engeance désolée

Et egli a me: tutti saran serrati,
Quando di Josafa quì torneranno
Coi corpi che là su hanno lasciati.
Suo cemiterio da questa parte hanno
Con Epicuro tutt'i suoi seguaci,
Che l'anima col corpo morta fanno.
Però a la dimanda che mi faci
Quinc'entro sodisfatto sarai tosto,
Et al disio ancor che tu mi taci.
Et io: buon duca, non tegno riposto
A te mio dir, se non per dicer poco;
E tu m'hai non pur mò a ciò disposto.
O Tosco, che per la città del foco
Vivo ten'vai così parlando honesto,
Piacciati di restare in questo loco.
La tua loquela ti fa manifesto
Di quella nobil patria natìo,
A laqual forse fui troppo molesto.
Subitamente questo suono uscìo
D'una dell'arche: però m'accostai
Temendo un poco più al duca mio.
Et ei mi disse: volgiti, che fai?

Viendra de Josaphat, la funèbre vallée,
En rapportant ici les corps là-haut laissés....
Épicure et les siens, ces sages insensés,
Disant qu'avec le corps l'âme meurt tout entière,
Dans ces lugubres lieux trouvent leur cimetière;
Et ton doute, ô mon fils, sera tôt éclairci
Sur toutes questions que tu me fais ici,
Et sur d'autres encor que tu viens de me taire.—
— Bon maître, dis-je alors, je ne vous fais mystère
D'aucun de mes pensers, mais vous m'avez appris,
Déjà depuis long-temps, le silence et son prix.—

« O Toscan, qui t'en viens par la cité de flamme
Tout vivant, et parlant en mots si doux à l'âme!
Qu'il te plaise un instant t'arrêter à ma voix!
Ton beau parler ici désigne, je le vois,
Un fils du beau pays, noble et douce patrie,
Contre qui j'exhalai jadis trop de furie!—»
Ces mots sortant soudain d'un tombeau non fermé,
Me firent me presser contre mon guide aimé,
Mais lui : Retourne-toi, que fais-tu donc? Regarde,
C'est Farinat [1], qui dresse une face hagarde,

Vedi là Farinata che s'è dritto :
Da la cintola'nsu tutto'l vedrai.
I havea già il mi viso nel suo fitto :
Et ei s'ergea col petto e con la fronte;
Com'havesse l'inferno in gran dispitto :
E l'animose man del duca, e pronte
Mi pinser tra le sepolture a lui
Dicendo, le parole tue sian conte.
Com'io al piè de la sua tomba fui,
Guardomm'un poco; e poi quasi sdegnoso
Mi dimandò : chi fur gli maggior tui?
Io, ch'era d'ubidir disideroso,
Non gl'el celai; ma tutto glie l'apersi :
Ond'ei levò le ciglia un poco in soso.
Poi disse : fieramente furo adversi
A me, et a miei primi, et a mia parte;
Sì che per due fiate gli dispersi.
S'ei fur cacciati, e'tornar d'ogni parte,
Risposi lui, l'un'e l'altra fiata :
Ma i vostri non appreser ben quell'arte.
Allor surse a la vista scoperchiata
Un'ombra lungo questa infin al mento :

Et tu pourras le voir de la ceinture au bout.—
J'avais déjà fixé mes yeux sur lui.—Debout,
Il levait sa poitrine et son front haut et grave,
Comme s'il eût mépris de l'abîme qu'il brave.
Et mon guide divin, d'un bras puissant et fort,
Me pousse vers sa tombe avec un prompt effort;
En ajoutant ces mots : Ta parole soit claire!—
Et lorsque j'eus atteint le tertre tumulaire,
Sur l'ombre du maudit j'attache encor les yeux ;
Mais elle avec dédain : Quels furent tes aïeux?—
Désireux d'obéir en tout ce qu'il commande,
Je réponds, sans lui rien céler, à sa demande.
Mais lui, levant les cils et s'avançant :— Jadis
Ce furent-là pour moi des ennemis maudits,
Pour moi, pour mes aïeux, pour les fils de ma race,
Mais chassés par deux fois, ils m'ont dû leur disgrace.
—Chassés deux fois, ils sont rentrés deux fois aussi,
Lui dis-je, mais les tiens n'ont pas su faire ainsi.—

Voilà que du cercueil se redresse une autre ombre [2],
N'atteignant qu'au menton du Toscan dur et sombre,
Et dans son morne lit je la crus à genoux ;

Credò che s'era in ginocchio levata.
D'intorno mi guardò, come talento
Havesse di veder s'altr'era meco:
Ma poi che'l sospicciar fu tutto spento;
Piangendo disse: se per questo ceco
Carcere vai per altezza d'ingegno:
Mi'figlio ov'è, e perchè non è teco?
Et io a lui: da me stesso non vegno;
Colui, ch'attende là, per quì mi mena,
Forse cui Guido vostro hebb'a disdegno.
Le sue parole, e'l modo de la pena
M'havevan di costui già letto il nome:
Però fu la risposta così piena.
Di subito drizzato disse: come
Dicesti, egli hebbe; non viv'egli ancora?
Non fiere gli occhi suoi il dolce lome?
Quando s'accorse d'alćuna dimora,
Ch'i faceva dinanzi a la risposta,
Supin ricadde, e più non parve fora.
Ma quell'altro magnanimo, a cui posta
Restato m'era, non mutò aspetto,
Nè cangiò collo, nè piegò sua costa:

Elle parcourt des yeux l'enceinte autour de nous,
Comme voulant savoir si nul ne m'accompagne;
Et n'ayant vu que moi dans la morne campagne,
Elle se lève, et dit: Si la noire prison
Ainsi s'ouvre, en l'honneur de ta haute raison,
Où mon fils?—Et pourquoi n'êtes-vous point ensemble?
—Je ne descends pas seul, dis-je, comme il vous semble:
Celui qui m'a conduit m'attend non loin d'ici,
Votre Guido peut-être en eut trop peu souci.—
Car déjà sa parole et son supplice austère
M'avaient fait deviner le nom qu'il eut sur terre.
Pour ce, je répondais complétant mon discours.
—Comment?—De sa carrière il aurait fait le cours?
Que dis-tu donc? *en eut*.... parle! il est sous la pierre?
Au doux éclat du jour il a clos sa paupière?—
Il dit, et surgissait soudain à mon côté.
Et comme à lui répondre un instant j'hésitai,
Pour ne plus revenir au sépulcre il retombe.
Mais près de moi toujours, et debout dans sa tombe,
Le front haut, les reins droits, sans changer de maintien,
La grande ombre reprit son premier entretien.
—Les miens n'ont pas su faire ainsi!—l'idée est dure,

E se, continuando al primo detto,
Egli han quell'arte, disse, male appresa;
Ciò mi tormenta più che questo letto.
Ma non cinquanta volte fia raccesa
La faccia de la donna che quì regge;
Che tu saprai quanto quell'arte pesa:
E se tu mai nel dolce mondo regge;
Dimmi perchè quel popol è si empio
Incontr'a miei in ciascuna sua legge.
Ond'i a lui: lo stratio, e'l grando scempio,
Che fece l'Arbia colorata in rosso;
Tal oration fa far nel nostro tempio.
Poi c'hebbe sospirando'l capo mosso;
A ciò non fu'io sol, disse, ne certo
Senza cagion sarei con gli altri mosso:
Ma fu'io sol colà, dove sofferto
Fù per ciascun di torre via Fiorenza,
Colui che la difesi a viso aperto.
Deh se riposi mai vostra semenza,
Prega'io lui, solvetemi quel nodo,
Che quì ha invilupata mia sentenza.
E' par che voi veggiate, se ben'odo,

Et plus dure cent fois que le lit que j'endure.
Mais la dame dont l'œil préside à nos ennuis[3],
N'aura pas, dans le cours de ces profondes nuits,
Montré cinquante fois sa face à notre sphère,
Que tu sauras combien c'est chose lourde à faire.
Or, si tu dois encor revoir l'éclat des cieux,
Dis pourquoi sur les miens ce peuple audacieux
Entasse tant de maux que chaque loi consacre?—
Et je dis : Les horreurs du funèbre massacre
Qui rougit l'Arbia[4], sont bien assez raison
Qu'on fasse en notre temple une telle oraison.—
Il soupire, et penchant le front : Dans la bataille,
Moi je ne fus pas seul à donner mon entaille,
Et ce n'est sans motif qu'à ces proscrits j'aidai;
Mais je fus seul, dit-il, lorsqu'on eut décidé
La perte de Florence à tant de maux ouverte,
Oui, seul pour la défendre à face découverte....!—
—Puissent ceux de ta race avoir enfin la paix!,
Lui dis-je, et veuille bien lever le voile épais
Qui couvre en ce moment mon esprit,—si je n'erre,
En ces tristes vallons du monde sublunaire,
Vous savez l'avenir sans rien voir au présent;—

Dinanzi quel che'l tempo seco adduce;
E nel presente tenet'altro modo.
Noi veggiam, come quei, c'ha mala luce,
Le cose, disse, che ne son lontano;
Cotanto ancor ne splende'l sommo Duce:
Quando s'appressan, o son, tutto è vano
Nostr'intelletto: e s'altri non ci apporta,
Nulla sapem di vostro stato humano.
Però comprender puoi, che tutta morta
Fia nostra conoscenza da quel punto,
Che del futuro fia chiusa la porta.
Allor, come di mia colpa compunto,
Dissi: hor dicerete a quel caduto,
Che'l su' nato è tra vivi ancor congiunto.
E s'io fu' innanzi a la risposta muto,
Fat'ei saper, che'l fe', perchi'o pensava
Già nell'error che m'havete soluto:
E già'l maestro mio mi richiamava;
Perch'i pregai lo spirto più avaccio,
Che mi dicesse, chi con lui si stava.
Dissemi: quì con più di mille giaccio;
Quà entro è lo secondo Federico,

—Comme celui dont l'œil est infirme et pesant,
Pour ce qui n'est pas loin notre regard s'altère ;
Ainsi nous l'accorda le maître de la terre.
Or, ce qui va se faire, ou bien est déjà fait,
Sur notre entendement est toujours sans effet,
Et nous ne savons, nous, ce qui se passe au monde
Que parce qu'on nous dit dans notre nuit profonde,
Et tu comprends dès-lors, que cet entendement
Doit faillir quelque jour, et s'éteindre, au moment
Où l'avenir verra sa porte immense close.—
Il dit : Comme j'avais grand regret de la chose,
Je repris : Vous direz au vieux Cavalcanti,
Qui dans votre tombeau fut naguère englouti,
Que son fils est encor parmi nous sur la terre ;
Que si je fus muet à sa demande austère,
Faites-lui bien savoir que j'étais égaré
Dans le doute profond dont vous m'avez tiré.—
Et, déjà mon seigneur me rappelait,—en sorte
Que je presse plus fort la grande ombre, et l'exhorte
A me nommer tous ceux qui là pleurent aussi.
—Nous sommes des milliers ; le cardinal [5], ici
Avec Frédéric II, est couché dans sa tombe,

E'l cardinale, e de gli altri mi taccio.
Indi s'ascose; et io inver l'antico
Poeta vols'i passi ripensando
A quel parlar che mi parea nemico.
Egli si mosse; e poi così andando
Mi disse: perchè se' tu si smarrito?
Et io li sodisfeci al su' dimando.
La mente tua conservi quel ch'udito
Hai contra te, mi comandò quel saggio;
Et hor attendi quì, e drizzò'l dito.
Quando sarai dinanzi al dolce raggio
Di quella, il cu' bell'occhio tutto vede,
Da lei saprai di tua vita il viaggio.
Appresso volse a man sinistra il piede:
Lasciammo'l muro, e gimmo inver lo mezzo,
Per un sentier, ch'ad una valle fiede,
Che'n fin la sù facea spiacer suo lezzo.

IL FINE DEL CANTO DECIMO.

Et je ne parle pas du reste.—Il dit, et tombe.

Et moi, tournant mes pas vers mon guide puissant,
Je revenais alors, en esprit repassant
Tout le premier discours qui me semblait sinistre.
Et le maître avançait, et ce divin ministre
M'interroge : D'où viens ta crainte?—Je lui dis.
—Souviens-toi des malheurs qui te furent prédits,
Reprend-il ;—puis au ciel levant sa main affable :
Quand tu seras devant le rayon ineffable
De celle dont les yeux partout planent toujours[6],
Tu sauras le voyage incertain de tes jours.

Quittant les hauts remparts, il tourne alors à droite,
Nous prenons au milieu par une voie étroite,
Qui s'en vient aboutir au creux d'un val profond
Et d'impures vapeurs montent toujours du fond.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

NOTES

DU CHANT DIXIÈME.

1. Farinat, déjà cité au 6e chant, où le poète interroge Ciacco sur son sort, membre de la famille des Uberti, et l'un des chefs de la faction gibeline, était mort déjà depuis quelque temps à l'époque où le Dante est supposé faire son voyage. Farinat expie ici par le supplice des épicuriens ses doctrines matérialistes.

2. Il sagit ici de Cavalcante-Cavalcanti, père de Guido, poète alors en grand renom et ami du Dante, qui cependant lui reproche d'avoir trop négligé Virgile. Cavalcanti partage le supplice de Farinat, dont son fils avait épousé la fille.

3. *La dame qui règne en ces lieux*, la lune, qui sous le nom d'Hécate était regardée comme la reine des enfers.

Le Dante fait dire à Farinat qu'elle n'aura pas montré cinquante

fois sa face, avant que.... C'est-à-dire que quatre ans ne seront pas écoulés avant qu'il n'ait subi les douleurs de l'exil..

4. « Ce fleuve coule entre Sienne et Florence, quatre mille Guelfes furent massacrés sur ses bords en 1260 : ce fut la bataille de Monte-Aperto. Après la victoire, les Gibelins résolurent de renverser Florence de fond en comble ; mais Farinat, qui avait plus que personne contribué à la victoire, leur fit changer cette cruelle résolution.... Il tira son épée et menaça ceux qui soutenaient cet avis sanguinaire. On chassa seulement tous les Guelfes de Florence, mais ils y revinrent ensuite, et les Gibelins n'y sont plus rentrés. Florence, devenue entièrement guelfe, eut le malheur de se diviser en deux factions, la noire et la blanche. La premiere chassa l'autre, et le Dante, exilé avec tous les blancs, devint, vécut et mourut gibelin. C'est cet exil que lui prédit Farinat. » (Rivarol.)

Dans le vers suivant, le Dante fait allusion aux anathèmes qu'on lançait chaque jour contre la famille des Uberti.

Le mot à mot pouvait seul conserver à la pensée son originalité ; j'ai traduit mot à mot.

5. Il est ici question d'Ottaviano-Ubaldini, créé cardinal par le pape Innocent IV, en 1244. On le désignait ordinairement par ce seul nom le *Cardinal*. Il remplit durant sa vie d'importantes missions dans lesquelles il se montra dévoué aux Gibelins. « Si j'avais une âme, dit-il un jour, je la donnerais pour eux. » Ce propos seul designait sa place ici.

A côté de lui le poète place Frédéric II, fils de Henri VI, excommunié par deux papes qui lui attribuaient le livre *des trois imposteurs*. Il mourut en 1250, étouffé dans sont lit, disent certaines chroniques, par son bâtard Macilfray.

6. Virgile renouvelle ici au poète l'assurance de l'aide de Béatrix,

qui doit le guider au ciel. Là, de la bouche de son aïeul, il doit apprendre tout l'avenir qui le concerne.

La puissante tête du Dante embrassait déjà tout le vaste ensemble de son œuvre; comme on le voit, il possédait d'avance tous les détails de sa grande trilogie. Plus on avance, et plus on arrive à se convaincre que cette création gigantesque est le poème le plus admirablement complet qui existe.

FIN DES NOTES DU CHANT DIXIÈME.

CHANT XI.

CANTO UNDECIMO.

ARGOMENTO.

Ultima ripassata intorno agli eretici. I due poeti s'incaminano verso il settimo circolo. Divisione generale di tutto l'Inferno, tanto della parte ch'è stata veduta, quanto de' tre circoli che restano a vedersi.

CHANT ONZIÈME.

ARGUMENT.

Dernier coup d'œil sur les hérétiques. Les deux poètes marchent vers le septième cercle. Division générale de tout l'Enfer, tant de ce qu'on a vu, que des trois cercles qui restent à voir.

In sù l'estremità d'un' altra ripa,
Che faceva gran pietre rotte in cerchio,
Venimmo sopra più crudele stipa:
E quivi per l'horribile soperchio
Del grande puzzo che l'abisso gitta,
Ci raccostammo dietro ad un coperchio
D'un grand' avello: ov'i vid'una scritta
Che diceva, Anastasio papa guardo,
Lo qual trasse Fotin della via dritta.

Tout à l'extrémité d'un autre bord, où s'ouvre
Un grand rocher fendu, j'arrive et je découvre
De plus cruels tourments dans un cercle nouveau.
L'infecte puanteur qu'exhale ce caveau,
Me refoule bientôt vers une vaste tombe;
Un couvercle au-dessus du sépulcre retombe
Avec ces mots : « Je garde en son triste destin
Le pontife Anastase égaré par Photin [1]. »
—Il convient qu'à l'odeur de l'infernal bitume,

Lo nostro scender convien'esser tardo,
Sì che s'ausi un poco prima il senso
Al tristo fiato, e poi non fia riguardo:
Così'l maestro, et io: alcun compenso,
Dissi lui, trova che, tempo non passi
Perduto; et egli: vedi ch'a ciò penso.
Figliuol mio, dentro da cotesti sassi,
Cominciò poi a dir, son tre cerchietti
Di grado in grado, come que' che lassi;
Tutti son pien di spirti maladetti:
Ma perchè poi ti basti pur la vista,
Intendi come e perchè son constretti.
D'ogni malitia ch'odio in cielo acquista,
Ingiuria è il fine; et ogni fin cotale
O con forza, o con frode altrui contrista.
Ma perchè frode è de l'huom proprio male,
Più spiace a Dio; e però stan di sutto
Gli frodolenti, e più dolor gli assale.
De' violenti il primo cerchio è tutto;
Ma perchè si fa forza a tre persone,
In tre gironi è distinto e construtto.
A Dio, a se, al prossimo si pone

En allant lentement, la marche t'accoutume,
Puis tu regarderas dans le triste chemin.—
Ainsi parlait alors le poète romain.
Et moi : Faites du moins qu'en ces heures amères
Le temps pour mon esprit ne se perde en chimères.
—Je lis dans tes pensers, dit-il, et t'apprendrai
Qu'au milieu de ces rocs se groupent par degré
Trois cercles plus petits, tous pleins d'âmes damnées ;
Mais pour qu'un seul coup d'œil juge leurs destinées,
Sache avec leur péché, leur peine en cet endroit.
De tout méfait qu'au ciel on réprouve à bon droit,
L'injustice est la fin, et cette fin fatale
Blesse autrui par la fraude ou la force brutale.
Mais parce que la fraude est le commun effort
De notre humanité, Dieu la hait bien plus fort [2] ;
Or, pour cette raison plus de douleur comprime
Au profond de ces lieux ceux que damne ce crime.
Le premier cercle est tout aux violents pervers ;
Comme la violence a trois aspects divers [3],
Trois girons bien distincts sont construits dans l'enceinte.
Par force on fait outrage à la justice sainte,
A soi-même,—au prochain, tant en lui qu'en son bien ;

Far forza; dico in sè, et in lor cose,
Com'udirai con aperta ragione.
Morte per forza, e ferute dogliose,
Nel prossimo si danno; e nel su'havere
Ruine, incendi, e tollette dannose:
Onde homicide, e ciascun che mal fiere,
Guastatori, e predon tutti tormenta
Lo giron primo per diverse schiere.
Puote huomo haver in se man violenta,
E ne' suoi beni: e però nel secondo
Giron convien che sanza prò si penta,
Qualunque priva se del vostro mondo,
Biscazza, e fonde la sua facultate,
E piange là dov'esser dee giocondo.
Puossi far forza nella Deitate
Col cor negando, e bestemmiando quella,
E spregiando natura e sua bontate;
E però lo minor giron suggella
Del segno suo e Sodoma e Caorsa,
E chi spregiando Dio col cor favella.
La frode, ond'ogni conscienza è morsa,
Può l'huomo usare in colui che'n lui fida,

Et je vais,—si tu veux ici m'écouter bien,
Le démontrer sans peine à ta raison novice.
On blesse le prochain par meurtre ou par sévice
En sa personne, et puis en ses possessions
Par incendie et vol et dégradations.
Ainsi, qui lèse autrui par ces œuvres perverses,
Larron, tueur, pillard, — en des peines diverses
Dans le premier giron trouve ici son enfer.
L'homme ayant tout perdu, sur soi tourne le fer;
Donc au second giron le désespoir torture
Celui qui, s'arrachant à la douce nature,
Quand tout fut dissipé n'eut que pleurs douloureux
Aux lieux où son destin eût dû paraître heureux.
On peut par violence outrager Dieu lui-même,
S'il advient que de cœur on le nie ou blasphème,
Ou qu'on prenne en dédain Nature et sa merci.
Pour ce, le plus petit des girons que voici,
Sur Cahors et Sodôme[4], et tout pécheur insigne
Qui méprise et blasphème, — imprimera son signe.
L'homme usant de la fraude ardente à mordre en lui,
Peut tromper et celui qui se fie, et celui
Qui ne lui donnait pas confiance parfaite.

Et in quei che fidanza non imborsa.
Questo modo di retro par ch'uccida
Pur lo vincol d'amor che fa natura;
Onde nel cerchio secondo s'annida
Ipocrisia, lusinghe e chi affattura
Falsità, ladroneccio e simonia,
Roffian, baratti e simile lordura.
Per l'altro modo quel amor s'oblia,
Che fa natura, e quel ch'è poi aggiunto,
Di che la fede special si cria;
Onde nel cerchio minore, ov'è'l punto
Dell' universo in sù che Dite siede,
Qualunque trade in eterno è consunto.
Et io: Maestro, assai chiaro procede
La tua ragion, et assai ben distingue
Questo baratro, e'l popol che'l possede.
Ma dimmi: quei de la palude pingue,
Che mena'l vento, e che batte la pioggia,
E che s'incontran con si aspre lingue,
Perchè non dentro de la citta roggia
Son ei puniti, se Dio gli ha in ira?
E se non gli ha, perchè son a tal foggia?

Or, la chaîne d'amour, que le ciel même a faite,
Se trouve au premier cas brisée, — et c'est raison
Qu'au fond du second cercle, en la noire prison,
Nichent l'hypocrisie et la fausseté vile,
Qui caresse et séduit par sa douceur servile,
Le vol, la simonie et cent fléaux divers,
Et l'impur ruffien et le pipeur pervers.
Mais, dans le premier cas, il se fait qu'on oublie
Tous les nœuds dont déjà la nature nous lie,
Et ceux formés plus tard, d'où naissent entre tous
La foi particulière et des rapports plus doux ;
Donc, au plus retréci de ces gouffres immondes,
Où l'horrible Dité siége au centre des mondes,
Tout traître doit brûler pendant l'éternité.
Et moi : Tous vos discours me frappent de clarté,
O mon maître, et je vois assez quel est ce gouffre,
Et quel peuple maudit à tout jamais y souffre.
Mais dites-moi, pourquoi ceux du marais fangeux,
Fouettés par la tourmente et le vent orageux,
Que j'ai vus s'accabler de si dures paroles,
N'entrent-ils dans ces murs hérissés de furolles
Si Dieu de son courroux punit leur attentat ?

Et egli a me: perchè tanto delira,
Disse, l'ingegno tuo da quel che sole?
Over la mente dove altrove mira?
Non ti rimembra di quelle parole
Con lequai la tua Etica pertratta
Le tre disposition che'l ciel non vole?
Incontinenza, malitia e la matta
Bestialitate? e come incontinenza
Men Dio offende, e men biasimo accatta?
Se tu riguardi ben questa sentenza,
E rechiti a la mente chi son quelli
Che su di fuor sostengon penitenza:
Tu vedrai ben, perchè da questi felli
Sien dipartiti, e perchè men crucciata
La divina Giustitia gli martelli.
O sol che sani ogni vista turbata,
Tu mi contenti sì, quando tu solvi;
Che, non men che saver, dubbiar m'aggrata.
Ancor' un poco'ndietro ti rivolvi,
Diss'io, là dove dì ch'usura offende
La divina bontate, e'l groppo solvi.
Filosofia, mi disse, a chi l'attende

Sinon, pourquoi sont-ils en ce funeste état?
— Où s'égare ton sens? — contre ton habitude,
D'où viennent tant d'erreur et tant d'incertitude?
Ne te souviens-tu plus de tout ce que t'apprit
Le livre de l'Ethique[5]; et comme il est écrit
Des trois conditions que Dieu voue au supplice?
Péché d'incontinence et péché de malice,
Et bestialité d'instinct fol et brutal;
Et que l'incontinence est péché moins fatal?
Or, si tu veux à fond suivre cette sentence,
Et te bien rappeler ceux qui font pénitence
En dehors de ces murs, — tu verras, je le dis,
Pourquoi Dieu les sépare ainsi de ces maudits,
Et pourquoi sa justice est pour eux moins sévère. —
O vous qui m'éclairez, soleil que je révère!
J'aurai tant de bonheur, dis-je, à vous écouter,
Que non moins qu'à savoir, je m'agrée à douter;
Mais daignez un instant revenir à mesure,
Au point où vous m'avez annoncé que l'usure
Est encore une offense à la sainte bonté;
Tranchez encor ce doute où je suis arrêté. —
— Pour qui l'a pu connaître en tout point, et s'y fie,

Nota non pur in una sola parte,
Come natura lo su'corso prende
Dal divino'ntelletto, e da su' arte.
E se tu ben la tua Fisica note,
Tu troverai, non dopo molte carte,
Che l'arte vostra quella quanto pote
Segue, come'l maestro fa il discente,
Sì che vostr' arte a Dio quasi è nipote.
Da queste due, se tu ti rechi a mente,
Lo Genesi dal principio convene,
Prender sua vita, et avanzar la gente.
E perchè l'usuriere altra via tene,
Per se natura, e per la sua seguace
Dispregia, poi ch'in altro pon la spene.
Ma seguimi horamai, che'l gir mi piace:
Che i Pesci guizzan su per l'orizonta;
E'l carro tutto sovra'l coro giace,
E'l balzo via là oltre dismonta.

IL FINE DEL CANTO UNDECIMO.

Il sera démontré par la philosophie,
Dit-il, que la nature a reçu son emploi
De l'esprit éternel, et n'agit qu'à sa loi.
La Physique, de plus, sans peine fait comprendre
Que l'art à la nature avec soin va se prendre,
Comme un disciple au maître attentif en tout lieu;
Si que l'art semble alors s'apparenter à Dieu [6].
Et maintenant encor, si tu veux, à ton aise,
Te remettre en esprit les livres de Genèse [7],
C'est de nature et d'art qu'un peuple aux premiers jours
Doit protéger sa vie en avançant toujours :
Or, l'usurier méprise, alors qu'il se fourvoie,
Et la nature et l'art dont il quitte la voie.

Mais suis-moi, hâtons-nous en la noire prison,
Le signe des Poissons s'avance à l'horizon,
Et le céleste char sous le Corus décline [8],
Et là bas devant nous s'élargit la colline.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

NOTES

DU CHANT ONZIÈME.

1. Photin, prêtre de Thessalie, enseigna que le Saint-Esprit ne procédait pas du père, et que le père était plus grand que le fils. Cette doctrine hérétique, quoique censurée par nombre d'évêques, fut cependant adoptée par le pape Anastase II. Ce dernier mourut au moment où il s'apprêtait à soutenir, par la discussion, la nouvelle hérésie.

2. « La bête ne peut en effet user de fraude, la fraude étant le mauvais usage de la raison. » (Rivarol.)

3. Si comme poésie ces distinctions sont bien lourdes, bien fatigantes et bien arides; si comme thème à traduire elles sont une rude tâche, une condamnation bien dure aux travaux forcés de la versification, et au boulet de la rime, il ne faut cependant, comme Rivarol l'a fait observer le premier, les passer dédaigneusement, puisqu'elles ont peut-être servi d'inspiration à Montesquieu, réduisant aussi toutes les injustices à celles de la violence et à celles de la ruse.

4. Sodôme et Gomorrhe furent, on le sait, brûlées du feu du ciel, en punition de leurs vices.

Il paraîtrait que Cahors, à l'époque où vivait le Dante, était en mauvaise renommée d'usure, et servait de réceptacle à tous les honnêtes financiers qui venaient y prendre retraite, après d'honorables économies sur les fonds du prochain.

5. Le Dante cite ici les principales bases de la philosophie d'Aristote, tant aux livres de l'Ethique qu'à ceux de la physique.

C'est cependant à cette grande encyclopédie si étrangement dénaturée par de si étranges disciples, qu'il faut remonter pour trouver posé pour la première fois, ce seul et éternel axiôme de l'art vrai : La nature procède de Dieu, l'art procède de la nature.

6. Si che vostr'arte à Dio quasi è nipote.

Mot à mot :

Si que votre art est petit fils de Dieu.

La nature, mère de l'art, étant la fille de Dieu.

Je me suis efforcé de conserver au moins une idée de cette forme si naïve et gracieuse.

7. Il est écrit en la Genèse, qu'au commencemént du monde il fallut que l'homme satisfît à ses besoins en appelant à son aide et l'art et la nature, et avançât toujours dans la perfection de l'une par l'autre.

L'usure arrivant à des bénéfices, sans passer par l'une ou l'autre de ces deux conditions licites de gain, se trouve condamnée aux Écritures, en maint passage, et il est dit au Lévitique : *pecuniam tuam non dabis fratri tuo ad usuram, et frugum surabundantiam non exiges.*

On ne voulait pas absolument alors, dit Rivarol, que l'argent

produisit l'argent, et tout intérêt était traité d'usure, parce qu'on ne regardait pas l'argent comme une véritable marchandise, mais seulement comme un signe. On se trompait; l'argent est signe et marchandise à la fois.

8. Le poète est entré dans l'enfer le soir du vendredi saint, il a noté au 2e chant l'arrivée de la nuit, lorsqu'il a dit :

Déjà le jour baissait.....

Plus tard il désigne l'heure de minuit, lorsque Virgile dit :

Les étoiles au ciel tombent de toute part.

Maintenant il constate la venue de l'aurore, où les Poissons précédant le jour, annoncent la fin de février et le commencement de mars. Enfin il signale le char aux sept étoiles au point d'où souffle le Corus.

FIN DES NOTES DU CHANT ONZIÈME.

CHANT XII.

I.

CANTO DUODECIMO.

ARGOMENTO.

Primo girone del settimo circolo dove si puniscono *i violenti nel prossimo suo*. Il Minotauro che si cibava di carne umana, emblema de' grandi e degli assassini. I Centauri.

CHANT DOUZIÈME.

ARGUMENT.

Premier donjon du septième cercle, où sont punis *les violens contre le prochain*. Le Minotaure qui se nourrissait de chair humaine, emblême des tyrans et des assassins. Les Centaures.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

Era lo loco, ov'a scender la riva
Venimmo, alpestro, e per quel ch'iv' er'anco,
Tal, ch'ogni vista ne sarrebbe schiva.
Qual'è quella ruina che nel fianco
Di là da Trento l'Adice percossè,
O per tremoto, o per sostegno manco:
Che da cima del monte, onde si mosse,
Al piano è sì la roccia discoscesa,
Ch'alcuna via darrebbe a chi sù fosse:

L'endroit où nous marchions pour atteindre le bord,
Présentait de partout un si funeste abord,
Qu'il eût fait reculer tout regard d'épouvante.
Comme au-delà de Trente, où la terre mouvante,
Par un effort des eaux ou d'un grand tremblement,
Offre aux flancs de l'Adige un vaste éboulement,
La cîme du roc noir sur la plaine domine,
Au point que par son dos quiconque s'achemine,
Pour arriver en bas ne trouve aucun sentier;

Cotal di quel burrato era la scesa :
E'n su la punta de la rotta lacca
L'infamia di Creti era distesa,
Che fu concetta ne la falsa vacca;
E quando vide noi se stessa morse,
Sì come quei, cui l'ira dentro fiacca.
Lo savio mio Virgilio gridò : Forse
Tu credi che quì sia 'l Duca d'Atene
Che su nel mondo la morte ti porse.
Partiti, bestia, che questi non vene
Ammaestrato da la tua sorella,
Ma vassi per veder le vostre pene.
Quale quel toro che si lancia in quella,
C'ha ricevuto già 'l colpo mortale,
Che gir non sa, ma quà e là saltella :
Vid'io lo Minotauro far cotale;
E quegli accorto gridò : corri al varco;
Mentre ch'è in furia, è buon che tu ti cale.
Così prendemmo via su per lo scarco
Di quelle pietre che spesso moviensi
Sotto mie' piedi per lo nuovo carco.
Io gìa pensando, e quel disse : tu pensi

De même à nos regards s'offrait le gouffre entier ;
Et l'immense rocher laissait voir sur sa crête
L'effroyable animal, opprobre de la Crète [1],
Par la fausse génisse avec amour conçu.
Et quand le monstre impur alors m'eut aperçu,
Il se prit aussitôt à se mordre avec rage,
Comme s'il eût en lui comprimé quelque outrage.
—Peut-être as-tu pensé voir le héros vainqueur [2],
Qui d'Athènes s'en vint pour te percer le cœur,
Dit le sage, mais fuis, monstre! car tout-à-l'heure
Celui-ci vient pour voir les gouffres où l'on pleure,
Et ce n'est point ta sœur qui l'instruit à venir.—
Tel s'élance un taureau qu'on ne peut retenir,
Lorsque déjà frappé de mort, perdant haleine,
Çà et là, sans savoir, il bondit dans la plaine.
Tel l'affreux Minotaure.—Et toi, descends ici,
Il te convient passer pendant qu'il rage ainsi,
Dit mon guide, et tous deux nous suivons une voie
Où dans des tas pierreux notre pied se fourvoie,
Par des blocs remués sous mon fardeau nouveau.
Donc déjà la pensée occupait mon cerveau.
Et le sage : Ton œil et s'étonne et regarde

Fors'a questa ruina ch'è guardata
Da quell' ira bestial ch'i hora spensi.
Hor vo' che sappi che l'altra fiata
Ch'i discesi quà giù nel basso 'nferno,
Questa roccia non era ancor tagliata.
Ma certo poco pria (se ben discerno)
Che venisse colui che la gran preda
Levò a Dite del cerchio superno,
Da tutte parti l'alta valle feda
Tremò si, ch'i pensai che l'universo
Sentiss' amor, per lo qual è chi creda
Più volte 'l mondo in chaos converso:
Et in quel punto questa vecchia roccia
Quì et altrove tal fece riverso.
Ma ficca gli occhi a valle, che s'approccia
La riviera del sangue, in la qual bolle
Qual che per violenza in altrui noccia.
O cieca cupidigia, o ira folle
Che sì ci sproni ne la vita corta,
E ne l'eterna poi sì mal c'immolle!
I' vidi un'ampia fossa in arco torta,
Come quella che tutto 'l piano abbraccia,

Ces rocs d'où j'ai chassé le monstre qui les garde;
Or, tu sauras que lorsqu'une autre fois je vins
Au profond des enfers en passant ces ravins,
Le rocher sur son flanc n'avait point cette entaille,
Mais peu de temps avant que, livrant sa bataille,
Ne descendit ici le vainqueur tout-puissant[3],
Qui dans le premier cercle arrachait en passant
Au superbe Dité la noble et grande proie;
Comme sous un grand choc qui bouleverse et broie,
L'abîme s'ébranla, si j'ai bon souvenir,
Au point que je crus voir à cet instant, venir
Par les convulsions de cet empire immonde,
L'heure d'amour, qui doit au chaos rendre un monde[4].
A ce jour le rocher antique s'écroula
Comme il est autre part, et comme le voilà.
Mais vois dans le vallon la rivière sanglante,
Rouler un peuple affreux en son onde brûlante,
Peuple par violence au prochain trop fatal! —
O aveugle fureur! courroux fol et brutal!
Qui pour l'éternité noyez dans l'onde amère,
Après tant de tourments, notre vie éphémère!
Je vis un vaste fleuve aux gouffres d'alentour,

Secondo c'havea detto la mia scorta:
E tra 'l piè de la ripa et essa in traccia
Correan Centauri armati di saette,
Come solean nel mondo andar a caccia.
Vedendoci calar ciascun ristette,
E de la schiera tre si dispartiro;
Con archi et asticciuole prima elette.
E l'un gridò da lungi: a qual martiro
Venite voi che scendete la costa?
Ditel costinci; se non, l'arco tiro.
Lo mi maestro disse: la risposta
Farem noi a Chiron costà di presso:
Mal fu la voglia tua sempre sì tosta.
Poi me tentò, e disse: quegli è Nesso
Che morì per la bella Dejanira,
E fè di se la vendetta egli stesso:
E quel di mezzo ch'al petto si mira,
E 'l gran Chirone, il qual nudrì Achille:
Quell' altr' è Folo che fu sì pien d'ira.
D'intorn' al fosso vanno a mille a mille,
Saettando quál ánima si svelle
Del sangue più che sua colpa sortille.

Comme avait dit le maître, arrondir son contour.
Et leurs flèches en main, les Centaures sauvages,
Comme en chasse autrefois, couraient sur ces rivages.
Or, nous voyant venir, ils s'arrêtèrent tous;
Et bientôt trois d'entre eux s'avancèrent vers nous,
Avec leur arc tendu sous la flèche qui glisse.
Et l'un d'eux nous cria de loin : A quel supplice
Descendez-vous ainsi par le sentier maudit?
Répondez, ou je tire!—Et mon maître lui dit :
Chiron dans un instant saura notre pensée,
Souvent on vient à mal par ta fougue insensée.—

Puis me touchant du doigt : C'est Nessus[5], me dit-il,
Mourant pour Déjanire, avec un art subtil
Il assura lui seul sa vengeance funèbre :
Celui-ci sur son sein penchant son front célèbre,
C'est Chiron qui nourrit Achille de sa main;
Puis l'autre c'est Pholus[6], au courroux inhumain.
Et des milliers encor, de leur trait qui l'entame,
Dans la marre de sang vont repousser toute ame
Qui sort du lieu tracé pour punir son péché.—
Des agiles chasseurs je m'étais approché,

Noi ci appressammo a quelle fiere snelle:
Chiron prese uno strale, e con la cocca
Fece la barba indietro a le mascelle.
Quando s'hebbe scoperta la gran bocca,
Disse a' compagni: siete voi accorti,
Che quel di rietro muove ciò ch'e' tocca?
Così non soglion far i piè de' morti.
E 'l mi buon Duca, che già gli era a petto
Ove le due nature son consorti,
Rispose: ben è vivo, e sì soletto
Mòstrarli mi convien la valle buia:
Necessità lo induce, e non diletto.
Tal si partì da cantar alleluia,
Che ne commise quest' officio novo:
Fon è ladron, nè io anima fuia;
Ma per quella virtù, per cu' io movo
Li passi miei per sì selvaggia strada,
Danne un de' tuoi, a cu' noi siamo a provo;
Che ne dimostri là ove si guada;
E che porti costu' in su la groppa;
Chè non è spirto che per l'aer vada.
Chiron si volse in su la destra poppa,

Chiron avec un dard soulevant vers sa bouche
Le flot noir et touffu de barbe qui la bouche,
Dit à ses compagnons, en l'ouvrant largement :
Voyez-vous que celui qui vient en ce moment
Le dernier,—fait mouvoir les cailloux sur la rive,
Jamais aux pieds des morts telle chose n'arrive.—

Et vers lui mon bon guide était déjà venu,
Au point où se formait sur son vaste sein nu [7]
Une double nature :—Il est vivant, sans doute,
Et si je suis son guide aux plaines qu'on redoute,
Disait le sage,—c'est par la nécessité,
Non par un vain désir qu'il y fut incité.
Une femme des chœurs d'éternelle louange [8],
M'a commis à sa garde en cet office étrange;
Or, celui-ci n'est point larron, ni moi pervers.
Mais, par cette vertu qui me pousse à travers
Ces pays infernaux,—accorde un de ta troupe
Qui, nous montrant le gué, puisse le prendre en croupe,
Car pour franchir les airs et passer par-dessus,
Ce n'est point un esprit.—Et Chiron vers Nessus
Se tourne alors à gauche, en lui disant : Viens vite !

E disse a Nesso : torna e sì gli guida,
E fa cansar, s' altra schiera v'intoppa.
Noi ci movemmo con la scorta fida
Lungo la proda del bollor vermiglio ;
Ove i bolliti facen alte strida.
I vidi gente sotto infino al ciglio;
E 'l gran Centauro disse : ei son tiranni
Che dier nel sangue, e nell' haver di piglio.
Quivi si piangon li spietati danni;
Quiv' è Alessandro, e Dionisio fero
Che fè Cicilia haver dolorosi anni :
E quella fronte ch'a 'l pel così nero,
È Azzolino; e quell' altro ch'è biondo,
È Obizo da Esti, il qual per vero
Fu spento dal figliastro su nel mondo.
Allor mi volsi al poeta, e quei disse :
Questi sia hor primo, et io secondo.
Poco più oltre 'l Centauro s'affisse
Sovr' una gente che 'n fin à la gola
Parea che di quel Bulicame uscisse.
Mostrocci un' ombra da l'un canto sola,
Dicendo : colui fesse in grembo a Dio

Tu vas guider ici leur marche, mais évite
Tout autre attroupement qui peut se présenter.—
Le Centaure nous guide, et sans nous arrêter,
Nous suivons cette grève où dans l'onde rougie
Les bouillis ont des cris d'une horrible énergie.
Je les vis jusqu'aux cils, en d'innombrables rangs.
Et le centaure : Ici ce sont tous les tyrans,
Gens de sang et de deuil, aux massacres sauvages,
Qui déplorent au fond leurs horribles ravages.
Là bas, sont Alexandre, et Denis, qui toujours [9]
A la Sicile en pleurs fit de si tristes jours.
Vois Esslin, tête brune ; Obizo, tête blonde [10],
Tué par son beau-fils,—tous deux plusloin, dans l'onde.
Je me tournais alors vers mon guide adoré.

—Écoute le Centaure, et puis je parlerai. —
Il dit, et le démon un peu plus loin s'arrête
Sur des morts qui semblaient de leur rouge retraite
Sortir jusqu'à la gorge.—En un lieu reculé
Il nous fait voir alors un fantôme isolé,
Et nous dit : Celui-ci transperça, dans le temple [11],
Le cœur que la Tamise avec honneur contemple.—

Lo cor che 'n su Tamigi ancor si cola.
Poi vidi genti che di fuor del rio
Tenean la testa, et ancor tutto 'l casso:
E di costor assai riconobb' io.
Così a più a più si facea basso
Quel sangue sì che copria pur li piedi:
E quivi fu del fosso il nostro passo.
Si come tu dà questa parte vedi
Lo Bulicame che sempre si scema,
Disse 'l Centáuro, voglio che tu credi
Che da quest' altra a più a più giù prema
Lo fondo suo, infin ch' ei si raggiunge,
Ove la tirannia convien che gema.
La divina giustitia di quà punge
Quell' Atila che fu flagello in terra;
E Pirro, e Sesto, et in eterno munge
Le lagrime che col bollor diserra
A Rinier da Corneto, a Rinier Pazzo
Che fecero a le strade tanta guerra;
Poi si rivolse e ripassossi 'l guazzo.

IL FINE DEL CANTO DUODECIMO.

Et puis j'en vois encor dans l'eau bouillante étreins,
Sortir du flot sanglant la tête, et jusqu'aux reins;
J'en reconnais plusieurs, et sur la triste rive
Par degrés le sang baisse à ce point qu'il arrive
A ne plus recouvrir que les pieds des damnés;
Or là, pour traverser, nos pas se sont tournés.

— Comme ici tu peux voir baisser l'onde brûlante,
Je t'apprendrai qu'ailleurs, de sa vague sanglante,
Elle pèse toujours d'autant plus sur le fond,
Où sont tant de tyrans au lieu le plus profond.
C'est là qu'à tout jamais, dans sa justice austère,
Dieu comprime Attila, ce fléau de la terre,
Là Pyrrhus [12], là Sextus [13], et Corneto René,
Et puis René Pazzo [14], couple aux pleurs condamné
Dans le fleuve bouillant, pour avoir fait naguère
Sur tous les grands chemins une si triste guerre.—

taure à ces maux s'éloigne, repassant
Loin de nous par le gué de ce fleuve de sang.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

NOTES

DU CHANT DOUZIÈME.

1. Le Minotaure, fruit des amours de Pasiphaë, reine de Crète, et d'un taureau blanc. — Ce monstre, moitié homme et moitié taureau, fut enfermé par Dédale dans le fameux labyrinthe de Crète, jusqu'à ce que Thésée vînt en délivrer les Crétois.

2. Thésée, qui, comme il a été dit tout à l'heure, tua le Minotaure.

3. Virgile dit ici que cet éboulement de rochers fracassés fut produit par le tremblement de terre qui annonça la venue du Christ aux enfers. C'était peu de temps avant cette époque, que Virgile avait pénétré pour la première fois dans les enfers, comme il l'a déjà dit au 9e chant.

4. « Allusion à cette idée, que la vie du monde est une guerre perpétuelle : de sorte que si un jour les élémens venaient à faire alliance, et les grandes pièces de la machine à s'emboîter, il en résul-

terait un craquement ou un choc effroyable, effet de la réunion générale, et bientôt après un calme et un repos de mort. » (Rivarol.)

5. On sait que Nessus offrit à Hercule de transporter Déjanire de l'une à l'autre rive de l'Événus, et qu'arrivé au bord, il voulut l'enlever ; Hercule le blessa d'une flèche empoisonnée ; le Centaure, près de mourir, remit à Déjanire sa tunique trempée de sang comme un talisman qui l'assurerait de l'amour d'Hercule. A peine ce dernier l'eut-il revêtue, qu'il se sentit dévoré des plus cuisantes douleurs, et le Centaure eut sa vengeance posthume dans la mort du héros.

6. Pholus fut tué involontairement par Hercule ; Virgile en parle dans l'*Énéïde*.

7. Les Centaures étaient hommes jusqu'à l'estomac, tout le reste du corps était d'un cheval. Virgile se trouvait alors tout contre le poitrail de Chiron.

8. Béatrix.

9. Alexandre de Phère, et Denis, tyran de Syracuse.

10. Ezzelino, seigneur de Roman près Bassano, après s'être emparé de la marche de Trévise, il fit peser sur les vaincus la plus lourde tyrannie.

Obizo d'Est, marquis de Ferrare, qui mourut, après de longues cruautés, de la main de son fils naturel.

11. Gui, fils de Simon de Montfort, tua à Viterbe, dans une église, le fils de Richard III d'Angleterre. Le corps de ce prince,

nommé Henri, fut transporté à Londres, et une statue lui fut élevée, tenant en main une coupe d'or qu'il présentait à son frère, et dans laquelle on avait embaumé son cœur.

12. Est-ce Pyrrhus, fils d'Achille, ou Pyrrhus, roi d'Epire ? Les commentateurs n'ont pas levé ce doute ; cependant le héros farouche qui massacra Priam et Polixène, semble avoir plus de droits que son homonyme à la distinction du poète.

13. Sextus, fils de Pompée, ou Sextus, fils de Tarquin.
Le premier avait fait le métier de pirate, et Lucain dit de lui :

Sextus erat magno proles indigna parente.

14. René Cornettò et René Pazzo, deux assassins fameux, issus de familles illustres.

FIN DES NOTES DU CHANT DOUZIÈME.

CHANT XIII.

CANTO DECIMOTERZO.

ARGOMENTO.

Secondo girone ove sono puniti *li violenti contro se medesimi*, tanto i suicide, quanto que' che si sono fatti uccidere. Descrizione del di loro supplizio. Le arpie e le cagne negre, doppio emblema degli affanni che cagionano la noja della vita.

CHANT TREIZIÈME.

ARGUMENT.

Second donjon où sont punis *les violents contre eux-mêmes*, tant les suicides que ceux qui se sont fait tuer. Description de leur supplice. Les harpies et les chiennes noires, double emblême des peines qui donnent le dégoût de la vie.

Non era ancor di là Nesso arrivato,
Quando noi ci mettemmo per un bosco
Che da nessun sentiero era segnato.

Non frondi verdi, ma di color fosco;
Non rami schietti, ma nodosi e 'nvolti;
Non pomi v'eran, ma stecchi con tosco.

Non han sì aspri sterpi nè sì folti,
Quelle fiere selvagge che 'n odio hanno
Tra 'Cecina e Corneto i luoghi colti.

Nessus n'atteignait pas encor l'autre rivage ;
Que déjà nous voyons une forêt sauvage
Où trace de sentier ne semblait s'agrandir.
Le feuillis triste et noir jamais n'y put verdir ;
Les rameaux tout noueux, les branches épineuses,
Y portent pour tout fruit des ronces vénéneuses ;
De Cécine à Cornette en leurs bois écartés [1],
Les animaux n'ont pas d'abris plus détestés,
De taillis plus affreux et plus noirs. — Les harpies [2]

Quivi le brutt' harpie lor nidio fanno,
Che cacciar de le Strofade i Troiani
Con tristo annuntio di futuro danno.
Ale hanno late, colli, e visi humani,
Piè con artigli, pennuto 'l gran ventre:
Fanno lamenti in sù gli alberi strani.
E 'l buon Maestro: prima che più entre,
Sappi che se' nel secondo girone,
Mi cominciò a dire, e sarai mentre
Che tu verrai ne l'horribil Sabbione;
Però riguarda ben: sì vederai
Cose che torrian fede al mi' sermone.
I sentia d'ogni parte traher guai,
E non vedea persona che 'l facesse;
Perch' i tutto smarrito m'arrestai.
I credo ch' ei credette ch' io credesse
Che tante voci uscisser tra que' bronchi,
Da gente che per noi si nascondesse:
Però, disse 'l Maestro, se tu tronchi
Qualche fraschetta d' una d' este piante,
I pensier ch' ai si faran tutti monchi.
Allor porsi la mano un poco avante,

Font leurs nids odieux sous ces ombres impies ;
Des Strophades jadis, leurs oracles hideux
Chassèrent en grand deuil les Troyens hasardeux.
Elles ont face humaine, avec de larges ailes,
Et des griffes aux pieds, et des plumes sous elles ;
Et sur les noirs rameaux se lamentent toujours.
— Sache, avant de marcher en ces tristes séjours,
Que dans le second cercle à présent je t'entraîne,
Jusqu'à ce que tu sois sur la terrible arène.
Mais vois bien s'il n'est rien en ce pays maudit
Qui te donne créance en tout ce que j'ai dit. —
Ainsi parlait le maître ; et moi sans voir une ombre,
De partout cependant j'oyais des cris sans nombre.
Pour ce, je m'arrêtais pensif et tout surpris.

Et je crois qu'il croyait que j'avais cru ces cris [3]
Sortis du bois impur qui sous ces sombres dômes
Cachait à nos regards tout une race d'hommes.
Et le divin seigneur me parlait en ces mots :
— Si ta main arrachait un de ces noirs rameaux [4],
Tu verrais combien vaine est ici ta pensée. —
Donc, vers un grand buisson ma main s'est avancée,

E colsi un ramuscel da un gran pruno :
E 'l tronco suo gridò : perchè mi schiante?
Da che fatto fù poi di sangue bruno,
Ricominciò a gridar : perchè mi sterpi?
Non hai tu spirto di pietate alcuno?
Huomini fummo, e hor sem fatti sterpi :
Ben dovrebb' esser la tua man più pia,
Se state fossim' anime di serpi.
Come d' un stizzo verde che arso sia
Da l' un de' lati, che da l'altro geme,
E cigola per vento che va via;
Così di quella schieggia usciva inseme
Parole e sangue, ond' i lasciai la cima
Cadere, e stetti come l' huom che teme.
S' egli havesse potùto creder prima,
Rispose 'l savio mio, anima lesa,
Ciò ch'a veduto, pur con la mia rima,
Non haverebbe in te la man distesa :
Ma la cosa incredibile mi fece
Indurlo ad ovra ch'à me stesso pesa.
Ma dilli, chi tu fosti; sì che 'n vece
D' alcun' ammenda tua fama rinfreschi

J'en arrache une branche, et le tronc à l'instant
Jette ce cri : Pourquoi me déchirer autant ?—
Puis un sang noir s'épanche, et le tronc recommence :
— Pourquoi me déchirer, n'as-tu point de clémence?
Chacun de nous fut homme avant d'être arbre ici,
Mais ta main nous devrait même plus de merci
Quand d'un reptile impur nous eussions été l'âme. —
Si d'une branche verte un bout est dans la flamme,
On peut voir l'autre bout où pétille un son clair,
S'égoutter et gémir au passage de l'air;
Ainsi le tronc brisé jetait par sa blessure
Et le sang et la plainte. Et ma main trop peu sûre
Laissa choir le rameau, dans l'effroi qui me prit.

— S'il eût pu, dit le sage, ô douloureux esprit!
Croire à ce qu'il peut lire en mes vers,— tout-à-l'heure
Il n'eût point de sa main blessé ton tronc qui pleure,
La chose est peu croyable et m'a fait lui donner
Ce conseil que j'aurai peine à me pardonner.
Mais dis ton nom, afin que faisant œuvre pie,
Au monde qui l'attend son offense s'expie
Lorsqu'il rappellera ta renommée à tous. —

Nel mondo sù, dove tornar gli lece.

E 'l tronco: sì col dolce dir m' adeschi,
Ch' i non posso tacere: e voi non gravi,
Perch' io un poco a ragionar m' inveschi.

Io son colui che tenni ambo le chiavi
Del cuor di Federigo, e che le volsi
Serrando et disserrando sì soavi,

Che dal secreto suo quasi ogn' huom tolsi:
Fede portai al glorioso uffitio
Tanto, ch' i ne perde' le vene e' i polsi.

La meretrice, che mai dall' hospitio
Di Cesare non torse gli occhi putti,
Morte commune e delle corti vitio,

Infiammò contra me gli animi tutti;
E gl' infiammati infiammar sì Augusto,
Che lieti honor tornaro in tristi lutti.

L' animo mio per disdegnoso gusto,
Credendo col morir fuggir disdegno,
Ingiusto fece me contra me giusto.

Per le nuove radici d'esto legno
Vi giuro che giamai non ruppi fede
Al mi' Signor che fù d' honor sì degno:

— Tu sais me captiver par un parler si doux, —
Dit le tronc, — qu'à présent je ne saurais me taire;
Permettez donc qu'ici ma douleur solitaire
Prenne joie un moment à vous entretenir:
Je suis celui qui sut autrefois seul tenir [5]
Du cœur de Frédéric les clés toute-puissantes;
Seul j'ouvrais et fermais ses faveurs incessantes;
J'arrachais toute autre âme à son intimité,
Et je faisais mon œuvre avec fidélité,
Tant que mon pouls éteint se mourait à la tâche;

Mais celle dont toujours l'affreux regard s'attache
Au palais des Césars, courtisane des cours,
Qui corrompt toute chose et tue en ses discours,
Enflamma contre moi tant de fureur injuste,
Et par ces enflammés sut enflammer Auguste
Au point que mes honneurs se changèrent en deuil.
Or, las de ces mépris, mon cœur en son orgueil
Espérant que la mort à ses maux compatisse,
Contre mon sein de juste arme son injustice.

Mais par ce bois fatal qui s'embranche sur moi,

Et se di voi alcun nel mondo riede,
Conforti la memoria mia che giace
Ancor del colpo ch' invidia le diede.
Un poco attese, e poi da ch' ei si tace,
Disse l' poeta a me: non perder l' hora,
Ma parla e chiedi a lui se più ti piace.
Ond' io a lui: dimandal' tu ancora
Di quel che credi ch' a me satisfaccia;
Ch' i non potrei, tanta pietà m'accora.
Però ricominciò: se l' huom ti faccia
Liberamente ciò che l' tuo dir prega,
Spirito 'ncarcerato, ancor ti piaccia
Di dirne, come l' anima si lega
In questi nocchi, e dinne, se tu puoi,
S' alcuna mai di tai membra si spiega.
Allor soffiò lo tronco forte, e poi
Si convertì quel vento in cotal voce:
Brevemente sarà risposto a voi.
Quando si parte l' anima feroce
Del corpo, ond' ella stessa s' è disvelta,
Minos la manda a la settima foce.
Cade in la selva, e non l'è parte scelta,

Je le jure, jamais je ne brisai la foi
Due au maître en tout point si digne qu'on l'honore;
Donc, si l'un de vous deux là-haut retourne encore,
Qu'il veuille bien un jour laver mon souvenir
Que d'un si noir méfait l'envie a pu ternir. —
Et comme il se taisait : Sur ce qui t'intéresse,
Dit mon guide, à présent parle-lui; le temps presse; —
—Interrogez-le encor, vous savez mon désir;
Pour moi, tant la pitié vient au cœur me saisir,
Je ne saurais. — Et lui, s'adressant au fantôme :
Pauvre âme ici captive, il faudra que cet homme
Se rende à tes souhaits, mais veuille publier
Comme en ces nœuds impurs l'âme vient se lier;
Pourra-t-elle jamais briser leur rude écorce? —

Mon guide se taisait, le tronc souffle avec force,
Et son souffle nous rend ces mots : Je serai bref :
Lorsqu'une âme en fureur dépouille de son chef
L'enveloppe du corps, dans la septième sphère
Minos par son arrêt à jamais la défère.
Où le hasard la pousse en la triste forêt,
Comme un grain du semeur tombé dans le guérêt,

Ma là, dove fortuna la balestra,
Quivi germoglia, come gran di spelta.
Surge in vermena et in pianta silvestra,
L' harpie pascendo poi de le sue foglie
Fanno dolor, et al dolor finestra.
Come l'altre, verrem per nostre spoglie,
Ma non però ch' alcuna sen' rivesta,
Che non è giusto haver ciò ch' uom si toglie.
Quì le trascineremo, e per la mesta
Selva saranno i nostri corpi appesi,
Ciascun al prun dell' ombra sua molesta.
Noi eravamo ancor al tronco attesi
Credendo ch' altro ne volesse dire,
Quando noi fummo d'un romor sorpresi,
Similemente a colui che venire
Sente 'l porco e la caccia alla sua posta,
Ch' ode le bestie e le frasche stormire.
Et ecco due alla sinistra costa
Nudi e graffiati, fuggendo sì forte,
Che della selva rompen' ogni rosta.
Quel dinanzi: hor accorri, accorri morte;
E l' altro, cui pareva tardar troppo,

Elle germe en tombant, et dans ces champs impies
Elle est plante d'abord, puis arbre.— Les harpies
Dévorent ses bourgeons, et par maintes douleurs
Ouvrent en même temps une issue à ses pleurs.
Comme d'autres un jour nous reverrons nos restes,
Mais sans jamais vêtir ces dépouilles funestes,
Car l'homme n'a plus droit à ce qu'il s'est ôté.
Or, nous les traînerons dans le bois détesté,
Et chacune de nous pourra voir son cadavre
Pendu sur l'arbre impur où son âme se navre.—

Et tous deux, attentifs au lugubre discours,
Nous attendions que l'ombre en poursuivît le cours,
Lorsque grande rumeur vint frapper notre oreille.
Le chasseur dans les bois l'entend toute pareille
Lorsque l'air vient frémir au-dessus du hallier,
Et que les chiens vers lui poussent le sanglier.
Voilà qu'à notre gauche alors passent deux ombres,
Deux morts, nus, déchirés, fuyant dans les bois sombres,
Si raide, que leurs pieds brisent tous les rameaux.
Le premier crie : O Mort, accours, Mort!— A ces mots,
Le second, qui paraît attardé dans sa route,

Gridava: Lano sì non furo accorte
Le gambe tue alle giostre del Toppo.
E poi che forse gli fallia la lena,
Di se e d' un cespuglio fece un groppo.
Dirietr' a loro era la selva piena
Di nere cagne, bramose e correnti,
Come veltri ch' uscisser di catena.
In quel che s' appiattò miser li denti,
E quel dilaceraro a brano a brano:
Poi sen' portar quelle membra dolenti.
Presemi allor lo mio duca per mano,
E menommi al cespuglio che piangea
Per le rotture sanguinenti in vano.
O Giacopo, dicea, da Sant' Andrea,
Che t' è giovato di mi fare schermo?
Che colpa ho io della tua vita rea?
Quando 'l Maestro fù sovr' esso fermo;
Disse: chi fosti che per tante punte
Soffi col sangue doloroso sermo?
E quegli a noi: o anime, che giunte
Siet' a veder lo stratio dishonesto
Ch' alle mie frondi sì da me disgiunte,

Répond : Lano! Lano [6]! ta dernière déroute
A Toppo vit tes pieds moins prompts à tressaillir!
Et le souffle venant alors à lui faillir,
Contre un tronc épineux il s'accroupit. — Derrière,
Des chiennes au poil noir, hurlent dans la clairière,
Comme, hors du collier, des lévriers ardents;
Puis toutes ont bientôt fait œuvre de leurs dents
Sur celui qui se cache, et déchirant sa proie,
Chacune emporte au loin un membre qu'elle broie.
Mon guide me conduit vers le tronc épineux
Qui pleure par les trous tout sanglants de ses nœuds :

— « Pour t'abriter à moi quelle est donc ton envie? —
Jacques de Saint André! dans ta coupable vie [7],
Disait-il, quelle part m'est-il échu d'avoir? »—

Et le sage : Qui donc es-tu, toi qu'on peut voir
Verser et sang et pleurs de tes maintes blessures?—
—O vous qui m'avez vu souffrir tant de morsures
Dans l'affreux traitement qui m'a tant effeuillé,
Ramassez les débris dont je fus dépouillé,
Et laissez-les au pied de mon buisson si triste :

Raccoglietel' al piè del tristo cesto.
I fui della città che nel Battista
Cangiò 'l primo padrone, ond' e' per questo
Sempre con l' arte sua la farà trista:
E se non fosse che 'n sù 'l passo d' Arno
Riman ancor di lui alcuna vista,
Quei cittadin che poi la rifondarno,
Sovra 'l cener che d' Atila rimase,
Havrebber fatto lavorare indarno.
I fei giubbetto a me delle mie case.

IL FINE DEL CANTO DECIMOTERZO.

Je suis de la cité qui pour saint Jean-Baptiste [8]
A quitté le patron de ses antiques jours.
Or, l'art puissant du dieu l'en punira toujours,
Et n'eût été qu'un pont de l'Arno garde encore
Une image de Mars qui toujours le décore,
En vain nos citoyens, avec un noble orgueil,
Sur le sac d'Attila, dans la cendre et le deuil,
Eussent fait tant d'efforts pour relever leur ville.
Je me fis sous mon toit une potence vile [9].—

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

NOTES

DU CHANT TREIZIÈME.

1. Cécine, rivière qui coule dans le Volatéran; Cornetto, ville du royaume de saint Pierre, près de Montefiascone.

2. Voyez la description des harpies dans l'*Eneïde*, où elles annoncent de longues traverses et de longues privations aux Troyens :

Una in præcelsâ consedit rupe Celæno, etc.....

ÆNEÏDOS, Liber III.

3. I credo ch' ei credette ch' io credesse.

J'ai traduit mot à mot.

4. Au même livre de l'*Eneïde*, voir l'épisode de Polydore.

5. Il est ici question du Capouan Pierre Desvignes, qui, devenu chancelier de l'empereur Frédéric II, accapara à lui seul toute la faveur impériale. Les courtisans jaloux de cet homme, après de longs efforts pour le perdre dans l'esprit de son maître, lui supposèrent des intelligences avec les papes, ennemis de l'empereur ; ce dernier se laissa enfin prévenir contre son chancelier, et lui fit crever les yeux. Desvignes ne pouvant survivre à la perte de la vue et de son crédit, se donna la mort. On l'avait accusé d'être l'auteur du livre des *Trois Imposteurs*, que les papes attribuaient aussi à son maître.

6. Lano était né à Sienne : après avoir dissipé une fortune considérable, il demanda et obtint du service pour aller secourir les Florentins contre les habitants d'Arezzo. Surprise à l'improviste, sa troupe prit la fuite et fut taillée en pièces. Lui-même préféra, malgré la possibilité de s'échapper, se précipiter au milieu des ennemis et se faire tuer.

7. Jacques de Saint-André, dont l'ombre s'était cachée tout à l'heure derrière le buisson, avait vécu à Padoue dans le luxe et la dissipation, prodiguant, jusqu'à l'extravagance, les festins et les fêtes, et occupant chaque jour la ville par quelque nouvelle folie de luxe et de magnificence.

8. Florence, avant d'embrasser le christianisme, était placée sous la protection de Mars. La superstition populaire faisait de la statue du dieu le palladium de la ville; plus tard, cependant, le temple de Mars fut dédié à saint Jean-Baptiste; mais par une compensation qui n'était pas rare en Italie, la statue de l'ancien dieu fut conservée aux bords de l'Arno. Attila détruisit Florence, et la statue fut précipitée dans le fleuve, d'où on l'a retirée en 802, lorsque Charlemagne releva les murs de la ville saccagée; et c'était une opinion générale qu'on dut à sa protection de pouvoir rebâtir Florence.

9. Le buisson qui vient de donner aux deux poètes l'explication du supplice de tous ceux qui se sont suicidés, est sans doute un Florentin, puisque le Dante s'émeut, comme il le dit en commençant le chant suivant, au souvenir de la patrie; mais on ignore et son nom et sa vie, plusieurs Florentins ayant à la même époque choisi le même genre de mort.

FIN DES NOTES DU CHANT TREIZIÈME.

CHANT XIV.

CANTO DECIMOQUARTO.

ARGOMENTO.

Terzo girone nello quale sono punite tre sorti di violenze. Quella contro Dio, ossia l'empietà; quella contro natura, ossia la Sodomia; e quella contro la società, ossia l'usura. Descrizione del suplicio degli empj. Allegoria sopra il tempo e sopra i fiumi dell'Inferno.

CHANT QUATORZIÈME.

ARGUMENT.

Troisième donjon dans lequel sont punies trois sortes de violences. Celle contre Dieu, ou l'impiété; celle contre nature, ou la sodomie; et celle contre la société, ou bien l'usure. Description du supplice des impies. Allégorie sur le temps et sur les fleuves d'Enfer.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Poi che la carità del natio loco
Mi strinse, raunai le fronde sparte,
E reddelle a colui ch' era già roco.

Indi venimmo al fine, ove si parte
Lo secondo giron dal terzo, e dove
Si vede di giustitia horribil arte.

A ben manifestar le cose nove,
Dico che arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.

L'amour du lieu natal m'émeut pour tant de maux
Ramassant, tout épars, et feuilles et rameaux,
Je les remets au tronc dont la plainte s'altère.
Et nous venions aux lieux où la justice austère
Dans le troisième cercle, au sortir du second,
Montre en d'affreux tourments un art bien plus fécond.
A dire vrai, c'était devant nous une lande;
La forêt à l'entour lui servait de guirlande;
Comme l'impur fossé faisait pour la forêt;

La dolorosa selva l' è ghirlanda
Intorno, come 'l fosso tristo ad essa:
Quivi fermammo i piedi a randa a randa.
Lo spazzo er' una rena arida e spessa
Non d' altra foggia fatta che colei
Che fù da' piè di Caton già soppressa.
O vendetta di Dio, quanto tu dei
Esser temuta da ciascun che legge
Ciò che fù manifesto a gli occhi miei!
D' anime nude vidi molte gregge,
Che piangean tutte assai miseramente,
E parea posta lor diversa legge.
Supin giaceva in terra alcuna gente:
Alcuna si sedea tutta raccolta:
Et altr' andava continuamente.
Quella che giva intorno era più molta,
E quella men che giacev' al tormento;
Ma più al duolo havéa la lingua sciolta.
Sovra tutto 'l sabbion d' un cader lento
Pioven di fuoco dilatate falde,
Come di neve in alpe sanza vento.
Quali Alessandro in quelle parti calde

Et nos pas s'enrayaient comme dans un guéret.
Cette étendue à l'œil offrait son lit de sable,
Aride, épais, pareil au sol infranchissable
Que Caton dut fouler autrefois sous ses pas.

O vengeance de Dieu! quel effroi n'es-tu pas
Pour quiconque aura lu ce qui, dans ces ténèbres,
Fut rendu manifeste à mes regards funèbres!

Je vis des morts tout nus, par immenses troupeaux,
Geindre dans les tourments sans trève ni repos.
Ils paraissaient subir lois et peines diverses;
Je parcourais alors leurs peuplades perverses :
Les uns jonchaient le sol, d'autres s'accroupissaient
Tout courbés; — les derniers allaient et ne cessaient.
Plus nombreuse à la course était la foule austère,
L'autre le semblait moins, qui gisait sur la terre;
Mais sa plainte accusait de plus âpres douleurs.
Et partout lentement sur le sable des pleurs,
Comme la neige aux monts Alpins, quand le vent passe,
L'ardente pluie en feu descendait dans l'espace.
De même qu'Alexandre, au désert embrasé',

D' India vide sovra lo suo stuolo
Fiamme cader insin a terra salde:
Perch' ei provide a scalpitar lo suolo
Con le sue schiere, perciò che 'l vapore
Me' si stingueva, mentre ch' era solo;
Tale scendeva l' eternale ardore,
Onde la rena s' accendea, com' esca
Sotto focile, a doppiar lo dolore.
Sanza riposo mai era la tresca
Delle misere mani, hor quindi hor quinci
Iscotendo da se l' arsura fresca.
I cominciai: Maestro, tu che vinci
Tutte le cose, fuor ch' i Dimon duri
Ch' a l' intrar della porta incontro uscinci;
Chi è quel grande che non par che curi
Lo 'ncendio, e giace dispettoso e torto,
Sì che la pioggia non par che 'l maturi?
E quel medesmo che si fue accorto,
Ch' i dimandava 'l mio duca di lui,
Gridò: qual i fui vivo, tal son morto:
Se Giove stanchi il suo fabbro, da cui
Crucciato, prese la folgore acuta,

Vit dans l'Inde, jadis, sur son camp écrasé
Tomber des flots de flamme, alors qu'il eut l'idée
De faire sous ses pieds fouler la terre ardée,
Pour que, se répandant sur un sol endurci,
La vapeur seule enfin s'éteignît sans merci;
De même s'épandait la flamme intarissable,
Qui doublant les douleurs, embrasait tout le sable
Comme sous un caillou l'amorce qui prend feu.

Sans halte ni repos dans leur terrible jeu,
Les misérables mains, de çà de là hâtives,
Secouaient tous les jets de ces flammes actives,

Et je dis : Maître, ô vous qui par ces lieux d'enfer,
Avez tout surmonté, hors ces démons de fer
Qui nous ont opposé leur muraille hardie,
Quel est ce grand défunt, n'ayant de l'incendie
Nul souci, mais gisant si hautain du regard,
Que le feu semble en vain presser son front hagard?—
Or, lui-même, rapide à saisir ma pensée,
Entendit la demande à mon guide adressée,
Et cria : Tel je fus vivant, tel je suis mort!

Onde l' ultimo dì percosso fui :
O s' egli stanchi gli altri a muta a muta,
In Mongibello, a la fucina negra,
Chiamando : buon Vulcano, aiuta, aiuta :
Sì com' ei fece alla pugna di Flegra;
E me saetti di tutta sua forza,
Non ne potrebb' haver vendett' allegra.
Allora 'l duca mio parlò di forza :
Tanto ch' i non l' havea sì forte udito;
O Capaneo, in ciò che non s'ammorza
La tua superbia, se' tu più punito;
Nullo martirio, fuor che la tua rabbia,
Sarebb' al tuo furor dolor compito.
Poi si rivol's a me con miglior labbia,
Dicendo : quel fù l' un de' sette regi
Ch' assiser Tebe; egli hebbe, e par ch'egli habbia
Dio in dispregio, e poco par che 'l pregi :
Ma, com' i dissi lui, li suoi dispetti
Son al suo petto asai debiti fregi.
Hor mi vien dietro, e guarda che non metti
Ancor li piedi nella rena arsiccia,
Ma sempr' al bosco tien li piedi stretti.

Que Jupiter toujours accable sans remord
Les Cyclopes lassés qui fournirent la foudre
Dont à mon dernier jour il m'a réduit en poudre;
Qu'il crie encor: Vulcain, ô bon Vulcain, accours!
Et que, de l'un à l'autre implorant du secours,
Vers l'Etna flamboyant il convoque à son aise
Tous les noirs forgerons de la noire fournaise,
Qu'ici, comme au combat de Phlègra[3], son bras fort
Me foudroie aujourd'hui du plus terrible effort,
Il ne jouira point d'une vengeance entière! —

Et mon guide aussitôt prit une voix altière,
Et je ne l'avais plus ouï parler ainsi :

— Oh! puisque ton orgueil ne tombe point ici,
Capanée! en ton deuil c'est un nouvel outrage,
Et nulle autre douleur, nulle autre que ta rage
Ne serait pour ton crime un plus juste tourment.—
Puis, vers moi, moins sévère, il se tourne un moment:
—L'un des rois qui de Thèbe ont fait le siége ensemble;
Il méprisait le ciel, et même encore il semble
Le mépriser toujours en ne l'invoquant point;

Tacendo divenimmo là 've spiccia
Fuor della selva un picciol fiumicello,
Il cui rossor ancor mi raccapriccia.

Quale del Bulicame esce 'l ruscello
Che parton poi tra lor le peccatrici,
Tal per la rena giù sen' giva quello.

Lo fondo suo et ambo le pendici
Fatt'eran pietra, e i margini da lato:
Perch' i m' accorsi che 'l passo era lici.

Tra tutto l' altro ch' io t' ho dimostrato
Poscia che noi intrammo per la porta,
Il cui sogliare a nessun à serrato;

Cosa non fù da gli tu' occhi scorta
Notabile, com' è 'l presente rio
Che sopra se tutte fiammelle ammorta:

Queste parole fur del duca mio:
Perch' i pregai che mi largisse 'l pasto,
Di cui largito m' haveva 'l disio.

In mezzo 'l mar sied' un paese guasto,
Diss' egli allora, che s' appella Creta,
Sotto 'l cui rege fù già 'l mondo casto.

Mais, comme je l'ai dit, cet orgueil qui le poinct
Est bien digne parure à son superbe crime :
Or, viens et garde-toi que ton pied ne s'imprime
Sur ces feux dispersés dans le sable mouvant,
Mais vers le bord du bois avance en me suivant.—

Nous venons sans parler vers un lieu qui se penche;
Un tout chétif ruisseau sortant du bois s'épanche,
Rouge, au point que mon poil s'en dresse encor debout;
Tel ce ruisseau sortant d'une source qui bout [4],
Et dont l'eau se partage aux filles de l'orgie,
Tel sur l'arène en feu roulait l'onde rougie.
Or, le lit de ces eaux, les parois et le bord,
Semblaient s'être fait pierre; et je jugeai d'abord
Que je pouvais toujours y marcher; — et mon maître :
— De tout ce que j'ai pu te faire ici connaître,
Depuis qu'à tous les deux il nous advint d'entrer
Par la porte où chacun peut trop bien pénétrer,
Rien d'aussi merveilleux n'a dû te frapper l'âme
Que ce ruisseau dont l'onde amortit toute flamme. —
Et lorsqu'à son discours le poëte eut mis fin,
Soudain je le priai d'octroyer à ma faim

Una montagna v' è che già fù lieta
D' acqua e di fronde, che si chiamò Ida;
Hor' è deserta, come cosa vieta.

Rhea la scelse già per cuna fida
Del suo figliulo, e per celarlo meglio,
Quando piangea vi facea far le grida.

Dentro dal monte stà dritt' un gran veglio
Che tien volte le spalle inver Damiata,
E Roma guarda sì come suo speglio.

La sua testa è di fin oro formata,
E puro argento son le braccia, e 'l petto,
Poi è di rame infino alla forcata

Da ind' in giuso è tutto ferro eletto,
Salvo che 'l destro piede è terra cotta,
E stà 'n sù quel più che 'n sù l'altro eretto.

Ciascuna parte, fuor che l' oro, è rotta
D' una fessura che lagrime goccia,
Lequali accolte foran questa grotta.

Lor corso in questa valle si diroccia:
Fanno Acheronte, Stige e Flegetonta;
Poi sen' va giù per questa stretta doccia.

Ce mets dont il m'avait rendu l'esprit avide.
— Au milieu de la mer est un pays livide[5];
La Crète était son nom, dit le sage puissant; —
Son premier roi régna sur un peuple innocent,
Un mont y dresse encor sa tête abandonnée;
D'arbres et de ruisseaux autrefois couronnée,
C'est l'Ida, tout désert comme ce qui n'est plus!
Ses grands bois par Rhéa jadis furent élus
Pour berceau de son fils, et des clameurs habiles
De l'enfant qui pleurait couvraient les cris débiles.

Au-dedans de ce mont se dresse un vieux géant[6],
Tournant son vaste dos vers Damiette, et séant
Comme vers un miroir, tout en face de Rome.
Un or fin et choisi forma sa tête d'homme;
Sa poitrine et ses bras sont du plus pur argent,
Et les flancs sont d'airain en ce grand corps changeant;
Le reste est d'un fer dur, sauf un pied fait d'argile,
Le droit, le plus chargé sur sa base fragile.
L'or seul est excepté, partout se montre ailleurs,
Une large félure où s'égouttent des pleurs.
Infiltrant dans le roc leur onde accumulée

Insin là ove più non si dismonta,
Fanno Cocito, e qual sia quello stagno
Tu 'l vederai, però quì non si conta.

Et io a lui: se 'l presente rigagno
Si deriva così dal nostro mondo,
Perchè ci appar pur a questo vivagno?

Et egli a me: Tu sai ch' el luogo è tondo,
E tutto che tu sij venuto molto
Pur a sinistra giù calando al fondo,

Non se' ancor per tutto 'l cerchio volto:
Perchè se cosa n' apparisce nova,
Non dee addur maraviglia al tu' volto.

Et io ancor: Maestro, ove si trova
Flegetonte, e Lethe, che dell' un taci,
E l' altro dì che si fa d'esta piova?

In tutte tue question certo mi piaci,
Rispose: ma 'l bollor dell' acqua rossa
Dovea ben solver l' una che tu faci.

Lethe vedrai, ma non in questa fossa,
Là ove vanno l' anime a lavarsi,
Quando la colpa pentuta è rimossa.

Ces pleurs tombent, et font par la triste vallée
Le Phlégéton, le Styx, l'Achéron [7]; — ce canal
Étroit, les mène au fond de l'abîme infernal,
Au Cocyte; — plus tard, sans que je le décrive,
Tu verras quel il est en venant sur sa rive. —
— Mais pourquoi, dis-je alors, si cette eau vient ainsi
Du monde des vivants, ne la vois-je qu'ici? —

— Tu connais la rondeur de ces demeures sombres;
Et, bien qu'assez avant descendu chez les ombres,
En appuyant toujours à gauche, tu n'as pas
Autour d'un cercle entier encor suivi mes pas [8],
Que si rien par là bas n'arrive à te surprendre,
Ne t'ébahis donc point de ne sitôt comprendre. —

— Où sont donc le Léthé que je n'entends nommer,
Dis-je, et le Phlégéton que cette eau doit former? —
— Certe il me plaît ouïr tes demandes fidèles,
Mais l'eau rouge qui bout, répond à l'une d'elles:
Tu verras le Léthé, mais aux lieux plus amis
Où l'âme ayant souffert pour son péché remis [9]

Poi disse: homai è tempo da scostarsi
Dal bosco; fa che diretr' a me vegne:
Li margini fan via, che non son arsi,
E sopra lor ogni vapor si spegne.

IL FINE DEL CANTO DECIMOQUARTO.

Va se laver; — Or, viens, ajoute encor le sage,
Quittons cette forêt, tu suivras mon passage;
Au chemin de ce bord, le feu jamais n'atteint,
Et sur lui, sans retour, toute vapeur s'éteint.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATORZIÈME.

1. Aucun des historiens d'Alexandre ne mentionne ce fait ; on croit cependant que c'est Alexandre lui-même qui, par une lettre, en instruisit Aristote.

2. Capanée, fils d'Hypponoüs et d'Astynome, et l'un des sept rois qui firent le siége de Thèbes.

3. Phlégra, ville de Macédoine, qui fut le théâtre de la guerre des géants contre les dieux.

4. Le poète compare ici le ruisseau des enfers à celui qui s'échappe de la source d'eaux minérales qui bouillonne près de Viterbe. Il paraît que les prostituées avaient autrefois établi leur demeure sur le bord de ces eaux qu'elles se partageaient.

5. La Crète, où l'on suppose que Saturne régna dans l'âge d'or

sur des peuples encore dans leur première innocence, laisse distinguer de loin le sommet de plusieurs hautes montagnes que dépasse du front le mont Ida; c'est sur la cime boisée de ce mont, que Cybèle, au dire de la fable, avait caché le berceau de son fils, tandis que les clameurs des Corybantes étouffaient les cris du jeune Dieu.

6. Cette allégorie gigantesque, imitée de l'Écriture, et qui rappelle le songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel, a depuis longtemps exercé la patience des commentateurs; j'emprunterai l'explication adoptée par Rivarol.

« La Crète a été le berceau de Saturne et de Jupiter, premiers rois dont parle la tradition, par conséquent le théâtre des premiers événements du monde. Ce vieux géant est le Temps, qui n'a d'existence que celle que lui donne l'histoire dans le souvenir des hommes; il tourne le dos à Damiète, c'est-à-dire à l'orient, où se sont passées les premières révolutions du globe, et où les anciennes monarchies des Mèdes et des Grecs ont occupé jadis son attention; il regarde Rome, qui est devenue le centre de tout, et qui a donné à l'occident l'empire qu'à perdu l'orient. Les différents métaux qui composent ce colosse désignent les époques ou les âges connus sous les noms de siècle d'or, d'argent, d'airain et de fer. Le pied d'argile, qui porte le corps entier, est le siècle même où vivait l'auteur; et c'est toujours le mauvais temps que celui où l'on existe. Les crevasses dont la tête, c'est-à-dire l'âge d'or, est seule exceptée, représentent les secousses et les catastrophes que les crimes des hommes ont causées au monde; elles sont assez nombreuses et fournissent assez de larmes pour former les fleuves qui arrosent les enfers, et qui sont ainsi le résultat des pleurs et des crimes de chaque siècle. » (Rivarol.)

7. On se rappelle que les deux voyageurs ont traversé l'Achéron d'abord dans la barque de Caron; le Styx ensuite dans celle de Phlégias; maintenant ils cotoyent le Phlégéton; il ne leur reste donc plus à voir dans les enfers que l'onde du Cocyte.

8. « Le Dante donne ici une idée fort claire de son voyage et de son enfer. Dix grandes enceintes partagent l'abîme ; il ne voit en descendant de l'une à l'autre que la dixième partie de chacune d'elles ; il sera donc au dernier cercle quand il aura parcouru la valeur d'un cercle entier. » (RIVAROL.)

9. Ce n'est en effet que dans le Purgatoire que coule le Léthé, où les âmes vont laver leur dernière souillure quand leur péché leur est remis.

FIN DES NOTES DU CHANT QUATORZIÈME.

CHANT XV.

CANTO DECIMOQUINTO.

ARGOMENTO.

Sequela dello terzo girone. Supplicio de' *violenti contro n*
tura, cioè de' Sodomiti. Conversazione di Dante col s
precettore.

CHANT QUINZIÈME.

ARGUMENT.

Suite du troisième donjon. Supplice des *violens contre nature*, c'est-à-dire des Sodomites. Entretien du Dante et de son précepteur.

Hora cen' porta l' un de' duri margini,
E'l fumo del ruscel di sopra adhuggia,
Sì che dal foco salva l'acqua e gli argini.
Quale i Fiamminghi tra Guizante e Bruggia,
Temendo 'l fiotto che 'nver lor s' aventa,
Fanno lo schermo, perchè 'l mar si fuggia;
E quale i Padovan lungo la Brenta,
Per difender lor ville e lor castelli,
Anzi che Chiarentana il caldo senta.

Les bords fermes du lit où le fleuve se traîne,
Nous élevaient alors au-dessus de l'arène;
La brume échevelée à l'entour de nos fronts,
Nous tempéraient des feux trop ardents et trop prompts.
Tout comme les Flamands entre Cadsand et Bruge [1],
Voulant contre la mer s'assurer un refuge,
Comme les Padouans aux bors de la Brenta,
Se préservant des flots que la neige augmenta [2],
Pour châteaux et villas élèvent leur chaussée;

A tale imagin' eran fatti quelli,
Tutto che nè sì alti, nè sì grossi
(Qual che si fosse) lo Maestro felli.
Già eravam della selva rimossi
Tanto ch' i non havrei visto dov' era,
Perch' io 'ndietro rivolto mi fossi;
Quando 'ncontrammo d' anime una schiera
Che venia lungo l' argine, e ciascuna
Ci riguardava, come suol da sera
Guardar l' un l' altro sotto nuova luna;
E sì ver noi aguzzavan le ciglia,
Come 'l vecchio sartor fa nella cruna.
Così adocchiato da cotal famiglia,
Fui conosciuto da un che mi prese
Per lo lembo, e gridò: qual maraviglia!
Et io, quando 'l suo braccio a me distese,
Ficcai gli occhi per lo cotto aspetto,
Sì che 'l viso abbrucciato non difese
Laconoscenza sua al mio intelletto:
E chinando la mano alla sua faccia,
Risposi: siete voi quì, ser Brunetto?
E quegli: O figliuol mio, non ti dispiaccia

Tel le maître inconnu sur la rive exhaussée,
Avait mis une digue aux bords du flot rongeur,
Mais elle était plus basse et de moindre largeur.
Or, la forêt pour nous se faisait plus lointaine,
Et je ne voyais rien dans son ombre incertaine,
Même en me retournant vers le sable inhumain.
Et des ombres venaient par notre étroit chemin,
Qui toutes regardaient, passant l'une après l'une,
Comme on regarde au soir la nouvelle lune[3];
Et toutes clignotaient, cherchant notre profil,
Ainsi qu'un vieux tailleur en enfilant son fil.

L'une me reconnaît alors: — Prodige étrange! —
Dit-elle, en saisissant ma robe par sa frange;
Puis, comme elle eût vers moi tendu son bras noirci,
J'examine son front, par la flamme roussi
Non cependant encore au point qu'il se refuse
A frapper à la fin ma mémoire confuse.
— C'est vous ser Brunetto? dis-je en portant la main
A son front. — O mon fils, permets qu'en ton chemin
Un instant Brunetto Latini t'accompagne[4],
Viens, et laisse ces morts parcourir leur campagne.

Se Brunetto Latini un poco teco
Ritorna in dietro, e lascia andar la traccia.
Io dissi lui: quanto posso ven' preco,
E se volete che con voi m' asseggia,
Farol, se piace a costui che vò seco.
O figliuol, disse, qual di questa greggia
S' arresta punto, giace poi cent' anni
Sanz' arrostarsi, quando 'l foco il feggia.
Però và oltre, i ti verrò a' panni,
E poi rigiugnerò la mia masnada
Che và piangendo i suoi eterni danni.
I non osava scender de la strada
Per andar par di lui, ma 'l capo chino
Tenea, com' huom che riverente vada.
Ei cominciò: Qual fortuna, o destino,
Anzi l' ultimo dì quà giù ti mena?
E chi è questi che mostra 'l camino?
Là sù di sopra in la vita serena,
Rispos' io lui, mi smarrì in una valle,
Avanti che l' età mia fosse piena.
Pur hiermattina le volsi le spalle:
Questi m' apparve ritornando in quella,

—J'allais vous en prier, dis-je, sans y surseoir,
Et si vous désirez avec moi vous asseoir,
Ainsi ferais-je, si mon guide m'autorise.
—Mon fils, dans ce troupeau que tant de douleur brise
Quiconque, reprend-il, s'assied quelques instants
Sous le feu sans bouger, brûle couché cent ans.
Donc, avance; à loisir nous marcherons ensemble,
Et puis je rejoindrai ma bande, qui rassemble
Dans son deuil éternel tant de cris douloureux.—

Et je n'osais quitter le bord ferme et pierreux
Pour prendre son niveau; mais la tête penchée,
Comme celui dont l'âme est de respect touchée,
J'allais, — et lui disait : Quel hasard, quel destin
Te fait ainsi descendre en ce pays lointain?
Quel guide assez puissant te montre ici la route? —
— A la clarté du ciel commença ma déroute,
Car je m'étais perdu dans un val écarté
Avant que de mes jours le nombre fût compté.
Toutefois, hier matin, revenant en arrière,
J'ai trouvé celui-là qui m'ouvrit la carrière
Et fera resplendir ma demeure à mes yeux. —

E reducemi a cà per questo calle.
Et egli a me: se tu segui tua stella,
Non puoi fallire a glorioso porto,
Se ben m' accorsi ne la vita bella:
E s' i non fossi sì per tempo morto,
Veggendo 'l Cielo a te così benigno,
Dato t' havrei a l' opera conforto.
Ma quello 'ngrato popolo maligno
Che discese da Fiesole ab antico,
E tien' ancor del monte e del macigno:
Ti si farà, per tu' ben far, nimico,
Et è ragion che tra gli lazzi sorbi
Si disconvien fruttare il dolce fico.
Vecchia fama nel mondo li chiam' orbi,
Gent' avara, invidiosa e superba:
Da lor costumi fa che tu ti forbi.
La tua fortuna tant' honor ti serba,
Che l' una parte e l' altra havranno fame
Di te: ma lungi fia dal becco l' herba.
Faccian le bestie Fiesolane strame
Di lor medesme, e non tocchin la pianta;
S' alcuna surge ancor nel lor letame,

Mais l'ombre : Sois fidèle à ton astre des cieux,
Et si j'ai bien prévu ton sort pendant ma vie,
Tu dois atteindre au port, la gloire t'y convie.
Que si la mort n'eût point hâté mon dernier jour,
Voyant le ciel là haut pour toi si plein d'amour,
J'eusse excité ton âme à son œuvre fervente ;
Mais ce peuple cruel, ingrat, et qui se vante
De descendre des monts de Fiésole [5], eut toujours
Quelque chose des rocs, ses antiques séjours.
Quand tu feras le bien il te fera la guerre ;
Car c'est raison, qu'autour de la ronce vulgaire
La figue au doux parfum ne se puisse cueillir.
Peuple avare, envieux, prompt à s'enorgueillir,
La vieille renommée, aveugle le désigne [6] :
Garde-toi bien des mœurs de sa malice insigne.
Ton destin te prépare un si puissant renom,
Que tous les deux partis auront faim de ton nom ;
Mais que l'herbe toujours soit loin du bec cupide!
Que ce peuple maudit, comme brute stupide,
Fasse ordure sur soi, mais qu'il ne touche pas
La fleur, s'il en est une éclose sous ses pas,
Gardant dans le fumier cette semence sainte

In cui riviva la sementa santa
Di quei Roman che vi rimaser, quando
Fù fatto 'l nidio di malitia tanta.
Se fosse pieno tutto 'l mio dimando,
Risposi lui, voi non saresti ancora
De l' humana natura posto in bando:
Ch' in la mente m' è fitta, e hor m' accora,
La cara buona imagine paterna
Di voi, quando nel mondo ad hora ad hora
M' insegnavate come l' huom s' eterna:
E quant' io l' habbi in grato, mentr' io vivo,
Convien che ne la lingua mia si scerna.
Ciò che narrate di mio corso scrivo,
E serbolo a chiosar con altro testo
A donna che saprà, s' a lei arrivo.
Tanto vogli' o che vi sia manifesto,
Pur che mia conscienza non mi garra,
Ch' a la fortuna, come vuol, son presto.
Non è nuova a gli orecchi miei tal arra:
Però giri fortuna la sua rota,
Come le piace, e 'l villan la sua marra.
Lo mi Maestro allora in sù la gota

Des vieux Romains venus en leur infâme enceinte,
Quand ce nid de malice autrefois fut créé! —
— Si tout vœu fait par moi devait être agréé,
Repris-je alors, banni de la nature humaine,
On ne nous verrait point en ce sombre domaine,
Car il me reste au cœur,— souvenir triste et doux!—
Image paternelle en mémoire de vous;
De vous, qui m'appreniez à toute heure en la vie,
Comment on rend sa mort d'éternité suivie.
Or, il faut qu'à ma voix, tant que durent mes jours,
Mon cœur reconnaissant se révèle toujours.
Je retiens vos discours sur ma course future;
Et pour les rappeler plus tard, si d'aventure
La dame m'apparaît qui sait tout l'avenir,
J'en ai d'autres encor gravés au souvenir [7].
Seulement je voudrais qu'il vous fût chose sûre,
Puisque ma conscience est toujours sans blessure,
Qu'à tout vouloir du sort je suis prêt de tout point;
Telles prédictions neuves ne me sont point;
Donc, tournent à leur gré, sans me trouver revêche,
La fortune sa roue et le manant sa bêche [8]! —
Alors derrière nous le maître gracieux

Destra si volse 'ndietro e riguardommi,
Poi disse: ben ascolta chi la nota.
Nè per tanto di men parlando vommi
Con ser Brunetto, e dimando chi sono
Li suoi compagni più noti e più sommi
Et egli a me: saper d' alcuno è buono,
De gli altri fia laudabile tacerci,
Che 'l tempo saria corto a tanto suono.
In somma sappi che tutti fur cherci,
E litterati grandi, e di gran fama,
D' un medesmo peccato al mondo lerci.
Priscian sen' và con quella turba grama,
E Francesco d' Accorso anco; e vedervi,
S' havess' havuto di tal tigna brama,
Colui potei che dal servo de' servi
Fù transmutato d' Arno in Bacchiglione,
Ove lasciò li mal protesi nervi.
Di più direi, ma 'l venir e 'l sermone
Più lungo esser non può; però ch' i veggio
Là surger nuovo fumo del Sabbione.
Gente vien, con laquale esser non deggio:
Siati raccomandato 'l mio Tesoro,

Passe à droite, et sur moi fixant bientôt les yeux,
Dit : On a bien compris ce qu'on garde en mémoire. —
Et toujours néanmoins je suivais l'ombre noire
De messer Brunetto, lui demandant les noms
Des plus grands et fameux d'entre ses compagnons.
— T'en nommer quelques-uns est chose salutaire,
Mais sur d'autres il est louable de se taire,
Car le temps est trop bref pour des discours plus clairs.
En somme tu sauras que tous ont été clercs,
Littérateurs fameux, d'un beau renom au monde;
Mais d'un même péché leur âme fut immonde.
Là-bas marche Priscian dans la foule au grand deuil,
Puis vient François d'Accorse; et puis si d'un coup-d'œil[9]
Tu tenais fort à voir cette âme impure et vile,
Je montrerais celui qui fut changé de ville
Par le grand serviteur des serviteurs de Dieu,
Et vint, fuyant l'Arno, vers Bacchilione, au lieu
Qui garde encor ses nerfs contractés de débauche [10].
De ce discours tronqué j'achèverais l'ébauche,
Mais je ne puis aller et parler qu'un moment,
Car je vois s'élever, sur le sable fumant,
Une vapeur nouvelle; et voici d'autres ombres

Nel qual i vivo ancora, e più non cheggio.
Poi si partì, e parve di coloro
Che corrono a Verona 'l drappo verde
Per la campagna; e parve di costoro
Quegli che vince, non colui che perde.

IL FINE DEL CANTO DECIMOQUINTO.

Avec qui je ne dois rester sur ces bords sombres.
Or, c'est mon dernier vœu, protège mon trésor,
Par qui je vis toujours! — Et prenant son essor,
Il fuit comme un coureur du drap vert à Vérone [11],
Rapide et tout pareil à celui qu'on couronne.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

NOTES

DU CHANT QUINZIÈME.

1. Bruges est une ville considérable de la Flandre, située à trois lieues de la mer.

Cadsaut, île à trois lieues de Bruges.

2. La Brenta passe vers Padoue en descendant d'une montagne des Alpes nommée Chiarentane;

Le Dante dit :

Anzi che Chiarentana il caldo senta;

c'est-à-dire, avant que la fonte des neiges n'ait augmenté les eaux du fleuve, *avant que les Alpes n'aient senti le chaud.*

5. Voyez le sixième livre de l'*Énéïde :*

Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter sylvis, tibi cœlum condidit umbra
Jupiter.....

4. Messire Brunetto Latini, astrologue, poète et philosophe, avait professé avec honneur à Florence, où le Dante fut un de ses élèves. Brunetto était secrétaire de la république, partisan des Guelfes; le triomphe des Gibelins le força de s'expatrier; il vint à Paris, où il composa en français un ouvrage intitulé *Le Trésor*; plus tard il rentra dans sa patrie et y composa un nouvel ouvrage qu'il appela *il Tesoretto*.

Latini, en sa qualité d'astrologue, avait prédit à son jeune élève les persécutions et la gloire.

5. Fiésole était une colonie romaine au temps de Sylla. Les Fiésolins, dégoûtés de l'âpreté de leurs rochers sauvages, descendirent dans la plaine et y jetèrent les fondements de Florence.

6. Le poète fait allusion au surnom des Florentins, qu'on appelait en Italie *orbi* ou *aveugles*; voici l'origine de cette désignation :

Les Pisans étant en guerre avec les Sarrasins, et voulant aller conquérir l'île de Majorque, prièrent les Florentins de leur garder leur ville; ceux-ci s'y prêtèrent volontiers, et à leur retour, en témoignage de reconnaissance, les Pisans offrirent à leurs alliés de choisir dans le butin, ou deux portes de bronze artistement ciselées, ou deux colonnes de porphyre d'un grand prix; les Florentins choisirent les colonnes encore enveloppées d'un côté de draperies écarlates; et ce ne fut qu'en rentrant à Florence qu'ils s'aperçurent qu'elles étaient à moitié brûlées; la bénévole confiance des uns et la supercherie des autres firent surnommer les Florentins *orbi*, *aveugles*, et les Pisans *traditori*, *traîtres*.

7. Dante annonce ici que s'il vient à voir Béatrix, il se ressouviendra des prédictions de Brunetto, et d'autres encore qui lui ont été faites par Farinat, pour les faire confirmer par *la dame qui sait tout*.

8. Proverbes italiens pour proclamer sa résignation aux ordres du destin.

9. Priscian, grammairien célèbre sous Julien l'Apostat. François d'Accorse, fameux jurisconsulte.

10. Messire André de Mozzi, tellement discrédité par ses mœurs, que son frère lui-même lui fit quitter le siège de Florence. Le pape se contenta de l'en priver en lui accordant celui de Vicence; c'est ce qui fait dire au poète qu'il quitta le cours de l'Arno pour celui de Bacchiglione.

Depuis le pontificat de Grégoire-le-Grand, les papes se nommaient eux-mêmes, par humilité, *servus servorum Dei*.

11. Un morceau de drap vert très-riche était le prix ordinaire du vainqueur aux courses de Vérone; on appelait cette espèce de drapeau *le pallio*, et l'on disait, *courir le pallio ou courir le drap vert*.

FIN DES NOTES DU CHANT QUINZIÈME.

CHANT XVI.

CANTO DECIMOSESTO.

ARGOMENTO.

Sequela dello terzo girone, et de' *violenti contro natura*. Nel Canto precedente abbiamo veduto i Letterati. Qui si veggono i Guerrieri, macchiati della stessa bruttura. Caduta di Flegetonte nell' ottavo circolo.

CHANT SEIZIÈME.

ARGUMENT.

Suite du troisième donjon, et des *violens contre nature.* On a vu dans le chant précédent les littérateurs : ce sont ici les militaires atteints du même vice. Chute du Phlégéton dans le huitième cercle.

Gia era in loco ove s' udia il rimbombo
Dell' acqua che cadea nell' altro giro,
Simil a quel che l' arnie fanno rombo;
Quando tre ombre insieme si partiro,
Correndo d' una torma che passava
Sotto la pioggia dell' aspro martiro.
Venian' ver noi, e ciascuna gridava:
Sostati tu ch' all' hahito ne sembri
Esser' alcun di nostra terra prava.

C'était déjà l'endroit où l'onde du torrent
Au cercle inférieur tombait, en murmurant
Comme un nombreux essaim que la ruche rassemble,
Et trois ombres bientôt à nous viennent ensemble,
Sortant d'un escadron de maudits, qui passaient
Sous les jets déchirants que les feux leur versaient;
Elles viennent à nous, et chacune s'écrie :
—Toi dont l'habit rappelle une affreuse patrie,
Arrête!—Hélas! hélas! que d'ulcères affreux

Ahimè! che piaghe vidi ne' lor membri
Recenti e vecchie dalle fiamme incese.
Ancor men duol, pur ch' i me ne rimembri.
Alle lor grida il mio dottor s' attese:
Volse 'l viso ver me; et hora aspetta,
Disse: a costor si vol esser cortese;
E se non fosse il fuoco che saetta
La natura del luogo, i dicerei
Che meglio stesse a te, ch' a lor, la fretta.
Ricominciar, come noi ristemmo, hei!
L' antico verso, e quand' a noi fur giunti,
Fenno una ruota di se tutti e trei.
Qual solean i campion far nudi et unti,
Avisando lor presa e lor vantaggio,
Prima che sian tra lor battuti e punti;
Così rotando ciascuna il visaggio
Drizzava a me, sì che 'n contrario il collo
Faceva a i piè continuo viaggio.
E se miseria d' esto loco sollo
Rende in dispetto noi e nostri preghi,
Cominciò l' uno, e 'l triso aspetto e brollo;
La fama nostra il tu' animo pieghi

Brûlaient, vieux ou récents, leurs membres douloureux:
Ce m'est regret encor d'y songer tout-à-l'heure;
Et mon maître, attentif à leur douleur qui pleure,
Vers moi se tourne alors :—Attends-les, si tu veux
Être affable un instant à ce cri de leurs vœux;
Et n'était maintenant la brûlante sagette
Qu'à chaque instant ce lieu par sa nature jette,
l t'appartiendrait plus qu'à tous ces morts dolents,
e hâter la rencontre en ces sables brûlants.—
ous voyant arrêtés, chacun d'eux recommence
e verset éternel de la douleur immense;
Tous trois tournent ensuite en roue, à nos côtés :
areils à ces lutteurs, nus et d'huile frottés,
Cherchant un avantage, un défaut, une prise,
yant d'avoir tenté le sort dans l'entreprise;
t ces tristes défunts, tournant toujours en rond,
ixent les yeux sur moi, de sorte que leur front
u mouvement des pieds sans cesse contrarie.
t l'un d'eux à la fin nous aborde et s'écrie :
Notre deuil en ces lieux de misère, a soudain
ontre nous et nos vœux soulevé ton dédain,
u moins, notre renom émeuve ta mémoire!

A dirne ch' i tu se', ch' i vivi piedi
Così sicuro per lo 'nferno freghi.
Questo, l' orme di cui pestar mi vedi,
Tutto che nudo e dipelato vada,
Fu di grado maggior che tu non credi:
Nepote fu della buona Gualdrada:
Guidoguerra hebbe nome, e in sua vita
Fece col senno assaï e con la spada.
L' altro ch' appresso me la terra trita,
E Tegghiaio Aldobrandi, la cui voce
Nel mondo sù dovria esser gradita:
Et io che posto son con loro in croce,
Jacopo Rusticucci fui, e certo
La fiera moglie più ch' altro mi noce.
S' io fosse stato dal fuoco coverto,
Gittato mi sarei tra lor di sotto,
E credo che 'l dottor l' havria sofferto.
Ma perch' i mi sarei bruciato e cotto;
Vinse paura la mia buona voglia
Che di lor abbracciar mi facea ghiotto.
Poi cominciai: Non dispetto, ma doglia
La vostra condition dentro mi fisse

Quel est-tu, dis-le nous, toi qui par la nuit noire
Marches, les pieds vivants, au pays du trépas?
L'ombre dont tu me vois suivre ici chaque pas,
Qui va nue et pelée en ces lieux qu'on redoute,
Fut un homme plus grand que tu ne crois sans doute.
La bonne Gualdrada [1] l'eut pour neveu,—son nom
Était Guidoguerra,—Certe il eut beau renom,
Puissant par le conseil, et puissant par le glaive! [2]
Une autre foule encor le sol que je soulève,
Et c'est Aldobrandi Tégiao, que tu vois [3],
Le monde avec amour devrait ouïr sa voix!
Et, soumis aux tourments que chacun d'eux endure,
Je suis Rusticucci; mon épouse trop dure,
Plus qu'un autre vraiment, a causé tous mes maux! [4]—

Moi, sans l'effroi du feu, quand j'entendis ces mots,
Je me serais vers eux précipité,—mon maître,
En ce moment je crois, eut daigné le permettre.
Mais là, j'aurais brûlé sous l'ardente vapeur,
Et tout mon bon vouloir fut vaincu par la peur
Bien qu'à les embrasser j'eusse été plein de joie.
Et je dis: Vos douleurs, au sable qui rougeoie,

Tanto, che tardi tutta si dispoglia,
Tosto che questo mio Signor mi disse
Parole, per le quali io mi pensai
Che qual voi siete, tal gente venisse.
Di vostra terra sono, e sempre mai
L' ovra di voi e gli honorati nomi
Con affetion ritrassi et ascoltai.
Lascio lo fele, e vò pe' dolci pomi
Promessi a me per lo verace duca:
Ma fino al centro pria convien ch' i tomi.
Se lungamente l' anima conduca
Le membra tue, rispose quegli allora,
E se la fama tua dopo te luca;
Cortesia e valor dì se dimora
Nella nostra città sì come sole?
O se del tutto se n' è gito fora?
Che Guglielmo Borsiere, il qual si dole
Con noi per poco, e và là co i compagni,
Assai ne crucia con le sue parole.
La gente nuova, e' subiti guadagni
Orgoglio e dismisura han generata,
Fiorenza, in te, sì che tu già ten' piagni!

M'ont fait plein de pitié, mais non pas de mépris,
Et ces regrets bien tard quitteront mes esprits,
Depuis que lui, par qui ma course fut guidée,
Par de sages discours m'a pu mettre en idée
Que des morts tels que vous brûlaient aux noirs séjours.
Je suis de votre terre, et je gardai toujours
En grande affection des belles renommées,
Et vos noms honorés et vos œuvres aimées.
J'abandonne le fiel et passe aux fruits amis,
Que le guide sincère à présent m'a promis,
Mais au centre infernal je dois d'abord descendre.—

—Si ton ame long-temps anime encor ta cendre,
Reprit alors l'un d'eux, et si ta gloire un jour
Doit resplendir brillante au plus heureux séjour ;
Oh! dis, même valeur et même courtoisie
Parent-elles toujours notre cité choisie,
Ou bien a-t-on chassé ces vertus, sans merci ?
Car Guillaume Borsier [5], lequel se deult ici
Depuis peu parmi nous, et suit ces autres ombres,
Nous désespère assez par des paroles sombres.—
—Une race nouvelle, un gain sans équité,

Così gridai con la faccia levata,
E i tre che ciò inteser per risposta,
Guardar l' un l' altro, com' il ver si guata.
Se l' altre volte sì poco ti costa,
Risposser tutti, il satisfar altrui;
Felice te che sì parli a tua posta!
Però se campi d' esti luoghi bui,
E torni a riveder le belle stelle,
Quando ti gioverà dicer, io fui,
Fa che di noi alla gente favelle.
Indi rupper la ruota, et a fuggirsi
Ale sembiaron le lor gambe snelle.
Un amen non saria potuto dirsi
Tosto così, com' ei furo spariti:
Perch' al Maestro parve di partirsi.
Io lo seguiva, e poco eravam' iti,
Che 'l suon dell' acqua n' era sì vicino,
Che per parlar saremmo a pena uditi.
Come quel fiume ch' a proprio camino
Prima da monte Veso in ver levante
Dalla sinistra costa d' Apennino;
Che si chiama Acqua cheta suso avante

Ont engendré l'orgueil et l'inégalité,
Florence! et dans ton sein déjà tout souffre et pleure!
Et je disais ainsi, le front haut, et sur l'heure,
Tous trois se regardaient d'un regard pénétré,
Ainsi qu'on fait toujours au sentiment du vrai.
Eux alors : Quand tu veux à d'autres satisfaire,
S'il ne te coûte pas beaucoup plus de le faire,
Heureux es-tu, pouvant parler s'il te convient;
Que si tu dois quitter l'abîme, s'il t'advient
De revoir quelque jour les astres sous la nue,
Quand tu te complairas à dire à ta venue,
J'y fus;—oh! veuille bien parler encor de nous!—

Puis, comme s'ils avaient des aîles aux genoux,
Ils terminent leur ronde en fuyant en arrière,
Et certe, on n'eût pas dit l'*amen* d'une prière,
Aussi rapidement que je les vis partir[6].
Mon guide de ces lieux voulut alors sortir;
Je marche; et ne l'avais suivi long-temps encore,
L'eau dont nous approchions devenait si sonore,
Qu'avec peine en parlant se fût-on entendu.
Tel, près Monte-Viso, ce fleuve descendu

Che si divalli giù nel basso letto;
Et a Forlì di quel nome è vacante;
Rimbomba là sovra san Benedetto
De l'alpe per cadere ad una scesa,
Dove dovria per mille esser ricetto;
Così giù d' una ripa discoscesa
Trovammo risonar quell' acqua tinta,
Si che 'n poc' hora havria l' orecchia offesa.
Io haveva una corda intorno cinta,
E con essa pensai alcuna volta
Prender la Lonza alla pelle dipinta.
Poscia che l' hebbi tutta da me sciolta,
Sì come 'l Duca m' havea comandato,
Porsila a lui aggroppata e ravolta:
Ond' ei si volse inver lo destro lato,
Et alquanto di lungi dalla sponda
La gittò giuso in quell' alto burrato.
E pur convien che novità risponda,
Dicea fra me medesmo, al nuovo cenno
Che 'l Maestro con gli occhi sì seconda.
Ahi quanto cauti gli huomini esser denno
Press' a color che non veggon pur l' opra,

Du levant de la côte, à gauche des montagnes,
Lequel avant d'entrer dans les basses campagnes,
S'appelle Aqua-Cheta, puis, à Forli, quittant
Ce nom, sur Saint-Benoît roule un bruit éclatant.
Et tombant à la fin des Alpes, en arcade,
Forme en s'engloutissant une immense cascade
Où l'on devrait venir par milliers tout d'abord [7];
Ainsi grondait l'eau rouge, aux rocs du sombre bord,
Et peu d'instants mettaient l'oreille à la torture.

Moi je portais alors autour de la ceinture,
Une corde,—et j'avais un instant désiré
En lier la panthère au poil tout bigarré.
Après l'avoir quittée à l'ordre de mon maître,
En rond je la roulai, voulant la lui remettre;
Puis, lui se tourne à droite, et loin du bord, au fond
Il la jette aussitôt dans le gouffre profond.
Et moi, seul en moi-même,—en ce moment, me dis-je,
Il se prépare ici quelque nouveau prodige,
Car le maître attentif suit la corde des yeux.
Oh! combien la prudence est un don précieux,
Près de ceux qui suivant vos pensers à la trame,

Ma per entro i pensier miran col senno.

Ei disse a me: tosto verrà di sopra,
Ciò ch' i attende e che tuo pensier sogna;
Tosto convien ch' al tuo viso si scopra.

Sempr' a quel ver ch' a faccia di menzogna,
Dè l' huom chiuder le labbra, quant' ei pote;
Però che senza colpa fa vergogna:

Ma quì tacer nol posso, e per le note
Di questa comedia, lettor, ti giuro,
S' elle non sian di lunga gratia vote,

Ch' i vidi per quell' aer grosso e scuro
Venir nuotando una figura in suzo,
Meravigliosa ad ogni cuor sicuro;

Sì come torna colui che và giuso
Tal volta a solver ancora ch' aggrappa
A scoglio, ò altro che nel mar è chiuso,

Che 'n sù si stende, e da piè si rattrappa.

IL FINE DEL CANTO DECIMOSESTO.

Jugent vos actions et lisent dans votre ame!
Mon bon guide me dit: Tu verras dans l'instant
Ce qui te fait penser, et ce que moi j'attend,
Il faut que vienne ici l'objet auquel tu songes:—

Lorsque des récits vrais ont face de mensonges,
Qu'on ferme si l'on peut sa lèvre devant eux,
Car, sans être coupable, on prend rôle honteux;
Mais je ne puis ici me taire,—et je le jure
Par ces vers, si du temps ils méprisent l'injure
Par cette comédie!—O lecteur, j'ai pu voir
Une forme dans l'eau, nager sous un ciel noir,
Elle avançait,—étrange, à glacer le plus brave!
Pareille au matelot qui, brisant toute entrave,
Arrache à quelque écueil l'ancre cachée en mer,
Tend ses bras, et du pied frappe le flot amer.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

NOTES

DU CHANT SEIZIÈME.

1. Gualdrada était la fille de messer Bellincioni Berti ; l'un de ses fils, nommé Ruggieri, fut le père de Guidoguerra.

2. Guidoguerra, l'un des principaux membres de la famille des Adimari, joua un rôle important dans les troubles de la république. A la bataille de Bénévent, il commandait quatre cents chevaliers florentins, et il contribua beaucoup à la victoire remportée par Charles d'Anjou. Cette victoire, qui rouvrit aux Guelfes les portes de Florence, en chassa les Gibelins.

3. Tegiao Aldobrandini appartenait aussi à la famille des Adimari ; les Guelfes eurent à se reprocher de n'avoir pas suivi les conseils de son expérience, notamment à la bataille de Montaperto, où quatre cents des leurs furent massacrés sur les rives de l'Arbia.

4. Jacques Rusticucci, Florentin d'une grande fortune et d'un luxe remarquable, qui se laissa entraîner en des désordres honteux; — le poète lui fait dire ici que sa femme est bien la principale cause

de ses malheurs : il paraît, en effet, que l'humeur acariâtre de celle-ci l'avait forcé de s'en séparer.

5. Guillaume Boursier, spirituel et gai viveur, admis partout en faveur de son amabilité et de son esprit.

6. Le poète a dit d'abord que les ombres en arrivant vers lui s'étaient prises à tourner en roue, tout en les regardant fixément, comme les lutteurs entre eux, s'exerçant en mille détours au combat ; maintenant il ajoute que les trois mêmes ombres rompent leur cercle pour s'enfuir. Il faut se rappeler ici ce que Brunetto Latini a dit à son élève ; l'ombre qui s'arrête un moment doit brûler cent ans sous la pluie de feu. Or, celles-ci n'osant, comme avait pu le faire son maître, prier le Dante de revenir en arrière, n'ont d'autre moyen pour rester près de lui que de former à elles trois une ronde, d'où elles peuvent l'entretenir sans cesser de s'agiter : — tout est logique dans l'Enfer.

7. Ce fleuve s'appelle d'abord Aquacheta ; et plus tard, venu dans les basses terres, il prend le nom de Moutono.

Le poète parle de la chute d'eau, où, dit-il, on devrait accourir par milliers ; il paraît qu'il avait été question de fonder en ce lieu une espèce de colonie.



FIN DES NOTES DU CHANT SEIZIÈME,

ET DU TOME PREMIER.

TABLE.

PRÉFACE. . . . . page. VII

Sur Dante. XXVII

CHANT Ier. — A la brune du soir, le poète s'égare dans un bois. Il y passe la nuit, et au lever du soleil se trouve devant une colline qu'il essaie de gravir ; mais trois bêtes féroces l'empêchent d'approcher. C'est alors que Virgile lui apparaît, et lui propose de descendre dans l'enfer. 3

CHANT II. — Le jour dont la naissance est indiquée dans le premier chant tire vers sa fin. Le poète hésite sur le point de descendre aux enfers ; mais son guide le rassure, en lui apprenant que Béatrix est descendue du ciel pour l'envoyer à lui. Alors ils s'avancent tous deux vers les souterrains. . 25

CHANT III. — Les deux poètes arrivent à une immense porte ouverte en tout temps. Après avoir lu l'inscription, ils passent dans la première enceinte de l'enfer, que le fleuve Achéron partage en deux moitiés. Description du premier supplice. Discours de Caron. 47

CHANT IV. — Le Dante se réveille au-delà du fleuve, sur le bord des limbes qui forment le premier cercle des enfers. Il y voit

les enfants morts sans baptême, et les grands hommes qui n'ont suivi que la loi naturelle. 69

CHANT V. — On trouve le juge des enfers à l'entrée de ce deuxième cercle, où sont punies les ames que l'amour a perdues. Description de leur supplice. Aventure de Françoise de Rimini. 93

CHANT VI. — Troisième cercle, où sont punis les gourmands. Cerbère, emblème de la gourmandise. Prédiction sur les affaires du temps. Entretien sur la vie future. 117

CHANT VII. — Quatrième cercle, dans lequel Pluton ou Plutus, emblême des richesses, veille sur les avares et sur les prodigues. Description de leur supplice. Entretien sur la fortune. Passage au cinquième cercle où les vindicatifs sont plongés dans le Styx. 137

CHANT VIII. — Suite du cinquième cercle, où l'on trouve Phlégias, emblème des vindicatifs. Passage du Styx. Première entrevue des démons. 159

CHANT IX. — Les deux poètes sont toujours en présence de la cité. Apparition des Furies. Un ange vient ouvrir les portes de la cité. Sixième cercle où sont punies les ames infectées d'hérésies. 179

CHANT X. — Suite du sixième cercle. Le Dante apprend les malheurs dont il est menacé. Entretien sur l'état des morts. 199

CHANT XI. — Dernier coup d'œil sur les hérétiques. Les deux poètes marchent vers le septième cercle. Division générale

de tout l'enfer, tant de ce qu'on a vu, que des trois cercles qui restent à voir. 221

CHANT XII. — Premier donjon du septième cercle, où sont punis les *violens contre le prochain*. Le minotaure qui se nourrissait de chair humaine, emblême des tyrans et des assassins. Les Centaures. 241

CHANT XIII. — Second donjon, où sont punis *les violens contre eux-mêmes*, tant les suicides que ceux qui se sont fait tuer. Description de leur supplice. Les harpies et les chiennes noires, double emblême des peines qui donnent le dégoût de la vie. 265

CHANT XIV. — Troisième donjon, dans lequel sont punies trois sortes de violences : celle contre Dieu, ou l'impiété; celle contre nature, ou la sodomie; et celle contre la société, ou bien l'usure. Description du supplice des impies. Allégorie sur le temps et sur les fleuves d'enfer. 287

CHANT XV. — Suite du troisième donjon. Supplice des *violens contre nature*, c'est-à-dire des sodomites. Entretien du Dante et de son précepteur. 311

CHANT XVI. — Suite du troisième donjon et des *violens contre nature*. On a vu dans le chant précédent les littérateurs : ce sont ici les militaires atteints du même vice. Chute du Phlégéton dans le huitième cercle. 333



FIN DE LA TABLE.